

THÉORIE SOCIÉTAIRE DE CH. FOURIER.

ESPÉRANCE
ET
BONHEUR,

PAR
STANISLAS AUCAIGNE,
DOCTEUR EN MÉDECINE.

L'espérance, c'est un rayon détaché
de l'aurore et qui tombe sur la nuit.

S. A.

Le bonheur, c'est la satisfaction de
nos besoins matériels, intellectuels et
moraux.

L. P.



AU CENTRE DE L'UNION PHALANSTÉRIENNE
A CLUNY (S.-et-L.). — A LYON, 16, place des Terreaux.

1841.



IMPRIMERIE GOUVERNEMENTALE DE LA FRANCE

ESPÉRANCE
ET
BONHEUR.

PAR
STANISLAS AUCASSIN,

ESPÉRANCE
ET
BONHEUR.

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
17, rue de la Harpe (Paris)



LA CROIX-ROUSSE (LYON). — TH. LÉPAGNEZ, IMPRIMEUR,
Grande-Rue, 12.

FONDS DUBOIS : 807

THÉORIE SOCIÉTAIRE DE CH. FOURIER.

ESPÉRANCE
ET
BONHEUR,

PAR
STANISLAS AUCAIGNE,
DOCTEUR EN MÉDECINE.

L'espérance, c'est un rayon détaché
de l'aurore et qui tombe sur la nuit.

S. A.

Le bonheur, c'est la satisfaction de
nos besoins matériels, intellectuels et
moraux.

L. P.



AU CENTRE DE L'UNION PHALANSTÉRIENNE
A CLUNY (S.-et-L.). — A LYON, 16, place des Terreaux.

1841.



CB 124458

808

REVUE SOCIÉTÉ DE CHIMIE

ESPERANCE

BOURBON

STANISLAS BUCCHINI

CHIMIE ORGANIQUE

Le présent ouvrage est le résultat de
des travaux effectués, notamment, à
l'Université de Paris, sous la direction
de M. le Professeur B. BUCHNER.



« Mais l'écrit...
« ces douleurs ne viennent pas de moi, de qui t'ont
« l'âme ébranlé, et de qui rien n'ébranle que le bien.
« dans son ignorance et l'aveuglé dans ses passions,
« et j'ai espéré, et j'ai eu foi dans l'avenir de la
« race humaine. Ses destines changent lorsqu'elle
« voutre qu'elle change, et elle le voutre, et
« qu'un sentiment de son mal se jointe la clarté
« connaissance du voutre qui peut le guérir. »

Pourquoi ce titre : ESPÉRANCE ET BONHEUR?

Que me font ces vallons, ces bois et ces fontaines,
Ce splendide tableau sous mes yeux déroulé,
Ces jardins somptueux, ces jaunissantes plaines;
Que me font les transports dont mon cœur est troublé;
Que me fait de la nuit le magique silence;
Que me fait le soleil au disque radieux;
Que me fait la beauté, que me fait la science;
Que me fait tout cela : **SI L'HOMME EST MALHEUREUX!**

« . . . et cependant, en passant sur cette
« terre, comme nous y passons tous, pauvres voya-

« geurs d'un jour, j'ai entendu de grands gémiss-
 « ments j'ai ouvert les yeux, et mes yeux ont vu des
 « souffrances inouïes, des douleurs sans nombre.
 « Pâle, malade, défaillante, couverte de vêtements
 « de deuil parsemés de taches de sang, l'humanité
 « s'est levé devant moi, et je me suis demandé : est-
 « ce donc-là l'homme? est-ce là lui tel que Dieu l'a
 « fait? et mon âme s'est émue profondément, et ce
 « doute l'a remplie d'angoisses.

« Mais bientôt j'ai compris que ces souffrances et
 « ces douleurs ne viennent pas de Dieu, de qui tout
 « bien émane, et de qui rien n'émane que le bien ;
 « qu'elles sont l'œuvre de l'homme même, enseveli
 « dans son ignorance et *faussé* dans ses passions ;
 « et j'ai espéré, et j'ai eu foi dans l'avenir de la
 « race humaine. Ses destinées changeront lorsqu'elle
 « voudra qu'elles changent, et elle le voudra, sitôt
 « qu'au sentiment de son mal se joindra la claire
 « connaissance du *remède* qui peut le guérir. »

Le *remède* à ces souffrances inouïes, à ces dou-
 leurs sans nombre, oui c'est ce que l'humanité réclame
 et qu'elle poursuit de ses vœux les plus ardents ; mais
 vainement !

Au milieu de vos phrases brodées d'or et de sa-
 phirs, j'ai bien reconnu, M. de Lamennais, le bril-
 lant écrivain, l'homme aux bons désirs, mais le
remède..... Je ne l'ai trouvé que dans l'immortel
 traité d'association de Charles Fourier !

Ce remède, dont lui seul a su composer une for-

mule, il l'a présenté sans déguiser son amertume, sans couvrir de fleurs la coupe au breuvage bien-faisant; et comme un enfant gâté, l'humanité a refusé de le prendre.

Ce livre n'est que la copie plus exacte, plus complète de quelques conseils déjà publiés dans le *nouveau monde*; on m'a dit qu'ils avaient plu à quelques pauvres malades, et qu'ils pourraient en encourager d'autres, voilà pourquoi j'en donne une reproduction au public; voilà pourquoi je l'ai nommée ESPÉRANCE et BONHEUR.



nable; il l'a présentée sans déguiser son intention,
 sans vouloir de fleurs de courtoisie, au mariage d'un
 d'ailleurs, et comme un enfant gâté; l'humanité
 refuse de se prêter à de telles folies.
 Je dirai ce que la copie plus exacte, plus con-
 plète de quelques conseils publiés dans le jour-
 nal de la ville; on m'a dit qu'il y avait eu à quel-
 ques reprises, et qu'ils pourraient en encourager
 d'autres, vous pourriez en donner une réédition.
 tion au public; vous pourriez je l'ai nommé sans
 nom et notant de ce traitement ou traité de
 ; soit le cas même, ou si de temps en temps
 qu'elles ont l'air de l'homme, mais, en li-
 vres, en son honneur et pour son bien;
 et j'ai espéré, et j'ai en fait dans l'avenir de la
 avec honneur. Ses destinées changent lorsqu'elle
 veut qu'elle change, et elle le voudra, tout
 et qu'elle sentira de son mal se joindra la chair
 et qu'elle sentira de son mal se joindra la chair

Je reviens à ce que j'ai dit, à ces dou-
 teuses épreuves, qui d'entre eux l'humanité réclame
 et qu'elle pourrait en faire un de leurs plus
 précieux.

Au milieu de ce chaos de douleurs et de mis-
 ères, j'ai vu, M. de Lamennais, le brillant
 et le plus grand, l'homme qui a été, mais le
 monde... Je ne l'ai trouvé que dans l'ouvrage
 que j'ai nommé de Charles Fourier.

Je reviens, dont on veut à sa composition une sur-

INTRODUCTION.

« Plus votre ame sera sensible, délicate, aimante
« plus vous serez exposé à souffrir dans le monde
« d'aujourd'hui. »

On a besoin parfois, dans l'infortune et le chagrin, pour rassurer le cœur et reprendre espoir, d'ouvrir à l'ame son expansion dans l'avenir ; on a besoin parfois de quitter les occupations mesquines et étroites du moment, de rompre la sphère de l'individualité et de l'égoïsme, pour donner un libre essor à des idées plus larges et compatir aux souffrances de ceux qui nous entourent ; on a besoin aussi de laisser parfois la matière, pour vivre d'une vie toute religieuse, toute

spirituelle, qui franchit la mort et se console dans nos destinées futures.

D'autres vous diront, et l'expérience vous apprendra comment dans le monde, aujourd'hui, vous devez concilier l'affection avec le devoir, les sentiments avec les circonstances, vos droits avec le milieu social dans lequel vous vivez ; ce n'est pas là le but que je me propose ; je viens vous dire seulement, et cela sans vous conseiller de briser votre existence actuelle et d'être indifférents aux soins de votre famille, qu'il existe dans l'avenir de consolantes vérités, des vérités qui sont à la fois pures et sublimes, puisqu'elles émanent de Dieu, et qu'elles intéressent l'humanité entière ; qu'il faut dans ce feu sacré retremper notre espoir, notre espoir, qui se lasse dans nos propres douleurs et qui s'est découragé dans les maux qui affligent ceux qui nous sont chers.

En vous offrant quelques chapitres détachés les uns des autres, je n'ai voulu vous donner que des généralités, pour vous préparer à la lecture des livres qui renferment les vérités saintes ; et, si vous avez bien compris que le mal est grand aujourd'hui sur notre pauvre terre, qu'il y a trop de peine pour trop peu de plaisir, trop de malheur pour trop peu de bonheur ; si vous admettez l'existence d'un être suprême, vous ne refuserez pas une bienveillante attention à ceux qui

travaillent pour le bonheur de leurs semblables ; vous ne refuserez pas votre concours aux hommes religieux pour accomplir , sur la terre, la volonté la plus sainte du ciel, celle qui est écrite en lettres ineffaçables sur la première page du livre de toute éternité :

« Dieu ne voit dans l'espèce humaine qu'une grande famille dont tous les membres ont droit à ses bienfaits ; il veut qu'elle soit heureuse tout entière, ou bien nul ne jouira d'un bonheur parfait. »

BONHEUR.



croiraient pour le bonheur de leurs semblables ; vous
 ne refusez pas votre concours aux hommes religieux
 pour accomplir sur la terre la volonté la plus sainte
 du ciel, celle qui est écrite en lettres ineffaçables sur la
 première page du livre de toute éternité :

« Dieu ne voit dans l'espèce humaine qu'une grande
 famille dont tous les membres ont droit à ses bienfaits ;
 il veut qu'elle soit heureuse tout entière, ou bien nul
 ne jouira d'un bonheur parfait. »
 Il n'y a point de bonheur individuel ; tout est
 éternel et tout est universel. Les vérités de morale et de
 religion sont une seule et même chose, et elles se
 soutiennent mutuellement. Il n'y a point de bonheur
 individuel qui ne soit le commencement d'un bonheur
 universel, qui ne soit dans nos propres devoirs et
 qui ne soit le commencement de tout le bien qui est
 possible sur la terre.

La vie est un combat ; il faut être vainqueur
 de ses passions et de ses passions ; il faut être
 vainqueur de son monde, de son siècle, de son
 siècle ; et, si vous avez bien vaincu sur la terre,
 vous serez vainqueur dans le ciel. Il n'y a point de
 bonheur qui ne soit un bienfait de Dieu et un bienfait
 de son monde ; il n'y a point de bonheur qui ne soit
 un bienfait de Dieu et un bienfait de son monde ; il n'y
 a point de bonheur qui ne soit un bienfait de Dieu et
 un bienfait de son monde ; il n'y a point de bonheur
 qui ne soit un bienfait de Dieu et un bienfait de son

Le désir d'être heureux est la première de toutes les
 lois naturelles; Dieu dispense le bonheur & grande
 « fort dans l'univers à tous les êtres qui marchent
 « dans leurs destinées; il révèle à tous les êtres leurs
 « destinées par le désir qu'il a mis en eux; il les
 « attire par les joies des choses qu'il leur a données
 « pour les rendre à l'état de
BONHEUR.
 « Les joies; Dieu ordonne pour le bonheur et défend
 « pour la souffrance. »

V. Considérations

Notre naissance est sur la route de la vie, nous trou-
 vons tout ce qui nous est nécessaire; c'est ainsi que
 nous sommes nés avec le bonheur; c'est ainsi que
 nous sommes nés avec la sagesse, la prudence, la
 justice, etc.; l'autre, c'est le malheur, c'est ainsi la ma-
 ladie, la douleur, la tristesse, le chagrin, l'ennui,
 le désespoir, etc.; tout cela nous est donné; mais
 nous aurons vers le but de notre existence; l'âme
 repulsive, nous détourne de tout ce qui est contraire
 aux vœux que Dieu s'est proposés en nous créant. Si
 nous refusons d'obéir à la douce attraction de la pro-
 vidence, nous ne pouvons tenir contre la dure repul-
 sion de la sagesse; et quand nous ne sommes plus heureux;
 le malheur nous est venu, parce que c'est une force
 insaisissable qui nous arrête dans nos déviations et nous

« Le désir d'être heureux est la première de toutes les
« lois naturelles ; Dieu dispense le bonheur à grands
« flots dans l'univers à tous les êtres qui marchent
« dans leurs destinées ; il révèle à tous les êtres leurs
« destinées par le désir qu'il a mis en eux ; il les
« attire à l'ordre par le bonheur ; il les éloigne des
« voies fausses en plaçant la souffrance à l'entrée de
« ces voies ; Dieu ordonne pour le bonheur et défend
« pour la souffrance. »

V. CONSIDÉRANT.

repossant vers le bonheur. Le bonheur est le signe d'un
 bien-être; le malheur est le signe d'un mal-être. Le
 de la nature est de se rendre à son but, et nous exis-
 Nous vivons par le corps et par l'âme, et nous exis-
 tance est composée; l'existence du corps n'est que
 préliminaire pour l'accomplissement des œuvres de
 l'intelligence et du sentiment. L'homme qui se con-
 centre tout entier sur les matières matérielles, les
 racines de ces grandes plantes dont les branches sont
 les familles; dont les fleurs sont l'amour et le prochain; dont
 le parfum est l'expansion de l'âme vers le ciel; dont le
 fruit est le destin humain; dont les racines sont
 le bonheur de tous dans l'harmonie de l'unité spiri-
 tuelle. L'homme a des besoins à satis-

BONHEUR.

Nous naissons, et sur la route de la vie, nous trou-
 vons deux guides; l'un, c'est le bonheur; c'est aussi la
 santé, la jouissance, le plaisir, la joie, la tranqui-
 lité, etc.; l'autre, c'est le malheur, c'est aussi la ma-
 ladie, la douleur, la souffrance, la tristesse, l'ennui,
 le chagrin, etc. : ce sont deux forces; l'une attractive,
 nous entraîne vers le but de notre existence; l'autre
 répulsive, nous détourne de tout ce qui est contraire
 aux vues que Dieu s'est proposées en nous créant. Si
 nous refusons d'obéir à la douce attraction de la pre-
 mière, nous ne pouvons tenir contre la dure répulsion
 de la seconde; et quand nous ne sommes plus heureux,
 le malheur nous est utile, parce que c'est une force
 infatigable qui nous arrête dans nos déviations et nous

repousse vers le bonheur. Le bonheur est le signe d'obéissance; le malheur est le signe d'infraction aux lois de la nature.

Nous vivons par le corps et par l'âme, et notre existence est composée; l'existence du corps n'est que préparatoire pour l'accomplissement des œuvres de l'intelligence et du sentiment. L'homme qui se concentre tout entier sur la matière ne vit que dans les racines de cette grande plante dont les branches sont les familles, dont les rameaux sont les affections sociales, dont les fleurs sont l'amour du prochain, dont le parfum est l'expansion de l'âme vers le ciel, dont le fruit est la destinée humanitaire, dont les graines sont le bonheur de tous dans l'harmonie de l'unité sphérique.

Comme être vivant, l'homme a des besoins à satisfaire pour se mettre à l'abri des dangers qui peuvent compromettre sa fragile existence. Il est malheureux, si, dans une cabane humide et malsaine, dans une habitation insalubre, il manque du nécessaire, sans secours quand il tombe malade, sans garanties quand il devient infirme. Il est heureux dans les conditions contraires; et toujours, la misère et le bien-être correspondent au degré de déviation ou d'obéissance.

Comme être devant se reproduire et contribuer à la conservation de l'espèce, l'homme a des passions à satisfaire pour se donner une compagne, se créer une famille avec laquelle il puisse identifier sa peine et son plaisir. Il est malheureux, si, contraint dans le choix de son affection et de ses sympathies, il s'enchaîne en

dehors de la volonté de son cœur ; il est malheureux de plus en plus à mesure que son alliance basée sur la misère, augmente le nombre de ses enfants. Il est heureux dans les conditions contraires.

Comme être collectif, l'homme a des devoirs à remplir envers ses semblables. Il est malheureux, si, dans la société qui l'entoure, on comprime ses facultés intellectuelles et affectives ; si son ame noble et généreuse est bridée à l'écart dans la sphère étroite de l'égoïsme et de l'individualité. Il est heureux dans les conditions contraires.

Comme membre de la grande famille sociale, l'homme est solidairement uni au bonheur ou au malheur qui guident la destinée humanitaire. Il est malheureux, si, brisant les liens de l'unité et de l'association, les peuples se font la guerre, parce que son sang et celui de ses fils écrira le désaccord des puissances sur le pillage des villes, sur la dévastation des campagnes. Il est malheureux quand il donne sa femme et ses petits enfants pour pâture aux pestes et au choléra, ces gigantesques fléaux qui planent sur le monde pour sourire à la désharmonie du globe. Il est malheureux quand l'amour, sans véridicité, lui fait verser sur le malheur de sa fille sa dernière larme. Il est heureux dans les conditions contraires.

Comme être de création divine, l'homme a des rapports à entretenir avec son Dieu. Il est malheureux, si le mensonge vient obstruer son intelligence et démoralise sa conception religieuse. Il est malheureux, si, dans son ame jetant le doute et l'incertitude, des idées

fausses ou mystiques l'empêchent de s'élever vers le ciel, pour trouver dans la véritable religion la force pour l'adversité, l'espérance dans l'avenir, la foi en ses vies futures. Il est heureux dans les conditions contraires.

La condition religieuse n'est pas la moins importante; sans elle, les sociétés méconnaissent le but de leur création et de leur existence; sans elle, les familles passent avec le temps, sans concevoir l'indissolubilité des affections; sans elle, chaque individu, entrevoyant la fin de son voyage, vieillirait tristement pour quitter un plaisir qui n'est plus, sans l'espoir d'un bonheur à venir.

Oh! si tout finissait avec cette vie, que la mort accumulerait dans le gouffre du néant d'accusations contre Dieu!

Le pauvre comprimé dans son intelligence, surchargé de douleurs physiques et de souffrances morales, n'aurait passé sur cette terre que pour pleurer et mourir en laissant aux siens la triste destinée qu'il vient d'accomplir.

Il irait en naissant se flétrir loin du sein de sa mère l'enfant d'une société marâtre; il irait, blanchi par les fatigues, tendre une main décharnée, le vieillard qui aurait usé sa vie pour elle; et, pour leurs destinées, l'éternel aurait inscrit dans son livre de toute justice l'heure de cette naissance, l'heure de cette mort.

Ils auraient aimé leurs frères jusqu'à boire, sans se plaindre, le fiel et l'amertume, les propagateurs des vérités saintes, et l'ironie des hommes serait là toute leur récompense.

Le caprice, les préjugés, les fausses habitudes, l'organisation informe et vicieuse d'un milieu subversif auraient rompu les liens de l'amitié, de la famille, de la société; et Dieu ne pourrait pas les renouer.

Il aurait quitté sa patrie, le jeune soldat, pour aller bien loin tomber sur le sol de l'étranger; et son père et sa mère ne devraient plus le revoir.

Elle aurait vécu dix-huit ans, la jeune fille; un jour, un jour seulement, pour aimer, elle aurait apparu belle et fraîche, et le lendemain, pour ne plus en sortir, elle serait entrée dans le tombeau.

Elles auraient été brisées pour toujours dans deux cœurs à la fois, ces affections d'amour, pures et sacrées, dont le principe est une inspiration religieuse, dont l'espoir est de ne jamais finir; et la puissance divine se serait entendue avec le monde méchant d'aujourd'hui, pour leur imposer un silence éternel.

Et, au lieu de se réveiller sur l'échelle de la progression, les âmes iraient toutes pêle-mêle s'éteindre dans le gouffre insatiable du néant, le dévouement avec l'égoïsme, le vice avec la vertu, l'individualisme avec la fraternité sociale.

Ceci est absurde à penser; y croire, serait irréligieux et désespérant.



Le caprice, les préjugés, les fausses habitudes, l'opinion infatigable et vicieuse d'un milieu subsistent au sein de la famille, de la société, de la nation; et Dieu ne pourrait pas les renverser. Il aurait détruit sa patrie, le jeune soldat, pour aller bien loin tomber au-dessous de l'ennemi; et son père et sa mère ne devraient pas le revoir.

Elle aurait vécu dix-huit ans, la jeune fille; au jour un jour seulement, pour aimer, elle aurait éprouvé belle et fraîche, et le lendemain, pour ne plus en avoir, elle serait entrée dans le tombeau.

Elles auraient été privées pour toujours dans deux cours à la fois, des affections d'amour, pures et sacrées, dont l'esprit est la principale inspiration religieuse, dont le point est de ne jamais finir, et la puissance divine se serait entendue avec le monde fréchant d'aujourd'hui, pour leur imposer un silence éternel.

Et au lieu de se réveiller sur l'échelle de la progression, les âmes iraient toutes pétries d'extinction dans la goutte insaisissable du néant, le développement de l'égoïsme, le vice avec la vertu, l'individualisme avec

la fraternité sociale, tout cela se dissout en eau. Il faut est absorbé à penser, à croire, sentir, intellectuellement et désespérément. L'âme est morte, l'âme est morte, l'âme est morte, et elle est morte. Elle est morte de tout son être, elle est morte de tout son être, elle est morte de tout son être.

Il y avait dans ces heures, sans se connaître, le ciel et l'humanité se trouvaient en face de face, et les hommes se voyaient dans leur conscience.

L'espérance est un rayon du jour, détaché de l'aurore
« qui tombe sur la nuit. »

A. B.

ESPÉRANCE.

De toutes les impuissances effectives qui relèvent le caractère de l'homme et le placent au-dessus de la lutte, la première est l'espérance, parce que l'espérance repose en elle-même une condition intime, reposée par la force du raisonnement sur Dieu et ses attributs, sur l'âme et son immortalité, sur les lois qui régissent un globe et sur le bonheur terrestre auquel nous devons avoir part, quand la destinée humanitaire s'accomplira par l'amour du prochain et par les garanties de l'association.

Voyez l'homme dont la foi religieuse ne s'est pas déroulée sur le vaste tableau des créations divines ; son intelligence s'est rétrécie ; elle doute et ne croit pas ; elle n'ose plus quitter la terre pour monter dans le ciel,

« L'espérance est un rayon du jour, détaché de l'aurore
« et qui tombe sur la nuit. »

S. A.

ESPÉRANCE.

ESPÉRANCE.

De toutes les facultés effectives qui rehaussent le caractère de l'homme et le placent au-dessus de la brute, la première est l'espérance, parce que l'espérance résume en elle-même une condition intime, acquise par la force du raisonnement sur Dieu et ses attributs, sur l'âme et son immortalité, sur les lois qui régissent un globe et sur le bonheur terrestre auquel nous devons avoir part, quand la destinée humaine s'accomplira par l'amour du prochain et par les garanties de l'association.

Voyez l'homme dont la foi religieuse ne s'est pas déroulée sur le vaste tableau des créations divines ; son intelligence s'est rétrécie ; elle doute et ne croit pas ; elle n'ose plus quitter la terre pour monter dans le ciel,

vers son Dieu ; elle va dans la nuit sombre se heurter contre la pierre froide d'un tombeau ; ou bien elle se dessaisit de toute croyance raisonnable, et si elle regarde encore l'avenir , c'est pour errer tristement dans un monde d'incertitude et de crainte. Sa pensée qui s'afflige des douleurs et des revers qui planent sur lui et les êtres qu'il affectionne , se décourage , se désespère ; elle ne comprend pas que le mal d'aujourd'hui n'est qu'une nécessité temporaire ; elle ne s'est pas élevée assez haut pour voir cet avenir de joie et bonheur qui vient dans la continuité de nos existences nous rendre tous heureux et dès à présent rassure et console celui qui a religieusement étudié les plans de la sagesse divine.

Si vous ne regardez pas les œuvres de la nature , il vous est impossible d'avoir sur Dieu une foi précise ; et, si vous n'avez pas sur Dieu une foi précise, il vous est impossible de croire à l'immortalité de l'ame ; et, si vous n'admettez pas l'immortalité de l'ame , vous voilà restreints sur un monde qui désillusionne bien vite l'imagination, pour assombrir le présent et ne vous laisser dans l'avenir pas même l'espoir d'un beau jour ; il ne vous reste plus que la mort, la mort qui serait à la fois le néant et le silence éternel de vos affections de famille, d'amour et d'amitié. Est-ce que cette pensée ne vous a pas fait peur ? Est-ce que vous n'avez pas senti toute votre poitrine se resserrer sur votre cœur , vous chez qui la sensibilité a fait naître plus d'une fois ce désir brûlant de ne jamais quitter les personnes qui vous sont chères, d'être inséparable de ce que vous aimez.

Mais rassurez-vous ; la mort , sans le retour à la vie , n'est pas votre avenir ; ce n'est qu'une frayeur panique qui s'est insinuée dans votre esprit ; une de ses suppositions mensongères qui peuvent bien , dans l'âge tendre , dépraver notre intelligence , mais qu'elle secoue bien vite à mesure qu'elle grandit et auxquelles elle préfère le doute , ou tout au moins l'indifférence , si on ne sait pas lui faire voir quelque chose de mieux , de plus sensé et qui soit plus en rapport avec la conception qu'elle tient de la nature.

Oh ! je ne viens ici attaquer ni la charité , ni les préceptes de l'Évangile , ni ces sentiments religieux qu'une volonté divine a déposés dans le fond de tous les cœurs et que le Christ a réveillés dans les consciences assoupies ; mais je veux le dire , la véritable religion , la religion qui fait comprendre Dieu et ses attributs est le besoin le plus pressant de notre ame ; c'est aussi ce qu'elle saisit avec le plus de facilité , et l'enfant de dix ans la saurait tout entière , si au lieu de fausser sa jeunesse , on savait respecter sa propension native.

Dieu se révèle à nous dans ses œuvres , et la terre est trop étroite , la voûte du ciel n'est pas trop large pour écrire son existence , sa puissance infinie et son infinie sagesse. Dieu se révèle à nous par la vérité simple et pure ; mais si nous interposons entre lui et nous l'incrédulité et le mensonge , notre intelligence se voile et ne peut plus le comprendre ; l'avenir nous échappe , l'espérance nous fuit. On peut bien alors remplir encore quelques formalités d'apparence religieuse , par crainte , par habitude , ou pour ne pas enfreindre un préjugé ;

on peut bien encore balbutier sur le bord des lèvres une prière qui n'est pas celle du cœur ; on peut bien encore aspirer, dans un autre monde, à cette égoïste félicité qui nous sépare des êtres que nous avons le plus aimés ; mais on n'a pas la conviction intime ; on ne sait pas se rassurer dans le présent, espérer dans l'avenir ; on ne comprend pas l'indissolubilité de nos affections ; on n'a pas cette foi religieuse qui seule donne le bonheur et l'espoir.

Ecoutez les blasphèmes que vocifère l'incrédulité tout autour de vous, et dites-moi si l'incrédulité n'est pas une simple révolte de l'ame contre le fanatisme et le mensonge qui ont trompé sa conception normale, en lui cachant les preuves naturelles, faciles et exactes de l'existence d'un Dieu ; dites si Dieu a pu vouloir se servir de l'impossibilité de la croyance pour établir la croyance ; si ce n'est pas la vérité qui nous élève jusqu'à lui et si l'admiration qui prend naissance sur la terre dans le parfum des fleurs, dans la beauté des fruits, dans la verdure du printemps, dans la blancheur de l'hiver, dans l'aurore du matin, dans le crépuscule du soir, ne monte pas naturellement vers le ciel, emportant avec elle cet amour dont le germe est dans le cœur, et dont l'expansion grandit vers Dieu, à mesure que les racines s'implantent davantage dans les œuvres de la création. Si vous avez cet amour, dites si cet amour qui s'épanche dans tout l'univers n'a pas imprégné toute votre intelligence de cette foi pure et sainte qui fait comprendre Dieu et l'immortalité de votre ame ; dites à présent si la mort peut vous faire peur et si vous

n'avez pas l'espérance ; non pas l'espérance d'aujourd'hui qui ne sait aspirer qu'à un plaisir matériel pour demain , mais l'espérance spirituelle , religieuse , infinie, parole sainte de l'avenir et interprète sacré des volontés d'un Dieu ; l'espérance qui rend le calme à l'esprit et dépose dans le cœur sa goutte de rosée ; l'espérance qui voit dans l'avenir et donne pour toujours, dans un monde éternel, à la mère le fils qu'elle a perdu, au pauvre exilé sa patrie, à l'amante celui qu'elle pleurait ; l'espérance qui laisse gracieusement flotter sa robe légère pour cacher au mourant les bords de sa fosse, et berce son heure dernière pour l'endormir doucement dans une vie de bien-être et de félicité.

Ah ! n'oubliez jamais que chacun des désirs qui naissent dans notre esprit correspond à un fait exact, réel et positif ; le sentiment religieux qui est inné chez l'homme prouve l'existence de Dieu ; le désir d'être inséparable de ce que nous aimons prouve l'immortalité de l'ame, et, dans la continuité de nos existences, l'indissolubilité de nos affections ; et la foi précise en Dieu, la foi intime en l'immortalité de l'ame, donne l'espérance qui est pour le cœur le calme, la force et la vie.



n'avez pas l'espérance ; non pas l'espérance d'aujourd'hui
d'hui qui ne sait aspirer qu'à un plaisir matériel pour
demain , mais l'espérance spirituelle , religieuse , in-
finie, parole sainte de l'avenir et interprète sacré des
volontés d'un Dieu ; l'espérance qui rend le calme à
l'esprit et dépose dans le cœur sa goutte de rosée ;
l'espérance qui voit dans l'avenir et donne pour tous
jours, dans un monde éternel, à la mère le fils qu'elle
a perdu, au pauvre exilé sa patrie, à l'aimante celui
qu'elle pleure ; l'espérance qui laisse gracieusement
glisser sa robe légère pour cacher au moment les
bords de sa fosse, et perce son heure dernière pour
l'endormir doucement dans une vie de bien-être et de
félicité.

Ah ! n'oubliez jamais que chacun des désirs qui
naissent dans votre esprit correspond à un fait exact,
réel et positif ; le sentiment religieux qui est inné chez
l'homme prouve l'existence de Dieu ; le désir d'être in-
séparable de ce que nous aimons prouve l'immortalité
de l'âme ; et dans la continuité de nos existences, l'in-
dissolubilité de nos affections ; et la foi précise en Dieu,
la foi intime en l'immortalité de l'âme, donne l'espé-
rance qui est pour le cœur le calme, la force et la vie.

La parole qui me tient les lèvres sur lesquelles
elle passe, et la branche qui s'ouvre pour elle
tout est un langage de l'esprit.
L'AMÉRICAIN.

DIEU.

Vous admettez ou vous niez l'existence de Dieu; il
faut partir de ce principe. Si vous niez l'existence
d'une cause première (appelez-la comme vous voudrez,
par exemple le non), il faut se demander de quel
matériau se compose, comment et de quel côté il
fut émané dans notre monde pour cette création de
nature, matière de ce monde, dans son affectation de
famille, d'amour et d'amitié; il faut croire à la fatalité,
au mal; se débattre contre le mal et la fatalité jusqu'à
la nécessité d'une existence d'un être suprême
dans le monde, comme elle a commencé par le hasard;
il faut quitter tout espoir, et dans le monde s'abandonner
à un monde éternel.

Mais il est impossible de nier l'existence d'un Dieu;

La parole qui nie Dieu brûle les lèvres sur lesquelles
elle passe, et la bouche qui s'ouvre pour blasphé-
mer est un soupirail de l'enfer.

LAMENNAIS.

DIEU.

DIEU.

Vous admettez ou vous niez l'existence de Dieu ; il faut partir de ce principe. Si vous niez l'existence d'une cause première (appelez-la comme vous voudrez, peu importe le nom), il faut se dessaisir de tout ce qui rassure et console, craindre et ne plus espérer ; il faut étouffer dans notre pauvre cœur cette croyance de revivre, au-delà de ce monde, dans nos affections de famille, d'amour et d'amitié ; il faut croire à la fatalité, au mal ; se débattre contre le mal et la fatalité jusqu'à la cessation d'une existence éphémère qui doit se perdre dans le néant, comme elle a commencé par le hasard ; il faut quitter tout espoir, et dans la tombe s'endormir d'un sommeil éternel.

Mais il est impossible de nier l'existence d'un Dieu ;

pour ne pas l'admettre, pour ne pas comprendre sa justice, sa force et sa bonté, il faudrait ne jamais ouvrir les yeux sur les merveilles de la nature. Quand je regarde un tableau, sans avoir jamais vu le peintre qui en a groupé l'ensemble, les détails, les teintes et les couleurs, je conçois ses aptitudes et son talent; à l'œuvre on connaît l'ouvrier. De même Dieu s'est peint dans la splendeur de l'univers, et je le vois dans l'univers tout entier. Partout même sagesse, partout même loi, partout l'utile à côté de l'agréable, la richesse à côté du luxe; partout dans le ciel, comme sur la terre, je retrouve la puissance divine. Tout me parle d'un Dieu créateur et maître absolu; volonté forte qui dicte à la matière les lois incessantes de l'organisation; intelligence suprême qui veille sur l'immortalité de notre âme; puissance infinie qui éternise le grand concert des harmonies célestes.

Nous n'avons qu'un Dieu dans l'univers, qu'un temple sous la voûte étoilée, qu'une religion dont le mobile est l'amour de Dieu dans le prochain, dont la prière est le travail, dont l'acte d'accomplissement est le bonheur sociétaire.

Je crois qu'il existe un Dieu, et cette croyance une fois bien acquise, l'âme se relève et reprend courage. Je crois que dans les plans de la sagesse éternelle, dans le grand mouvement des créations, tout ce qui vit doit remplir un rôle pour atteindre une destinée; que la destinée s'accomplit pour la jouissance, que la déviation se traduit par la douleur; que la peine détourne des voies fausses et d'infraction, que le plaisir entraîne vers les lois et les volontés saintes.

Je crois que sur notre monde, l'homme est la créature de prédilection que Dieu a animée de son souffle puissant et céleste; je crois que Dieu a déposé autour de l'homme des matériaux souples pour obéir à sa force et à son intelligence, pour qu'il pût satisfaire ses besoins et vivre dans le bien-être; qu'il lui a concédé la noblesse du cœur, du sentiment, de l'affection, pour qu'il pût en dehors de l'individualité vivre avec ses semblables, s'associer fraternellement avec eux, les aimer et participer de l'essence divine. Je crois que Dieu a donné à l'homme le libre arbitre pour qu'il pût inscrire sur la liberté ses titres de gloire et de travail; je crois que Dieu a voulu faire de l'homme un être méritant; que la destinée de l'homme est de régir, d'harmoniser le globe sur lequel il vit; que la tâche est difficile à remplir autant que le but est sublime à atteindre, autant que la récompense est glorieuse à conquérir. Et, si l'homme est malheureux aujourd'hui, s'il est froissé dans son individu, dans sa famille, dans ses relations sociales, au signe d'infraction, il faut bien reconnaître que l'homme, aujourd'hui, marche en sens inverse de sa destinée, mais il ne faut pas dire que pour toujours il restera dans cette voie fautive et subversive; il ne faut pas désespérer. Une phase sur un globe n'est qu'un jour pour notre ame, qui parcourt dans une vie éternelle un espace infini; l'humanité, dans sa jeunesse, tâtonne l'expérience pour apprendre à marcher et savoir franchir les obstacles qui la font trébucher. Un jour, un jour, plus forte et plus sage, ne déviant plus à droite et à gauche dans le vice et la misère, l'humana-

nité suivra tranquille et heureuse la route qui lui a été tracée par la main divine; l'homme alors saura comprendre son Dieu, et débarrassé des fâcheuses influences qui l'ont fait dévoyer et le rendent aujourd'hui méchant, il reprendra son état primitif qui est d'être essentiellement bon.

Je crois qu'il existe un Dieu, je crois que Dieu est bon; et si Dieu est bon, comment comprendre que l'homme, être de création divine, puisse être méchant dans son principe! Suivez les actes de la vie, les causes qui nous environnent, les circonstances qui nous déterminent, et le raisonnement et l'expérience vous apprendront bientôt que l'homme n'est pas méchant dans sa nature, qu'il ne devient vicieux que par suite d'une triste nécessité, d'une fâcheuse conséquence du milieu social qui le pervertissent; et, s'il existe des caractères qui sont faussés dès la naissance, vous en trouvez la cause dans l'hérédité qui transmet les défauts, comme elle donne des germes de maladies; et ces caractères faussés dès la naissance sont eux-mêmes une preuve de l'excellence de la nature humaine, puisqu'on peut les changer, les refaire, les rendre bons, en les plaçant sous une influence diamétralement opposée à celle qui produit le mal.

Je crois à l'existence de l'âme, à l'existence d'un principe spirituel, impérissable, qui a besoin d'un organe matériel pour manifester ses facultés; que le principe spirituel ne périt point quand la mort retrempe l'organisation, mais qu'il se repose un instant dans la vie aromale. Je crois à la métempsyose progressive;

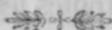
c'est-à-dire que l'ame, sans discontinuer d'exister, change d'organe matériel; c'est comme un musicien qui, sans cesser d'être toujours le même, peut changer d'instruments à mesure que les anciens s'usent, se détraquent ou qu'il lui en faut de plus perfectionnés à mesure qu'il avance vers le progrès et la supériorité du talent; mais je ne crois pas à cette métempsycose qui n'établit aucun rapport entre le moral et le physique, en d'autres termes, je ne crois pas que l'intelligence humaine puisse jouer dans une organisation autre que l'organisation humaine. Je crois que l'ame dans sa jeunesse a une mémoire analogue à celle de l'enfant qui oublie d'abord les premières années de son existence pour se les rappeler plus tard; je crois qu'il arrivera une époque où l'ame aura le souvenir de ses vies antérieures, saura les coordonner entre elles pour établir entre les individus, dans le passé, le présent et l'avenir, les liens indissolubles de l'amour, de la famille, de l'amitié, de toutes les affections; je crois que l'ame ne sera pas trompée dans ses espérances, et que Dieu, dans l'éternité, au-delà de notre petite conception d'aujourd'hui, réalisera les désirs d'espoir et de bonheur qu'il a déposés lui-même dans nos cœurs. Ne vous effrayez pas plus de la mort que du sommeil; le sommeil repose l'organisation, la mort la retrempe et la rajeunit. Nous vivons éternellement dans notre ame.

Je crois que Dieu ne voit dans l'espèce humaine qu'une grande famille dont tous les membres doivent rester solidairement unis pour accomplir leur destinée heureuse, et qu'ils ne peuvent rompre le lien socié-

taire sans se repasser les uns aux autres la coupe du mal remplie de fiel et d'amertume.

Je crois que par intervalle des âmes retrempées au contact de leur Dieu sont venues sur la terre pour empêcher les trop fortes déviations, repousser insensiblement vers l'ordre naturel et préparer la communion sainte de toutes les nations dans leur avenir de grande félicité.

Je crois qu'il approche le jour où l'homme, connaissant mieux ses devoirs de fraternité, va reconquérir ses droits au bonheur.



LE GÉNIE DU MAL.

Et un quatrième ayant deux fois rempli de sang et vidé deux fois le crâne humain, dit :

« Divisons pour régner. Créons à chaque province, à
« chaque ville, à chaque hameau, un intérêt con-
« traire à celui des autres hameaux, des autres
« villes, des autres provinces. »

De cette manière tous se haïrent, et ils ne songeront pas à s'unir.

Et tous ils répondirent : « Il est vrai, divisons pour
« régner. »

LAMENNAIS.

LE GÉNIE DU MAL.

Étant donné l'homme avec ses besoins, ses passions, ses facultés et son intelligence, faites intervenir sur la terre le Génie du mal, et demandez-lui la solution de ce problème :

Trouver un milieu social pour intervertir complètement l'ordre naturel, torturer le plus possible le corps, le cœur et l'âme de l'humanité, et accomplir le règne du malheur.

Il vous dira :

Brisons sur le globe l'unité et l'association ; sur la grande famille humanitaire jetons pêle-mêle et sans ordre et sans liens, les empires, les royaumes, les états ; que chaque grande peuplade ait ses mœurs, ses habitudes, son commerce, ses lois de controverse et

ses intérêts opposés; forçons les peuples à s'élever des barrières pour défendre leurs limites, leurs droits et leur volonté; il leur faudra bientôt des armées nombreuses qui alimenteront des ruisseaux de sang; le pillage dévastera leurs campagnes; l'incendie consumera leurs villes et leurs capitales et leurs trônes; les sociétés disparaîtront toutes les unes après les autres, sans rien laisser de leurs traces que le souvenir de leurs convulsions et des ruines entassées sur des ruines.

Nous avons fait sur le tronc social de larges et profondes incisions, il a perdu sa sève, sa force et sa vie; les continents désunis ne peuvent plus exécuter en grand les travaux que nécessitent l'harmonie et la salubrité du globe; les montagnes se déboiseront, les mers vont croupir, les lacs s'infecter; l'intempérie des saisons va faner les récoltes, et par intervalle, nous verrons les pestes et les typhus traîner le cadavre de la mort sur les populations appauvries pour étouffer leur courage et leur faire crier l'heure de l'agonie.

Il vous dira, le Génie du mal :

Divisons, divisons encore l'arbre social pour mieux l'affaiblir; coupons les branches, les tiges et les rameaux; hachons les feuilles, flétrissons les fleurs.

Divisons le royaume en plusieurs parties décousues, comme des lambeaux disparates qui ne se touchent que pour faire ressortir leur dissemblance et leur désunion; que les provinces soient toutes intéressées dans les revers les unes des autres; qu'il n'y ait entre elles, pour tout lien de réciprocité, que le désaccord et la concurrence.

Divisons la province, divisons les rapiècements de la province; morcelons la commune; divisons, divisons jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur la terre deux intérêts solidairement unis.

Il vous dira, le Génie méchant :

Pénétrons dans les familles pour rompre adroitement toute espèce de contact et leur imposer la nécessité de se défendre dans l'isolement contre le mal que nous avons créé; que chacune d'elles ait son commerce, son industrie, son ménage et sa maison; qu'elles s'arrachent le sol par lambeaux pour l'exploiter au gré de leur caprice et de leur ignorance, sans ordre et sans combinaison agronomique. Que la convoitise, la ruse, l'égoïsme et la fourberie les renversent tour-à-tour les uns par les autres, et partout traînant le désespoir et la douleur, la désunion des familles roulera, grosse de misères, sur la division du globe.

Déchirons le cœur de chaque famille, et si elle veut ne pas mourir de faim, qu'elle soit réduite à sacrifier tout son temps pour subvenir avec grande peine aux frais de son existence. Pour elle plus d'intelligence, plus de sentiments, plus de nobles passions; plus rien en dehors de la lutte commerciale, ou de la lutte industrielle; plus rien en dehors de l'enchaînement et de la contrainte qui l'ont courbée sur la terre pour un travail fatigant qui sera toujours le même; si elle veut exister, si elle veut un peu de nourriture, qu'elle crie bien fort et qu'elle se débata dans le cachot social. Mais laissons, laissons à la famille son ame, pour que le père comprenne bien le triste avenir de ses enfants,

pour que la mère verse des larmes d'amertume et de douleur pour, que la jeune fille aime dans ses sympathies, et que son amour soit brisé dans une alliance spéculative.

Il vous dira, le Génie du mal :

Il existe çà et là quelques châteaux et des maisons somptueuses; la misère en s'accrochant à la roue de la fortune saura se faire jour pour y pénétrer et chasser ceux qui les occupent aujourd'hui. Et, croyant pouvoir acheter le bonheur à prix d'or, que l'accaparement, que l'agiotage soient trompés à leur tour dans leurs calculs; qu'ils ne trouvent autour d'eux que le vide, les préjugés, le dégoût de la vie, la haine et le dédain de leurs semblables. Puis abîmons l'homme dans lui-même; chaque individu a une ame, un cœur, des passions; que les préjugés entravent ces passions, froissent cette ame, brisent ce cœur.

Laissons les faire à présent, le mal est grand.

Vite des avocats pour les procès; des impôts fonciers pour soutenir le trône qui chancelle; des impôts sur leurs corps, sur leurs maisons, sur leurs fenêtres; qu'ils paient l'air qu'ils respirent, et que les malheureux s'étiolent dans des habitations où il n'y a, pour ainsi dire, ni air, ni lumière. Allons, des gendarmes, des soldats pour contenir la misère du peuple; la justice de la prison pour ceux qui mentent; les bagnes pour refaire les voleurs; l'échafaud pour corriger les criminels; le libertinage pour les fils; la prostitution pour les filles; un sourire gracieux pour l'homme dépravé; à la femme aimante la honte, la persécution, le désespoir.

Voyez, voyez l'humanité comme elle s'étirole dans vos taudis malsains; comme elle dépérit dans vos ateliers insalubres; comme elle s'use dans son travail répugnant; voyez souffrir son corps, son cœur et son âme; voyez comme elle laisse mourir de faim vos vieillards; comme elle se suicide à la force de l'âge; comme elle meurt dans vos petits enfants. Dites, y a-t-il là assez de larmes, assez de sang? y a-t-il là assez de douleurs, assez de souffrances?

Encore une pensée de l'Enfer, et le mal sera tout-puissant :

Nous avons donné les guerres pour piédestal au malheur; pour couronne, donnons-lui les révolutions! Dans les âmes nobles et dans les cœurs généreux grandissons le courage, l'enthousiasme et la vérité; ils voudront lutter contre le mensonge, et tous leurs efforts viendront s'éteindre dans la guerre civile, aussi longtemps que nous pourrons dérober à la puissance de l'activité humaine les secrets de la réorganisation sociale.

« Pourquoi cette catastrophe est-elle survenue? Le Créateur n'avait pu omettre de la prévoir; comment ne l'a-t-il pas prévenue, lui qui ne peut vouloir que l'accord, le bien-être?

« Lors des créations qui meublent notre globe, les êtres des divers règnes avaient dû être disséminés sur une étendue superficielle assez vaste pour que chaque groupe trouvât abondamment ce qui était propre à l'alimenter, jusqu'à ce que l'industrie eût multiplié

les moyens de subvention. Cette abondance brute devait toutefois avoir de justes bornes, car le travail et l'industrie sont à la fois pour l'homme, un besoin utile, un véhicule social, un moyen de bonheur. Si l'abondance et la perfection natives des créations n'eussent rien laissé à faire à l'homme, il aurait été plus que ridicule de lui donner les facultés dont il est doué, de lui déléguer comme un besoin, un plaisir, un titre de gloire, les créations industrielles et la domination rectrice qu'il exerce sur l'entière superficie de l'astre où il vit.

« Les traditions sacrées attestent qu'au temps de Moïse encore, on avait le souvenir de la société originelle qui eut le nom d'Eden. Ses harmonies, son bonheur furent un effet nécessaire des conditions qu'offrait l'état primitif de la terre, joint à l'absence des préjugés et vu aussi le nombre limité de ses habitants.

« Mais lorsque l'industrie, comme l'hominalité elle-même parcourant ses phases d'enfance, ne pouvait que faiblement subvenir aux moyens de satisfaire les impérieuses passions des sens, la haute sagesse de l'homme consistait à se livrer le moins possible à leur cupide essor.

« Il y avait nécessité de privation temporaire.

« Chacun dans la juste répartition de richesses insuffisantes pour contenter pleinement tous les partisans, n'aurait obtenu que le simple nécessaire. Mais les plus forts, les plus véhéments, les plus adroits rejetèrent la voie de la justice ou répartition proportionnelle; ils s'isolèrent de leurs consorts; ils leur ravirent

les richesses par la violence ou la ruse; et tous les fléaux du mal débordèrent sur le genre humain : ses individualités, en s'isolant et se spoliant réciproquement, enfantèrent l'indigence, la fourberie, l'oppression, le carnage et leur horrible cortège. De ce moment date la chute de l'homme; le règne hominal tombe dans les lymbes où nous l'avons vu et le voyons si cruellement souffrir et d'où il ne sortira qu'à l'instant où le cours des périodes sociales incohérentes aura atteint son dernier terme. (1) »

(1) JUST MUIRON, *transactions sociales*.



L'ÉTOILE DU BERGER.

A l'heure où, les dévotement d'une longue journée,
les amoureux regardent le sein du ciel, et, l'absence
de l'étoile, regardent et s'interrogent; lorsque le regard
s'élève sur le firmament et se fixe sur l'étoile qui
paraît seule à l'horizon de l'espérance, et que les
larmes et la douleur de ces jeunes cœurs disent qu'il y
a de la joie et de l'espérance et de l'horizon.

C'est le sort de tous les jours. Ils se regardent
avec une telle amour; ils brillent dans le firmament
de l'absence et s'interrogent dans le sein du ciel
pour se voir et se sentir, mais se voient limité
par l'absence et s'interrogent dans le sein du ciel.

« A l'horizon lointain quelle étoile se lève ?

.

Vient-elle ranimer mon courage éperdu
Et m'annoncer enfin l'instant de la victoire
Si longtemps attendu ? »

FANNY DÉNOIX.

L'ÉTOILE DU BERGER.

A l'heure où, las des travaux d'une longue journée, le moissonneur respire le frais du soir, et, haletant de fatigues, regagne sa chaumière; lorsque le crépuscule jette sur la campagne ses voiles demi-sombres, vous avez vu briller, vers le couchant, une belle étoile qu'on appelle *l'Étoile du Berger*. Cet astre est habité comme celui sur lequel nous vivons, et sa vive lumière et la douceur de ses rayons nous disent qu'il y a là, aujourd'hui, du bonheur et de l'harmonie.

C'est le sort de tous les globes. Ils commencent par une faible lueur; ils brillent dans la force de l'âge; ils s'éteignent insensiblement dans la nuit des ténèbres pour se reposer un instant, puis reprendre bientôt leur existence sidéral; ils pâlisent quand ils dévient

des lois de leur destinée ; ils scintillent quand ils rentrent dans le grand concert des harmonies célestes.

Autrefois l'Étoile du Berger, refroidie par le vent de la subversion, fut malheureuse. Son aspect était triste alors ; sa lueur était sombre ; un souffle impur avait troublé la limpidité de ses mers, infecté la profondeur de ses lacs, flétri le feuillage de ses montagnes. Sur la superficie de ce monde, les peuples se faisaient alors la guerre ; la guerre élevait entre les peuples des barrières avec des morts, les séparait avec du sang, et, sur les monceaux de cadavres, les vainqueurs dressaient un autel et invoquaient pour complice de leurs victoires, le Dieu de l'éternité !

Le royaume n'était alors sur le globe dont nous parlons qu'un assemblage informe, tout disloqué, de parties qui chevauchaient les unes sur les autres, entre lesquelles il n'y avait aucun lien d'union. C'étaient des provinces désassociées et des familles malheureuses. La commune, base de la grande construction sociétaire, n'était alors qu'une pierre poreuse, friable, qui se cassait en laissant rouler, blocs sur blocs, les masses non cimentées de l'édifice social. Dans ce temps-là il y avait des privations pour les besoins, de l'abrutissement pour l'intelligence, des vices à la place de la vertu, des soucis pour le riche, de la misère pour le pauvre, des chagrins dans le cœur, des larmes dans les yeux ; la coupe du malheur débordait à plein bord ; l'Étoile n'avait plus qu'une lueur livide ; son corps était souffrant, son ame était glacée.

Et tout cela dura longtemps; jusqu'à ce qu'il vint d'en haut un prophète du ciel pour apprendre à ce monde sa destinée et lui dire ses lois d'harmonie. Il fallut du temps ensuite pour que la vérité sainte se propageât, pour qu'on reprît courage; et l'humanité, soporeusement engourdie dans sa résignation douloureuse, ouvrait à peine les yeux sur l'avenir, que déjà le grand rénovateur du destin humanitaire avait regagné la céleste demeure; mais sa tâche avait été accomplie, et la récolte qui devait mûrir pour le globe tout entier avait été semée tout autour du globe.

Irradiant d'une source intarissable, la révélation coulait paisible et féconde, ranimant l'espoir et partout vivifiant l'intelligence comme la goutte de rosée qui redresse la tige et reverdit le feuillage. Ils devinrent bientôt nombreux, les éléments de la reconstitution humanitaire; pour les utiliser, il ne manquait que la force et la puissance d'une volonté. Ce fut alors qu'une grande et généreuse pensée s'éveilla dans le cœur d'un roi, dont un rayon de l'émanation divine avait agrandi l'âme et dessillé les yeux.

« Assez longtemps, s'écria-t-il en lui-même, on a voulu consolider l'édifice social en rapiécant le sommet, sans voir que ses fondations ne sont plus que des ruines; sans voir que l'intérêt général croule quand les intérêts particuliers sont divisés; sans reconnaître que la commune bien organisée est la seule base qui puisse soutenir un gouvernement, que c'est le piédestal qui doit porter le sceptre de l'état. »

Sur une lieue carrée dans le royaume du bon roi,

on vit bientôt s'élever un superbe édifice sociétaire avec son beau jardin, ses grandes cours, ses salubres ateliers, ses infirmeries pour les malades et les vieillards, ses salles d'éducation pour les enfants; ses appartements gradués pour y loger toutes les familles selon leurs goûts et leurs conditions. La nouvelle commune était fermière des propriétés quelle contenait : tous ceux qui l'habitaient avaient droit d'y exercer leurs forces, d'y développer leurs talents ; chacun était sûr d'y trouver garantie, et pour son travail libre une juste répartition ; chacun s'y casait, suivant ses propensions natives, dans l'agriculture, l'industrie, les arts, les sciences.

C'était une ferme modèle pour le bien-être, la vertu, les bonnes mœurs ; son administration et son commerce étaient confiés à des hommes élus par l'assentiment général.

Les communes des environs, quand elles surent le moyen qu'il fallait employer pour avoir un travail attrayant, des garanties pour chacun, de l'instruction pour l'enfance, des soins pour la vieillesse, du bonheur pour tous, imitèrent la ferme modèle, et le cercle de l'imitation s'élargissant de jour en jour, le royaume fut bientôt un composé de quarante mille communes bien organisées, se soutenant toutes les unes par les autres, servant toutes de base à une bonne gestion gouvernementale ; le sommet de l'édifice ne menaçait plus de crouler, parce qu'il était solidement fixé sur son point d'appui.

Le bon roi put alors visiter son beau domaine ; il n'avait plus besoin de sbires ; tous les cœurs étaient

contents; ils volaient tous sur son passage; et si les autres souverains n'avaient pas fait comme lui, ils eussent été bien peu jaloux du bonheur de leurs peuples et bien ennemis de leur tranquillité personnelle: ils s'entendirent tous ensemble pour établir un gouvernement unitaire, sphérique, et faire converger les intérêts de toutes les nations sous le règne du bien-être et des garanties sociales.

Ce fut alors que le globe rentra dans le grand concert des harmonies célestes; ce fut alors que l'Étoile du Berger reprit sa vive lumière.

Maintenant, « fils de l'homme, monte sur les hauteurs et annonce ce que tu vois. »

Je vois passer sur notre terre blême et souffrante quelque chose de triste comme la pâle lueur qui fait voir un mourant; de terrible comme la tempête qui ne laisse au malheureux que la mer, la mer pour y périr.

Je vois un ouragan mille fois plus furieux que l'orage qui lance le plus de tonnerre, qui brise le plus de troncs, qui donne le plus de grêle. L'arbre de la vie s'effeuille, ses tiges se cassent, ses branches se séparent.

Je vois des vieillards qui meurent sur le grabat, des mères qui pressent sur leurs seins amaigris des enfants affamés; des jeunes filles qui pleurent; le riche qui tremble sous ses lambris dorés; le pauvre qui grelotte sous ses haillons.

Je vois la misère qui engourdit l'espérance; le crime qui jette sur les nations son poignard ensan-

glanté, et la vengeance qui promène la haine dans les familles.

Je vois les peuples qui tournent vers le trône des regards inquiets et menaçants, les rois qui pâlissent sous le diadème.

Je vois l'ange des enfers qui marche à côté de Satan, et le sombre de l'orage qui étend sur la terre son voile noir.

« Fils de l'homme, que vois-tu encore? »

« Il ne répond point; crions de nouveau :

« Fils de l'homme, que vois-tu encore? »

Je vois vers le couchant une percée dans la nue, et les rayons du soleil qui frappent sur un vaste édifice.

Sur l'édifice, à une grande hauteur dans les airs, je vois une tour qui semble appartenir au ciel plutôt qu'à la terre, tant elle est belle et gracieuse, et à l'entour de l'édifice un beau domaine avec de riches cultures.

Je vois des groupes qui travaillent avec plaisir; des frères qui se retrouvent et des sœurs qui s'embrassent.

Je vois des vieillards qui sont heureux, et une mère qui sourit parce qu'on lui a rendu son enfant.

Je vois des nuages épais qui courent rapidement sur la campagne et une brillante clarté qui les suit. A mesure que la clarté s'avance, je vois dans la plaine des touffes de fleurs, et sur la montagne un tapis de verdure.

Je vois des clôtures qui disparaissent et de salubres habitations qui remplacent les taudis.

Je vois des nations qui posent les armes, et des peuples qui bénissent leurs souverains.

Je vois l'ange des ténèbres aux prises avec la mort. Il appelle Satan, et Satan ne peut plus l'entendre.... Il expire!....

Enfin, réjouissez-vous, les nuages amoncelés par la tempête, lorsque le vent vient à changer, sont emportés bien vite.

Et le lendemain, tranquilles, au lever d'un beau jour, affranchis des chaînes lourdes des préjugés, vous sentirez le vent doux et caressant de l'harmonie qui chassera au loin l'athmosphère impure et méphitique de la subversion, et avec elle, l'envie, la crainte, la haine, le chagrin, le désespoir, la jalousie, la vengeance, et toutes les passions subversives qu'elle engendre. Vous comprendrez alors que tous les hommes sont bons dans leur essence, parce que ceux d'entre vous qui avaient été flétris et faussés pour un instant, reprendront leur état primitif, en quittant le milieu qui les avait dénaturés; et toutes les fâcheuses influences seront loin de vous; vous pourrez donner un libre essor à vos passions; vous serez tous heureux et vous vous aimerez tous. Votre cœur sera tout vertu, tout bonheur, tout plaisir; il sera davantage encore, il sera tout en Dieu.

Berger, le matin, quand tu mènes paître ton troupeau sur la montagne et que tu vois briller la belle étoile, espère.

Espère encore le soir quand tu quittes la montagne et que tu vois briller la belle étoile.

Et nous qui avons compris les grandes lois de l'harmonie, travaillons le matin, travaillons le soir ; travaillons tant qu'il restera un soupir étouffé dans le cœur de l'un de nos frères, tant qu'il restera une larme dans les yeux de l'une de nos sœurs....

« De mon sein oppressé s'épandent les allantes,
 « La divine espérance a suspendu mes larmes;
 « Le tombeau s'est converti de rayons immortels
 « Au-delà je vois luire une autre destinée.....
 « Tu ne mourras pas, ô Dieu, Dieu d'Israël, Dieu d'Abraham.

UNE VISION.

FANNY DESOIX.

C'était pendant l'automne; c'était le soir, c'était
 dans un de ces jours sombres et brumeux où tout
 est à la mélancolie; un brouillard épais formait autour de
 chaque individu une sphère opaque et l'isolait avec
 sa pensée comme les murs d'un cachot isolent un
 prisonnier avec sa tristesse. J'avais dirigé mes pas
 hors des murs de la ville, vers le cimetière. Pendant
 une heure j'en avais parcouru les sentiers obscurs,
 toujours seul avec une croix, des herbes et un cyprès;
 j'avais lu mille inscriptions de deuil; j'avais eu mille
 pensées de chagrin; j'avais vu la tombe de l'enfance,
 la tombe de la vieillesse; sur celle de la jeune fille, la
 couronne de lys; sur celle de la mariée, la couronne
 nuptiale; sur celle du soldat, la couronne d'honneur.

Et nous de nous-mêmes, nous-mêmes les grands, les
nains, travaillons le matin, travaillons le soir ; un
soufflet sur quel veston en coupé d'été dans le
cœur de l'un de nos frères, mais qu'il portera un
larme dans les yeux de l'un de nos sœurs.

« De mon sein oppressé s'apaisent les allarmes ,
« La divine espérance a suspendu mes larmes ;
« Le tombeau s'est couvert de rayons immortels !
« Au-delà je vois luire une autre destinée.....
« Tu ne m'avais donc point, ô mon Dieu, condamnée
« A des pleurs éternels ! »

FANNY DENOIX.

UNE VISION.

C'était pendant l'automne; c'était le soir, c'était dans un de ces jours sombres et brumeux qui poussent à la mélancolie; un brouillard épais formait autour de chaque individu une sphère nuageuse et l'isolait avec sa pensée comme les murs d'un cachot isolent un prisonnier avec sa tristesse. J'avais dirigé mes pas hors des murs de la ville, vers le cimetière. Pendant une heure j'en avais parcouru les sentiers obscurs, toujours seul avec une croix, des larmes et un cyprès; j'avais lu mille inscriptions de deuil; j'avais eu mille pensées de chagrin; j'avais vu la tombe de l'enfance, la tombe de la vieillesse; sur celle de la jeune fille, la couronne de lys; sur celle de la mariée, la couronne nuptiale; sur celle du soldat, la couronne d'immor-

telles. Mon ame était douleur ; lorsqu'un rayon du soleil, frappant sur le champ de la mort, lui donna un tout autre aspect, un aspect qui semblait dire : « Les feuilles et la fleur qui s'épanouissent sur la tombe, recommencent la vie là où finit l'existence ; la mort n'est qu'une transition. Les corps se reposent un instant sur la terre, les ames se reposent un instant dans le ciel. Notre esprit roule parfois les pensées de l'incrédulité comme l'atmosphère roule les nuages ; mais au-dessus des nuages se déroule la voute bleue sans fin, comme au-dessus du blasphème plane l'immortalité. »

Heureux et pensif je repris le chemin de la ville, rapportant dans tout mon être, je ne sais quoi de doux, et mon sommeil fut un rêve de bonheur.

Dans mes rêves, j'étais encore dans le cimetière, la nuit qui pesait sur le repos des morts fut d'abord noire, épaisse comme la nuée d'orage quand elle passe sur la campagne, et comme ces éclairs qui percent l'obscurité du ciel, dans l'ombre, sous forme de spectres, des flammes magiques s'élançaient des tombes et fuyaient en projetant leur réverbération sur le marbre.

Mais bientôt il n'y eut plus qu'une douce lueur et je vis une inconnue s'approcher de moi le sourire sur les lèvres. De près sa figure me sembla distinctement être celle d'une jeune fille ; elle était vêtue d'une robe blanche ; à sa main elle tenait un rameau d'olivier ; sur son sein brillait un médaillon suspendu par un ruban

couleur aurore. A cette vue je demeurais immobile, dans l'extase. « Ne crains rien, me dit-elle, je suis l'ange consolateur, quand je descends sur un globe, c'est pour y porter des paroles de paix. Prends ce signe, emblème du grand jour que j'annonce; quand tu perdras courage, regarde-le, tu sentiras en toi renaître la force; montre-le à ceux qui souffrent et dis-leur d'espérer; laisse-le leur toucher, il est plus magique que tu ne penses. Deux fois par jour pose la main droite sur ta poitrine, presse sur ton cœur le signe mystérieux et dis : « Mon Dieu, je veux aimer mon prochain et combattre pour la sainte cause humanitaire ! » Cette prière te portera bonheur si tu la pratiques et si elle sort du fond de ton ame. Ne la dis jamais sur le bord des lèvres; rien ne plaît tant à Dieu que la prière du cœur. Ce signe est pour vous reconnaître entre frères; « mais des scribes et des pharisiens le prendront pour se glisser parmi vous et donner pâture à leur hypocrisie et à leur égoïsme; » en te réveillant ouvre le premier livre qui tombera sous ta main, à d'autres signes tu reconnaîtras les vrais défenseurs de l'humanité. »

Je m'étais éveillé, et continuant ma lecture du soir; je lisais :

« Le phalanstérien se fait une loi de la plus haute franchise et véracité dans ses actions et ses paroles; il a toujours présent que la vérité est le cachet immuable de la doctrine de son maître, et qu'elle a pour but essentiel de préparer le règne de la vérité;

jamais ses lèvres ne se souillent d'un mensonge; jamais ses relations ne sont empreintes de fausseté; il est franc et il marche droit, le regard et la tête levés; il dit le vrai comme il le sent, comme il le pense; il accepte l'amour passionné du vrai, comme le bien fondamental qui doit nous aider dans sa recherche et dans sa réalisation.

« Le phalanstérien pratique la justice dans tous les actes de sa vie; il accepte rigoureusement les paroles bibliques : *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit; fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit*. Non seulement il ne commet point l'injustice, mais il s'y oppose de toutes ses forces. Il ne se contente pas de ne léser personne dans sa réputation, dans sa fortune, dans son bonheur; mais il prend la défense des opprimés. Il est l'appui des faibles, il repousse la calomnie, il fait rougir la médisance; jamais il ne pactise avec la lâcheté, avec l'iniquité; toujours ferme, courageux, il réclame la justice pour tous, et met autant d'ardeur et de persévérance dans le bien, que les méchants en mettent ordinairement dans le mal

« Le phalanstérien est éminemment tolérant: il repousse et combat le mal de toutes ses forces, mais il n'accuse point les individus; il sait combien nous sommes influencés par le milieu social, par les circonstances, par l'éducation; il sait que les plus mauvais, dans l'état actuel, seraient peut-être les meilleurs

dans l'harmonie. Son cœur est plein d'indulgence.....
il pardonne les offenses.....

« Le phalanstérien se dépouille d'amour-propre, d'orgueil; il comprend son insuffisance, sa faiblesse, la mutilation de son être dans le milieu civilisé; il ne s'attribue aucune supériorité des lumières qui lui viennent de la théorie sociétaire, puisqu'elles appartiennent à tous ceux qui voudront ouvrir les yeux, et que Fourier lui-même tenait de la sagesse divine; il ne perd jamais de vue que nous sommes tous égaux devant Dieu, que nous avons tous des aptitudes utiles, qu'aucun de nous ne peut rien par lui-même, et que le but de l'association est d'harmoniser les facultés humaines en les complétant les unes par les autres.

« Le phalanstérien aime son prochain comme lui-même. Celui qui n'a pas l'âme ouverte aux sentiments affectueux et qui ne comprend pas dans son amour toutes les créatures, sans distinction, n'a jamais compris la théorie de Fourier, et ne saurait lui être instrument. L'amour du prochain, dans sa plus sublime acception, est seul capable de réaliser l'association.....
Si vous avez l'amour du prochain, vous ne l'offensez ni en paroles ni en actions; vous faites à chaque instant de votre vie le bien qui est en votre pouvoir.....
vous devenez le véritable apôtre du fouriérisme; vous vous enflamez pour la doctrine qui porte remède à tous les maux, à toutes les misères, en proportion de ce que vous compâtiez à toutes les misères, à tous les maux.....

« Voilà, en quelques traits, le caractère du vrai phalanstérien. Ce sera, si l'on veut, un type idéal; mais encore, nous devons constamment chercher à nous en rapprocher..... » (1)

(1) M^{me} GATTI DE GAMOND, *réalisation d'une commune sociale*.

— Travaillons toujours; si ce n'est pas pour nous, ce sera pour nos enfants. On s'occupe bien à leur laisser un peu de fortune; on leur bien penser à leur assurer aussi plus de bonheur. Et puis, les idées généreuses n'ont-elles pas une récompense qui va droit au cœur? — Mais que vous êtes si bien pensés! l'excellence

du système de Fourier, pourquoi ne vous associer-vous pas entre phalanstériens, pour élever un phalanstère?

DIALOGUE.

Il me semble que vous n'avez pas encore dit à quel point vous êtes disposés à travailler.

— De l'empire de la cause humanitaire, nous devons combattre avec courage et persévérance; travaillons tout

ne pas la compromettre. Une tentative trop prompte pourrait échouer au milieu des obstacles qui nous

entourent et nous rendraient désemparés sans nous donner

— Vous croyez donc franchement qu'on pourra réaliser la théorie de Ch. Fourier?

— Tous les phalanstériens partagent cette croyance. Pleins de confiance dans la justice et la bonté infinie de Dieu, ils espèrent que le sort exclusif de l'homme sur cette terre n'est pas *de naître dans les larmes, de vivre dans la douleur, et de mourir dans la crainte*, mais qu'il lui est réservé une destinée de bonheur par la réalisation d'un phalanstère.

— Pensez-vous que cette réalisation ait lieu bientôt?

— Je ne me charge pas de déterminer cette époque; elle peut être prochaine comme elle peut être encore éloignée.

— Mais si de notre vivant nous ne devons rien récolter, pourquoi travaillerions-nous?

« Voilà, en quelques mots, le caractère du vrai
phénomène. Ce sera, si l'on veut, un type idéal;
mais encore, nous devons constamment chercher à
nous en rapprocher... » (1).

(1) M^{me} G. de G. collection de la Bibliothèque de la Sorbonne.

- Cela est trop beau, *donc* cela est impossible!
CIVILISATION.
- Cela est trop beau pour n'être pas possible!
HARMONIE.

DIALOGUE.

— Travaillons toujours ; si ce n'est pas pour nous, ce sera pour nos enfants. On songe bien à leur laisser un peu de fortune, on peut bien penser à leur assurer aussi plus de bonheur. Et puis, les idées générales n'ont-elles pas une récompense qui va droit au cœur ? — Mais que vous êtes si bien convaincus de l'existence du système de Fourier, pourquoi ne vous associez-vous pas entre phalanstériens, pour élever un phalanstère ?

DIALOGUE.

— Vous croyez donc franchement qu'on pourra réaliser la théorie de Ch. Fourier ?

— Tous les phalanstériens partagent cette croyance. Pleins de confiance dans la justice et la bonté infinie de Dieu, ils espèrent que le sort exclusif de l'homme sur cette terre n'est pas *de naître dans les larmes, de vivre dans la douleur, et de mourir dans la crainte*, mais qu'il lui est réservé une destinée de bonheur par la réalisation d'un phalanstère.

— Pensez-vous que cette réalisation ait lieu bientôt ?

— Je ne me charge pas de déterminer cette époque ; elle peut être prochaine comme elle peut être encore éloignée.

— Mais si de notre vivant nous ne devons rien récolter, pourquoi travaillerions-nous ?

— Travaillons toujours ; si ce n'est pas pour nous , ce sera pour nos enfants. On songe bien à leur laisser un peu de fortune , on peut bien penser à leur assurer aussi plus de bonheur. Et puis , les idées généreuses n'ont-elles pas une récompense qui va droit au cœur ?

— Puisque vous êtes si bien pénétré de l'excellence du système de Fourier , pourquoi ne vous associez-vous pas entre phalanstériens , pour élever un Phalanstère ; il me semble que c'est la meilleure preuve de réalisation que l'on puisse donner ?

— Défenseurs de la cause humanitaire , nous devons combattre avec courage et persévérance ; mais avant tout , ne pas la compromettre. Une tentative trop prompte pourrait échouer au milieu des obstacles qui nous entourent et une non réussite donnerait prise aux incrédules au point de retarder la réalisation , peut-être d'un siècle. De la propagande , encore de la propagande , et le mensonge faisant place à la vérité , on s'habitue à nos idées à mesure qu'on les comprendra mieux ; alors les gouvernants , les capitalistes , les travailleurs et les propriétaires voyant que nous ne leur sommes pas hostiles , réclameront l'essai et voudront eux-mêmes poser la base de la reconstitution sociale et religieuse.

— Quelle sera donc la condition de l'homme , dans le phalanstère ?

— Un enfant vient-il de naître ? on lui donne un berceau , des linges , on le dépose dans un local propre , convenablement chaud et bien aéré , où il trouve des gardes intelligentes pour prendre soin de sa faiblesse.

A l'âge de quatre à cinq ans, on exerce ses forces physiques et ses facultés morales, ayant toujours soin de le laisser aller là où la nature l'appelle. Dans les groupes enfantins, il utilise son plaisir et ses goûts naissants. On le voit dans les ateliers, sous la direction des surveillants, manier des outils proportionnés à sa force; il grandit au milieu de l'industrie, des arts et de l'agriculture; on lui donne pour guide le plaisir, jamais la contrainte; à huit ans, il gagne déjà plus qu'il ne dépense; et à quinze, il connaît plusieurs états; alors la voie est large, le plaisir est grand, le travail varié, la rétribution est sûre.

Chaque année, la régence paye au gouvernement les impôts, aux propriétaires leurs revenus, aux capitalistes leurs rentes; elle prélève les fonds nécessaires pour son administration, pour l'entretien des enfants, des malades, des vieillards; puis les bénéfices énormes qui excèdent les dépenses sont répartis aux forces productives, proportionnellement à leur utilité. Chaque groupe a son registre qui indique combien de temps chaque sociétaire a travaillé; bien entendu qu'au jour de la répartition, on prélève sur ce qui revient à chacun l'équivalent de ce que l'on a avancé pour lui dans le courant de l'année, pour son logement, ses vêtements, sa nourriture. Dans le phalanstère, l'homme n'a pas continuellement le souci de penser s'il sera vêtu, logé, nourri; on lui avance tout ce qui lui est nécessaire; et il travaille où bon lui semble sans s'inquiéter de rien; s'il tombe malade on le soigne, s'il devient infirme on l'entoure de tout ce qui peut plaire à l'existence; ses

enfants sont élevés aux frais de la société, et sa femme gagne au-delà de ses besoins.

— Il faudra que votre commune soit bien riche, pour subvenir à tant de dépenses ?

— La commune sociétaire est gouvernée avec ordre, avec économie; tout s'y confectionne, et les produits sont immenses. Une société d'agriculteurs instruits assigne à chaque pente, à chaque terrain, à chaque exposition, le rôle qu'elles doivent jouer dans la végétation. On ne sème pas le blé dans la prairie, on ne défriche pas le versant de la colline; les récoltes sont plus belles, plus abondantes, de meilleure qualité; les troupeaux sont plus nombreux; les rivières plus poissonneuses. Tous les instruments aratoires se fabriquent dans les ateliers; on ne fatigue plus les forces toujours sur le même travail; elles se délassent de deux en deux heures, par la variété des occupations. On ne perd pas les trois quarts du temps à se clore, à se barricader les uns contre les autres. De beaux espaliers, chargés de fruits, remplacent les haies couvertes de chenilles et servant de refuge aux reptiles dangereux; les céréales ne se détériorent plus dans cent mauvais greniers, les vins dans cent mauvaises caves. on ne brûle pas du bois pour faire, matin et soir, cent mauvaises soupes. Dans le phalanstère, il y a un seul beau grenier, une seule belle cave; il a son vaste jardin, sa grande cuisine qui dessert délicieusement des tables à tous prix; il a ses calorifères pour toutes les chambres, pour tous les appartements. Sur les chemins de la nouvelle commune, on ne voit plus

tous les matins chaque laitière qui porte, au marché, sa livre de beurre, sa douzaine d'œufs, deux ou trois mesures de lait; on ne voit plus chaque paysan aller vendre son boisseau de blé, sa pièce de vin et revenir plusieurs fois sans avoir rien vendu; quelques personnes de confiance seulement, sont chargées de la vente, des achats, des échanges. Il y a dans le phalanstère, économie de temps et les forces se centuplent. On ne voit plus le cultivateur venir le matin lentement la pioche sur le dos, seul, vers son œuvre de contrainte et se retirer harassé lorsque le soir approche. Pendant les belles journées, on voit, sur la riche campagne, vers les riants coteaux, dans la plaine fertile, se répandre des groupes de travailleurs; mais sitôt que la pluie ferme l'horizon, la phalange, au milieu des chants et de la gaiété, regagne ses salubres ateliers et le travail continue.

— Et si je ne veux pas travailler, continuera-t-on à me nourrir?

— Vous ne voudrez pas rester sans rien faire quand le travail sera transformé en plaisir, vous vous utiliserez et vous gagnerez de l'argent malgré vous.

— Mais je suppose un individu qui ne veuille pas de plaisir, qui ne veuille pas travailler?

— Cet individu serait réputé fou; on lui accorderait le minimum, c'est-à-dire qu'il serait logé, nourri, vêtu, mais pas aussi bien que les autres.

— Si le travail est aussi varié que vous le dites, vous n'aurez pas de bons ouvriers, parce qu'on ne devient habile dans une partie qu'à force de faire toujours la même chose.

— A chacun son opinion; je pense qu'on ne devient habile dans un état qu'à la condition qu'on travaille avec plaisir, à moins de croire que Dieu ait voulu nous donner la contrainte et la monotonie pour mobiles de nos vocations. D'ailleurs, quand on travaille avec attrait à une chose, on fait plus d'ouvrage en deux heures qu'on n'en ferait en deux jours lorsqu'on s'ennuie, et l'ouvrage est mieux confectionné; c'est l'expérience qui nous le démontre; et puis les enfants sauront déjà plusieurs états à l'âge auquel aujourd'hui on songe à leur en donner un seul. Et qui vous a dit que vous ne serez pas libre de faire toujours la même chose si cela vous convient, si cela peut vous amuser.

— J'accorde que vous puissiez organiser une commune sociétaire d'après le plan qu'en a donné Fourier, en concluez-vous que vous pourrez organiser de la même manière les 40,000 communes de la France?

— Si vous étiez malheureux, et qu'un de vos voisins, que je suppose malheureux aussi, trouvât le moyen de se procurer de la fortune, du bonheur, des garanties et de la tranquillité pour lui et sa famille, et qu'il vous fût facile, en faisant comme lui, de vous rendre heureux vous et les vôtres, je vous demande si vous feriez la sottise de ne vouloir pas l'imiter. Il en sera de même pour les communes malheureuses aujourd'hui; lorsque l'une d'elle aura démontré clairement qu'il est possible, en s'associant sans froisser aucun intérêt, d'obtenir d'immenses produits, de simplifier le travail et de garantir à chaque sociétaire du bien-être et de la joie pour chaque époque de son exis-

tence, soyez-en persuadé, en peu de temps le bonheur s'irradiera sur les 40,000 communes de la France.

— Toutes les communes sociétaires s'accorderont-elles bien entre elles?

— Je ne vois pas pourquoi elles ne s'accorderaient pas quand on aura su les unir par les liens de la solidarité, et qu'il y aura des conseils hiérarchiques, depuis le conseil communal qui, sur la lieue carrée, surveille les travaux intérieurs, stimule et récompense chaque sociétaire jusqu'au conseil sphérique qui commande sur le globe la grande manœuvre agricole-industrielle.

— Que ferez-vous des armées, puisque la paix sera générale?

— Elles iront creuser les canaux, faire les routes, percer les rocs, reboiser les montagnes, dessécher les étangs, faire communiquer les mers; il faudra en augmenter le nombre, il faudra réveiller l'enthousiasme pour que le cadre se remplisse librement. Voyez les fourmis, si elles travaillaient chacune de leur côté, elles ne pourraient réunir que quelques petits brins d'herbes qu'emporterait le premier coup de vent; ensemble elles sont fortes, et peuvent braver les orages, les pluies, la grêle. Quand on saura stimuler les forces des armées industrielles, ce qu'elles pourront faire surpasse notre croyance d'aujourd'hui; 50,000 hommes rangés par groupes qui rivaliseront de cœur et de courage feraient bientôt disparaître une montagne; et nul obstacle dans la nature ne pourrait leur résister.

— Et les villes, que deviendraient-elles?

— Tous les jours on propose de nouveaux plans pour les villes, afin d'en assainir les quartiers sombres, froids et humides, afin de favoriser dans l'intérieur la circulation de l'air. Ceux qui ont lu les ouvrages de Fourier savent que le plan qu'il propose pour la salubrité des villes harmoniennes en vaut bien un autre.

— Et des avocats, des médecins, des gendarmes, qu'en ferez-vous?

— On les gardera tant qu'ils seront nécessaires; leur nombre diminuera à mesure qu'il y aura moins de procès, moins de malades, moins de crimes; et si, plus tard, on peut s'en passer tout-à-fait, on n'aura pas à les regretter beaucoup. Au lieu d'un état qui leur répugne bien souvent, ils auront le choix sur mille occupations attrayantes.

— Est-ce que vous voudriez nous faire croire que, dans votre phalanstère, on ne sera plus malade?

— Je ne vous dis pas qu'il n'y aura plus de malades, je dis seulement que le nombre diminuera à mesure qu'on tranquillisera les esprits, qu'on désinfectera les eaux croupissantes; à mesure qu'on attaquera les maladies dans leurs véritables causes; et à force de perfectionner et de mieux faire, je ne sais pas jusqu'où on ira, ou plutôt jusqu'où on n'ira pas.

— Ne craignez-vous pas que le gouvernement intervienne contre vous: tant que vous serez peu nombreux, il vous laissera faire, il vous laissera propager vos idées; mais du moment où vous deviendrez pour lui un objet de crainte, il arrêtera votre propagation phalanstérienne?

— Je ne vois pas pourquoi le gouvernement voudrait s'opposer à la propagation du système de Fourier, puisqu'il concilie tous les intérêts sans en froisser aucun. Tous nos désirs se bornent à vouloir organiser une commune de manière à lui faire produire assez de richesses pour que dix-huit cents sociétaires vivent dans le bien-être, et que chacun ait du bonheur et de la garantie. La commune harmonienne, aussi bien que les autres, fournirait des hommes pour la sécurité sociale; elle paierait ses impôts pour subvenir aux charges de l'Etat; et en supposant que toute la France fût organisée phalanstériennement, il y aurait toujours des conseils hiérarchiques pour veiller aux intérêts de la commune, du département, de la province, du royaume; il y aurait toujours un président, un chef, une tête pour chaque conseil. Seulement, lorsque tout le globe serait en harmonie, il faudrait de plus qu'aujourd'hui un conseil suprême (sphérique) pour unitéiser les intérêts des peuples. Au lieu de renverser les chefs des nations, Fourier leur dit qu'ils peuvent s'asseoir un jour sur le trône du monde, et qu'ils ne seront plus les jouets des révolutions quand ils auront pris place dans le conseil suprême duquel émaneront sur tout le globe les lois divines et religieuses, seules stables, seules attrayantes.

— Fourier n'a-t-il pas prédit la fonte des glaces du nord?

— Fourier a dit, avec bien d'autres, que la culture a une influence marquée sur la marche des saisons et l'augmentation de la chaleur. Et si, un jour, sur notre

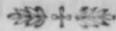
globe partout bien cultivé, les saisons et les vents se régulariseraient de manière à équilibrer la température; si notre pauvre terre n'était plus brûlée d'un côté et gelée de l'autre; si on naviguait sur la mer glaciale, ne serait-ce pas comme au printemps quand nos montagnes fondent la glace pour reprendre leur verdure? Ne verrait-on pas en grand ce que chaque année nous fait voir en petit?

— Et l'aurore boréale?

— Pour comprendre que la commune est la pierre de l'édifice social, et qu'il faut organiser la commune socialement; il n'est pas nécessaire de savoir et de croire ce que Fourier dit de l'aurore boréale; mais quand de nos jours nous voyons, par intervalle, sur notre monde languissant, une couronne lumineuse qui apparaît vers le nord pour éclairer sa longue nuit, il nous est bien permis de croire qu'un globe en harmonie portera continuellement cette auréole céleste.

— Et nos vies futures si heureuses?

— Croyez-en encore ce que vous voudrez; mais puisque vous avez rêvé, vous, une éternité de souffrances, pour être conséquents avec notre principe religieux, laissez-nous rêver une éternité de bonheur.



On ne saurait trop insister sur le fait que le système de Fourier n'est pas un système de pensée, ni un système de principes, mais un système d'application et de méthode.

SYSTÈME DE FOURIER.

L'AMÉRICAIN.

« Ce sera comme au temps où tous étaient frères, et l'on n'entendra plus la voix du maître ni la voix de l'esclave, les gémissements du pauvre, ni les soupirs des opprimés, mais des chants d'allégresse et de bénédiction.

« Les pères diront à leurs fils : Nos premiers jours ont été troublés, pleins de larmes et d'angoisses ; maintenant le soleil se lève et se couche sur notre patrie. »

LAMENNAIS.

SYSTÈME DE FOURIER.

— Qu'est-ce que le système de Fourier? — C'est l'exposé mathématique des moyens qu'il faut employer pour éteindre partout les misères humaines et assurer à chacun des membres de la grande famille des garanties de bien-être, de tranquillité, de bonheur.

— Quel est le point fondamental du système de Fourier?

— C'est l'organisation de la commune. Il ne faudrait qu'une commune bien organisée pour servir de modèle d'organisation à toutes les autres, et avec des communes bien organisées, on a des départements, des provinces, des royaumes bien organisés. La commune est la pierre pour construire l'édifice social; si

la pierre est poreuse, friable, l'édifice se dégrade, tombe par blocs, menace ruine; si la pierre est compacte, bien taillée, l'édifice est solide en même temps que ses façades sont régulières et que son ensemble est beau.

— Vous ne voulez donc pas, comme on le dit, bouleverser tout le globe?

— Non, nous ne voulons rien bouleverser; fidèles aux principes d'ordre que nous enseigne la théorie de Fourier, nous envisageons un but grandiose dont les moyens sont pacifiques et ne froissent les intérêts de personne. Il s'agit seulement, sur une lieue carrée de terrain, d'organiser une commune sociétaire où les familles seront associées au lieu d'être désunies comme elles le sont aujourd'hui; où le travail sera un plaisir, au lieu d'être une peine; où l'on donnera de l'instruction à l'enfance, des soins aux malades, des consolations à la vieillesse et à tous du bien-être et de la joie. Si notre essai pratique échoue, quel mal aurons-nous fait? Mais s'il réussit conformément à nos espérances, on sera libre de nous imiter; on nous imitera, parce que nous serons heureux, et de proche en proche le progrès et le bonheur se propageront autour de la commune modèle, et feront ainsi le tour du monde.

— Sur quel principe repose l'organisation de la nouvelle commune?

— Sur le grand principe de l'association. Dans la nouvelle commune, tout en respectant le droit de la propriété et les liens du sang, les familles s'associent dans un but d'utilité réciproque pour se donner à

toutes une bonne nourriture, se construire une salubre habitation, se procurer des jouissances et s'entourer de tout ce qui est nécessaire à la satisfaction de la vie morale, physique et intellectuelle. Dans la nouvelle commune, on n'assujétit plus l'homme à n'avoir qu'une seule occupation pendant toute son existence. De bonne heure on respecte ses goûts, on développe toutes ses aptitudes ; il partage son temps entre l'agriculture, l'industrie et les arts ; il n'est plus condamné comme aujourd'hui à se brûler sous les rayons du soleil ou à se flétrir à l'ombre. Il ne reste plus seul dans la répugnance, séparé des êtres qu'il affectionne ; il se rapproche de ceux avec lesquels il sympathise pour s'utiliser dans le genre de ses spécialités. Et l'on voit dans les vastes ateliers, sur la riche campagne des groupes qui partout travaillent avec plaisir, parce qu'il y a partout un bon salaire à partager, beaucoup de gloire à acquérir.

— On a dû vous poser bien des objections relativement à la propriété ?

— Tout ce qui concerne la propriété est le point sur lequel on nous a prêté le plus de ridicule et de mensonge, jusqu'à supposer que nous voulions nous emparer de toute la surface du globe et faire surgir la loi agraire. Nous ne voulons prendre un seul pouce de terrain à qui que ce soit ; mais nous pensons que le travail peut s'associer avec la fortune, et il est facile de concevoir qu'il serait plus avantageux pour les propriétaires d'amodier leurs domaines à une phalange riche, laborieuse, intelligente, plutôt qu'à un pauvre

paysan chargé d'une nombreuse famille qui n'a d'autres avances que sa misère ou l'espoir d'une récolte, et dont il faut faire vendre le grabat, si on veut être payé, lorsque l'intempérie des saisons vient lui soustraire les fruits de ses peines et de ses labeurs.

— Vous avouez vous-même que tout ce qui concerne la propriété a dû soulever de grandes objections; est-ce que Fourier ne s'est pas chargé d'y répondre ?

— Fourier avait pour habitude de ne rien démolir sans avoir préalablement construit. Avant de dire aux propriétaires qu'ils ont à charge les réparations, les sinistres, la grêle, le feu et l'eau, etc.;.... il avait tout un volume pour leur faire comprendre qu'ils auraient, en association, plus de plaisir et moins de charges; moins de soucis, moins d'inquiétude; plus de tranquillité; moins de crainte et beaucoup plus de bonheur. Fourier n'a rien omis pour rendre raison aux propriétaires, et les partisans de sa théorie ont ajouté de nombreuses pages aux siennes. Riches, quand il a demandé du travail pour l'ouvrier, il avait en vue l'embellissement de votre domaine; quand il a voulu du bonheur pour le pauvre, il songeait aussi à augmenter le vôtre. Riches, voulez-vous être tranquilles, voulez-vous avoir des garanties, apportez une pierre à la construction de l'édifice social pour le soutenir et le consolider.

— Oui, mais vous avez beau dire, je ne serai pas chez moi dans votre phalanstère ?

— Vous serez chez vous comme vous y êtes aujourd'hui, avec cette différence que vous serez beaucoup

plus heureux , parce que vous n'aurez plus à vous occuper de tous ces petits détails de ménage qui vous ennuiant ; que vous pourrez librement varier vos occupations ; vous utiliser dans le genre de travail qui vous plaira , et que vous n'aurez plus l'inquiétude et les tourments que vous donnent toutes les charges qui pèsent sur votre existence actuelle.

Etes-vous bien chez vous quand l'orage entraîne vos récoltes ; quand le feu prend à votre grange ; quand le fermier , le jour du payement , vient vous dire qu'il ne peut pas solder et vous demande du blé pour nourrir sa famille ?

Vous dites que vous êtes chez vous , parce que vous avez un petit coin de terre où personne n'a le droit de passer ! vous n'êtes que sur une espèce de petite plateforme où continuellement vous êtes obligés de surveiller et de vous défendre ; ou bien on perce vos haies , on vole votre bois , on prend vos fruits , on déplace vos bornes. Un chemin longe votre domaine , et quoique vous ayez bien peu de bonheur , on vous regarde d'un œil d'envie ; songez-y bien , actuellement il n'y a de garantie pour personne ; tout ce qui vous entoure a des intérêts opposés aux vôtres ; on vous sape , on vous démolit , et un jour vos enfants regarderont d'en bas ce lieu élevé où vous commandez en maître.

Autour de vous , on pleure , on souffre ; vous ne pouvez pas être heureux , parce qu'il vous reste dans le cœur de la religion et de la bienveillance. Ici-bas , il n'y a qu'une place où l'homme puisse dire qu'il sera heureux chez lui ; c'est dans la grande ferme sociétaire

où les enfants seront tous élevés, instruits aux frais de la société, où les vocations seront utilisées dans un travail varié et attrayant, où chacun d'eux sera sûr de vivre dans l'aisance, où l'on soignera socialement les malades et les infirmes, où l'on prendra soin des vieillards; et quand je dis qu'on prendra soin des vieillards, je ne veux pas dire par là qu'on prolongera leur existence, pour leur faire sentir le froid et la faim, pour spéculer sur leur vie, sur leur mort; je dis qu'on aura pour eux tous les égards qu'ils méritent et qu'on leur donnera des jours de paix, de consolations et d'espérance.

— Les propriétaires n'ont rien à craindre de la théorie phalanstérienne, j'en conviens, puisqu'elle leur donne des garanties, qu'elle double leurs revenus, tout en augmentant leur bien-être, leur tranquillité, et qu'elle ne s'adresse à eux qu'à titre de fermière, leur demandant de choisir entre celui qui offre un cautionnement sûr et celui qui est réputé insolvable. Mais après tout, les propriétaires sont libres et s'ils veulent par ancienne habitude continuer à faire exploiter leurs domaines d'après la méthode d'aujourd'hui?

— Nous ne les empêcherons pas de faire ce que bon leur semblera; ils sont libres, vous l'avez dit. Mais nous serons libres nous aussi de nous associer sur un domaine à nous appartenant; et il n'est pas à supposer que les propriétaires ne préfèrent pas le mode social, quand ils en comprendront les avantages. Peu à peu la propagande effacera les mensonges qu'on nous impute, fera ressortir de belles et consolantes vérités;

les capitalistes s'associeront aux travailleurs, et les propriétaires qui ont hypothèque sur tous les biens de la grande ferme et qui ne sont, pas plus que les autres, ennemis du bonheur général, quand il leur sera démontré clairement qu'ils ont tout à gagner et rien à perdre, voudront aussi que leur joie et leur tranquillité soient garanties par le bien-être et le bonheur de tous.

— Pourquoi appelle-t-on le Système de Fourier, Système phalanstérien ?

— C'est par analogie avec les phalanges des armées lacédémoniennes ; c'est pour bien faire comprendre que les membres de la grande association travaillent par groupes sympathiques, après que leurs vocations natives se sont développées.

— Quel nom donnez-vous à la nouvelle commune ?

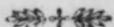
— On lui donne le nom de commune sociétaire ou de commune harmonienne, à cause des lois d'association qui la dirigent, à cause de l'ordre qui y règne.

— Quelle est l'étendue de la commune harmonienne ?

— Son étendue est la lieue carrée ; elle utilise les forces de 1,800 à 2,000 personnes, hommes, femmes et enfants.

Les 1,800 personnes sociétaires forment une phalange.

Et le palais qu'habite la phalange se nomme PHALANSTÈRE.



les capitalistes s'associeront aux travailleurs, et les propriétés qui ont hypothéqué sur tous les biens de la grande terre et qui ne sont, pas plus que les autres, ennemis du bonheur général, quand il leur sera dûment rétribué, qu'ils ont tout à gagner et rien à perdre, voudront aussi que leur joie et leur tranquillité soient garanties par le bien-être et le bonheur de tous.

— Pourquoi appelle-t-on le système de Fourier, système phalanstérien ?

— C'est par analogie avec les phalanges des anciens grecs. C'est pour bien faire comprendre que les membres de la grande association travailleront par groupes phalanstériques, après que leurs colonies unies se sont développées.

— Quel nom donnez-vous à la nouvelle colonie ?

— On lui donne le nom de commune sociale ou de commune harmonique, à cause des lois d'association qui la dirigent, à cause de l'ordre qui y règne.

— Quelle est l'étendue de la commune harmonique ?

— Son étendue est la ligne carrée ; elle n'a pas de limites fixes de 1,800 à 2,000 personnes, hommes, femmes et enfants.

— Les 1,800 personnes sociales forment une phalange, n'est-ce pas ?

— Les 18 phalanges qui forment la commune harmonique, sont appelées phalanges sociales.

— Comment se gouvernent-elles ?

— Elles se gouvernent par elles-mêmes, et sont dirigées par un conseil de phalanges, qui est composé de représentants de toutes les phalanges de la commune.

« Quand tous eurent repêché le cadavre de Dieu, la terre refusa
d'être, et les peuples réfléchirent, parce que vous auriez
vaincu les fils de Soan. »

L'ANCIEN

LA LIEUE CARRÉE.

On vous a dit que la théorie phalanstérienne était un système radical, non religieux, non impérialiste, que c'était la communauté des biens, des femmes, qu'on devrait tous travailler, qu'on ne devrait pas à la même table, qu'on ne devrait pas se plus travailler, d'acquiescer avec espèce de passion, etc., etc. ; et ceux qui vous ont dit ces messages et d'autres semblables vous ont induit en erreur, parce qu'ils ont parlé d'une chose qu'ils ne connaissent pas. Voulez-vous avoir une idée plus exacte du système de Fourier ?

Je suppose que l'on ait concédé, par un droit quelconque, une lieue carrée de terrain à dix-huit cents personnes, hommes, femmes et enfants, représentant

« Quand vous aurez rebâti la cité de Dieu, la terre refleurira, et les peuples refleuriront, parce que vous aurez vaincu les fils de Satan. »

LAMENNAIS.

LA LITHO CARRE.

LA LIEUE CARRÉE.

On vous a dit que la théorie phalanstérienne était un système ridicule, une utopie, une impossibilité; que c'était la communauté des biens, des femmes; qu'on logerait tous ensemble; qu'on mangerait tous à la même table; qu'on serait libre de ne plus travailler, d'assouvir toute espèce de passions, etc., etc....; et ceux qui vous ont dit ces mensonges et d'autres semblables vous ont induits en erreur, parce qu'ils ont parlé d'une chose qu'ils ne connaissaient pas. Voulez-vous avoir une idée plus exacte du système de Fourier? Écoutez :

Je suppose que l'on ait concédé, par un droit quelconque, une lieue carrée de terrain à dix-huit cents personnes, hommes, femmes et enfants, représentant

quatre cents familles environ. La nouvelle colonie apporte tout ce qui est nécessaire pour subvenir à ses premiers besoins ; elle a déployé ses tentes sur le vaste domaine qui lui appartient ; il s'agit de maintenir l'ordre, de s'abriter contre l'intempérie des saisons, d'organiser le travail, d'obtenir assez de produits pour que chacun, vivant au moins dans l'aisance, ne redoute plus la misère et trouve le bonheur. Les quatre cents familles doivent-elles s'associer ou se désunir ? Avec des forces divisées, elles ne pourraient se construire que quatre cents bicoques malsaines, ayant chacune une mauvaise cave, un mauvais grenier, une chambre humide, malpropre, où l'on couche souvent côte à côte avec la mort. Au lieu de ces quatre cents vilains taudis, il ne faudrait pas plus d'argent pour construire socialement un salubre palais, avec un beau grenier, une grande cave, de superbes ateliers et des logements plus ou moins somptueux, où l'on distribuerait à volonté l'eau, la lumière, la chaleur et le gaz. Dans cette maison, au lieu de 400 feux pour faire, soir et matin, 400 mauvaises cuisines, il y aurait un immense avantage à n'avoir qu'un bon restaurant où l'on mangerait seul ou en compagnie, à table d'hôte ou en famille. Jusque-là que voyez-vous d'extraordinaire ? Est-ce que vous n'avez pas déjà en petit la maison sociale et la cuisine sociale ? Dans l'hôtel ne trouvez-vous pas la modeste chambre de 15 fr. tout à côté de l'appartement qu'on loue 500 fr. ? Ne pouvez-vous pas y loger un ou deux ans et plus, en face d'un voisin, porte à porte avec lui, sans le voir, sans le connaître,

sans avoir avec lui aucune relation? Et parce que vous vivez au restaurant, est-ce que vous mangez avec tout le monde et comme les autres? Est-ce que vous n'êtes pas libre, en entrant, de consulter votre appétit, de tâter votre gousset, de demander la carte, de manger à 10 sous, à 20 sous, à 6 fr., à 10 fr.? Ne pouvez-vous pas, si bon vous semble, vous faire servir chez vous? et comment pouvez-vous voir une *communauté* là où les hommes sont libres dans leurs pensées, dans leurs actes, dans leurs occupations, là où la cloche ne sonne pas le lever, les repas et l'heure du coucher.

Au lieu de couper la lieue carrée en 400 petits morceaux de terrain qu'il faudrait séparer par 400 bornes, 400 murs, 400 haies, la nouvelle colonie ferait bien de la cultiver socialement; on chargerait les agriculteurs d'assigner à chaque place, à chaque pente un rôle à jouer dans la végétation; on ne mettrait plus le blé où doit croître la vigne, la vigne où doit reverdir la prairie; on ne défricherait plus le versant de la colline. Les récoltes seraient plus belles, plus abondantes, de meilleure qualité; les troupeaux seraient plus nombreux; la chasse et la pêche se feraient à certaines époques, avec certaines précautions; on creuserait le lit de la rivière, et au lieu d'avoir du poisson de la grosseur du doigt, on aurait des poissons de six à dix livres. Tous les sociétaires seraient intéressés à l'ordre, à la prospérité de leur domaine; on n'aurait plus besoin de 400 pioches, 400 charrues, 400 granges, 400 écuries.

Pour empêcher la paresse et rendre les occupations

plus attrayantes, plus profitables, les travaux se feraient par courtes séances, l'agriculture s'engrènerait avec l'industrie, l'industrie avec les arts. Il faut des goûts différents pour les soins du bétail, du jardin, des céréales, des caves, des greniers, etc.; il y aurait de quoi satisfaire tous les désirs; en allant à l'ouvrage, chacun pourrait satisfaire sa propre volonté; les ménagères se chargeraient de l'intérieur de l'habitation, les commerçants feraient l'échange ou la vente des produits; les hommes d'ordre et de calcul tiendraient les registres préparés pour le jour de la répartition, etc. A la fin de l'année, on aurait eu beaucoup de plaisir pour peu de peine, de grands bénéfices pour peu de dépenses, parce que, dans la grande ferme, les 400 familles sociétaires auraient fait une seule fois ce qu'on fait aujourd'hui 400 fois dans une commune où il y a 400 familles désassociées dont les intérêts s'entrechoquent, dont les forces se neutralisent et où personne ne peut satisfaire la spécialité de ses goûts et de son caractère.

Que voyez-vous de ridicule là-dedans? Parce qu'on veut rendre le travail plus attrayant, l'organiser de telle manière que chacun puisse s'utiliser dans le genre de ses spécialités, est-ce une raison pour supposer que l'on ne travaillera plus; pour dire qu'on va rétribuer également une heure et six heures de travail? Et lorsque la jeune fille sera sûre de ne jamais manquer d'ouvrage, qu'elle aura droit à un bon salaire, qu'elle ne sera plus forcée de trafiquer son honneur contre un peu d'argent, de se vendre pour un morceau de pain, les

mœurs deviendront-elles plus mauvaises ? N'attaquera-t-on pas le vice dans l'une de ses causes les plus directes ? de même qu'on fera disparaître le plus grand nombre de maladies en assainissant l'habitation de l'homme , en lui donnant de meilleurs habits , en réglant sa nourriture sur ses exercices , en variant ses occupations , en éloignant de lui tout ce qui infecte et détériore la santé. Au lieu de cet ordre sociétaire qui encourage l'agriculture , qui appelle au dehors l'ouvrier industriel pour lui faire respirer le grand air , qui dirige tous les enfants vers leurs propensions natives , qui garantit aux vieillards des soins et la tranquillité , voudrait-on cet ordre morcelé qui condamne aujourd'hui le laboureur à payer par trop de fatigues sa chétive récolte , l'ouvrier à rester continuellement sur son œuvre de contrainte dans un atelier malsain , l'enfant du pauvre à languir dans l'ignorance et la misère , l'enfant du riche à vivre dans la dépravation et la débauche , et le vieillard octogénaire , souffreteux , à mourir loin des siens , sans consolations , après qu'il a passé toute sa vie à travailler péniblement ?

Ne voyez-vous pas que vous vous étiez étrangement mépris sur la nature des passions humaines , qui sont bonnes dans leur essence , et qu'il ne faut plus les confondre avec les effets préjudiciables d'un mauvais milieu social , et quand nous savons que Dieu n'a pas refusé aux abeilles et aux fourmis l'instinct d'organisation pour s'abriter , vivre et travailler , nous est-il permis de croire qu'il veut à tout jamais nous laisser souffrir dans l'incohérence , et qu'il n'a pas fait aussi un ordre

sociétaire pour l'homme sa créature d'affection et d'intelligence , à laquelle il lui a plu de confier la gestion d'un globe.

Le grand domaine sociétaire serait gouverné avec ordre , avec économie ; tout s'y confectionnerait , et les produits seraient immenses ; les instruments aratoires se fabriqueraient dans les ateliers ; on ne fatiguerait pas les forces toujours sur le même travail ; elles se délasseraient en alternant dans les différents genres d'occupation. On ne perdrait pas les trois quarts du temps à se clore , à se barricader les uns contre les autres. De beaux espaliers chargés de fruits remplaceraient les haies couvertes de chenilles et servant de refuge aux reptiles dangereux ; les céréales ne se détérioreraient pas dans cent mauvais greniers , les vins dans cent mauvaises caves. Sur les chemins de la nouvelle commune on ne verrait plus , tous les matins , chaque laitière qui porte au marché sa livre de beurre , sa douzaine d'œufs , deux ou trois mesures de lait ; on ne verrait plus chaque paysan aller vendre son boisseau de blé , sa pièce de vin , et revenir souvent sans avoir rien vendu. Quelques personnes de confiance seulement seraient chargées de la vente des denrées , des achats , des échanges ; on ne verrait plus le pauvre cultivateur venir , le matin , lentement , la pioche sur le dos , seul , vers son travail de contrainte , et se retirer harassé quand le soir approche ; pendant les belles journées , on verrait sur la riche campagne , vers les riants coteaux , dans la plaine fertile , se répandre des groupes de travailleurs ; mais , sitôt que la pluie fermerait

l'horizon, ils regagneraient leurs salubres ateliers, et se ralliant à d'autres groupes, ils continueraient le travail au milieu des chants et de la gaité.

Un conseil administratif, nommé par la colonie, aurait l'œil ouvert sur toutes les opérations agricoles, industrielles et manufacturières; il dirigerait adroitement la manœuvre; par une juste répartition, il encouragerait le travail; il aurait des récompenses pour le mérite et la vertu; de la gloire pour relever les forces quand elles faibliraient sur un point.

Cette lieue carrée ainsi jetée au milieu du morcellement territorial serait une commune phalanstérienne.

Les 1,800 personnes associées formeraient une phalange. Au centre des cultures s'élèverait l'habitation de la phalange, un phalanstère.

Puis, comme un flambeau qui répand circulairement sa lumière, ce centre d'activité, d'union, de puissance, répandrait autour de lui le bien-être et la joie; les communes désassociées qui souffrent et qui sont malheureuses aujourd'hui se hâteraient d'imiter la commune sociétaire; le bonheur envahirait bien vite le canton, l'arrondissement, le département, le royaume. Dans ces différentes circonscriptions, on établirait des conseils hiérarchiques pour garantir dans la commune la propriété, le capital, le talent; pour associer les intérêts dans la province et dans la nation, combiner le mécanisme de toutes les forces.

Et si les idées sociétaires qui s'élaborent aujourd'hui en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre,

en Espagne, aux Etats-Unis, deviennent partout centres de propagande, la réalisation pourra bien un jour franchir les limites qui séparent les peuples; les rois alors prendront place dans le conseil sphérique qui présidera sur tout le globe à un grand mouvement d'ensemble, d'unité, de bonheur; les armées destructives feront place aux armées industrielles qui iront creuser les canaux, percer les rochers, confectionner des routes, désinfecter les étangs, reboiser les montagnes, endiguer les fleuves, raviver les sources; peu à peu les éléments seront maîtrisés; l'orage ne grossira plus la grêle sur des montagnes arides et desséchées; la terre belle et fertile produira pour tous ses enfants; et, s'il est vrai que la culture ait une influence marquée sur l'augmentation de la chaleur dans les pays froids, sur la régularisation de l'atmosphère dans les pays chauds, il faut bien croire que nous aurons puissance d'harmoniser notre globe et qu'il ne sera plus brûlé d'un côté, congelé de l'autre, quand il sera partout bien cultivé; il faut croire aussi que la pensée grandit avec l'intelligence et qu'un jour nous comprendrons mieux l'immortalité de nos âmes et l'éternité de nos vies futures de bonheur.

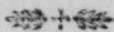
Et pour organiser une commune, pour conduire l'espèce humaine de l'extrême misère qui la torture aujourd'hui jusqu'au suprême bonheur qui la réjouira, rappelez-vous que nous ne voulons froisser aucun des intérêts qui existent à l'époque actuelle.

Fourier a tout calculé, il n'a rien omis, et nous

sommes en mesure de répondre à toutes les objections
que pourraient nous adresser ceux qui veulent discuter
avec nous sans idées préconçues.

AUX HOMMES

DE LA SOCIÉTÉ



sommes en somme de répondre à toutes les objections
 que pourrions nous adresser nous-mêmes à nos
 raisonnements sans nous en apercevoir. Il est
 évident que l'homme est un être sensible et
 que par conséquent il a des passions et des
 intérêts. Il est donc naturel qu'il cherche à
 satisfaire ses passions et à procurer son
 bien-être. C'est pourquoi il est si facile de
 le séduire et de le tromper. Mais il est
 également évident que l'homme est un être
 raisonnable et qu'il a des devoirs. Il est
 donc naturel qu'il cherche à remplir ses
 devoirs et à se conformer à la raison.
 C'est pourquoi il est si difficile de le séduire
 et de le tromper. Mais il est également
 évident que l'homme est un être libre et
 qu'il a des droits. Il est donc naturel
 qu'il cherche à défendre ses droits et à
 résister à l'oppression. C'est pourquoi il
 est si difficile de le séduire et de le
 tromper. Mais il est également évident
 que l'homme est un être social et qu'il
 a besoin de la société. Il est donc naturel
 qu'il cherche à vivre en société et à
 coopérer avec les autres. C'est pourquoi
 il est si difficile de le séduire et de le
 tromper. Mais il est également évident
 que l'homme est un être mortel et qu'il
 a des devoirs envers Dieu. Il est donc
 naturel qu'il cherche à se conformer à
 la volonté de Dieu et à vivre dans la
 sainteté. C'est pourquoi il est si difficile
 de le séduire et de le tromper.

Et pour répondre une dernière fois, je
 répète encore une fois que la nature ne
 nous a pas fait un être sensible et
 raisonnable, mais un être libre et
 responsable. C'est pourquoi il est si
 difficile de le séduire et de le tromper.

Souvenez-vous que vous ne pouvez pas
 échapper à la loi de Dieu.

« Parfois quand Dieu voit que tout tombe,
« Que rien ne soutient plus les pas,
« Que l'homme désire la tombe,
« Et que la foi n'existe pas ;
« Il laisse dormir sa colère,
« Car nos maux ne peuvent lui plaire,
« Et dans sa bonté tutélaire
« Il nous envoie un messager ;
« Un messager de sa parole,
« Un prophète qui nous console
« Et qui tout joyeux vers nous vole,
« Car il vient pour nous soulager. »

LÉON MAGNIER.

AUX HOMMES DE BONNE FOI.

Lorsqu'une famille malheureuse, plongée dans la douleur, manque du strict nécessaire et souffre dans la détresse, elle doit à chacun, en raison directe de la sympathie, des consolations et des secours qui lui sont donnés. Le père répond par un soupir de reconnaissance à celui qui, ne pouvant davantage, vient mêler une larme avec les siennes ; la mère presse la main bienfaisante qui apporte un peu de paille pour rafraîchir le grabat de ses enfants ; la sœur se rappelle celui qui donne un morceau de pain à son jeune frère, et le frère bénira plus tard celle qui prend soin de sa sœur. Ils rediront tous ensemble dans la prière du cœur les noms de leurs bienfaiteurs ; la famille entière devra mille fois plus à celui qui leur rendra le bonheur, en

leur procurant à tous une honnête existence; elle ne devra rien à ceux qui n'auront eu pour réchauffer son courage et soulager sa misère que le froid de l'égoïsme.

L'espèce humaine, n'est-ce pas une grande famille? N'est-ce pas une famille dans la souffrance, puisque entre les peuples il y a des plaies profondes et saignantes qui déchirent le corps social?

N'est-ce pas une famille dans le désespoir, puisqu'il y a des enfants qui ne verront jamais leurs mères, et des mères qui pleurent loin de leurs enfants?

N'est-ce pas une famille dans la misère, puisque, tous les jours, des vieillards courbés par le travail, le temps et la fatigue, traînent dans les rues une décrépitude qu'ils laissent voir sous des haillons.

Nous devons respect à ceux qui s'affligent d'un tel spectacle; nous devons reconnaissance à ceux qui sentent les douleurs de leurs semblables et qui les partagent. Nous devons beaucoup d'amour à ceux qui ont apporté des soulagements aux souffrances humaines. Mais à celui qui nouera sur les nations le lien indissoluble de la convergence des intérêts, à celui qui établira une ligne de démarcation entre la richesse et la misère, nous lui devons beaucoup plus qu'à tous les autres.

Je sais que bien souvent on vous a bercés dans l'espérance et que vous vous êtes réveillés toujours avec des douleurs; je sais que vous avez beaucoup désiré, peu obtenu, et que votre espoir s'est lassé dans l'attente; pour cela, il ne faut pas vous décourager, il ne faut pas être injuste envers ceux qui, ne voyant dans

l'espèce humaine qu'une grande famille, réclament pour tous des garanties de bonheur. La réalisation des pensées généreuses ne va pas aussi vite que la rapidité des désirs ; il faut la persévérance du travail pour accomplir la loi divine ; le temps est éternel pour le progrès qui ne s'arrête jamais, quoique sa marche nous paraisse insensible, et le char qui porte les destinées humaines va toujours en avant ; si des forces rétrogrades se cramponnent derrière lui pour le retenir, elles sont bientôt renversées, et plus vite il reprend sa course sur la ligne ineffaçable qu'a tracée la main de Dieu : regardez comme il passe terrible pour la subversion et puissant pour l'harmonie !

Il a passé sous les murs des châteaux de la féodalité, les châteaux ont croulé, les seigneurs ont disparu, et la guerre n'existe plus dans la commune.

Il a passé sur les limites des provinces, les provinces se sont fondues dans le royaume, et la guerre a porté plus loin sa cuirasse d'acier.

Et quand il passera vers les barrières qui séparent les peuples, elles tomberont ; la guerre poussera son dernier cri de rage, et la paix sera sanctionnée entre toutes les nations.

Des hommes naissent pour devenir les précepteurs bienfaisants du genre humain, et jamais ceux qui apportent au monde des sciences nouvelles, jamais ceux qui posent des jalons sur le chemin de la vérité, ne voient la route se frayer de leur vivant ; ils n'ont travaillé que pour les siècles à venir, ils apparaissent, disparaissent, semblables à ces fleurs précoces qui



devançant le retour du printemps, annoncent son règne et tombent quand il va commencer.

Ils sont comme des phares que Dieu place de distance en distance pour guider son peuple dans l'obscurité de l'ignorance et l'aider à en sortir.

Interprètes fidèles des lois immuables de l'éternité, ils reçoivent en haut une parole divine, l'apportent ici-bas et laissent à ceux que les circonstances et les sympathies avaient rapprochés d'eux la mission pénible mais sacrée de la propagande.

Aujourd'hui, quelque chose de grand et de religieux remue le cœur de l'humanité.

Une vérité nouvelle vient de poindre vers l'horizon; et si vous n'avez pas reçu déjà sa lumière, qui réjouit et console, c'est parce qu'elle se lève douce comme les premiers rayons du matin, qui ne frappent d'abord que sur quelques points favorablement exposés.

Et si vous n'avez rien entendu autour de vous, c'est que la vérité sainte coule paisible comme le ruisseau qui porte progressivement la vie dans les racines de toutes les plantes, soit grandes, soit petites, et qu'elle ne roule pas furieuse comme le torrent qui traîne dans ses eaux saccadées, tiges, feuilles, fleurs et rameaux.

Vous a-t-on parlé de Fourier et de sa théorie? Avez-vous répondu par un sourire malicieux? avez-vous refusé de croire? N'en soyez pas surpris : les âmes trop longtemps froissées dans l'infortune, quand elles regardent le bonheur, sont comme les yeux, qui, au passage des ténèbres dans une vive clarté, refusent



de voir et se cachent un instant sous leurs paupières.

Pauvres enfants que nous sommes, dans l'enfance de l'humanité! A peine si notre cœur peut saisir un léger reflet d'espérance! Nous ne savons que pleurer sur le sein de notre mère, sans deviner tout ce que son amour nous prépare dans sa tendre sollicitude.

Mais un instant, et nos larmes vont tarir et nos yeux vont sécher; car il est venu sur notre terre un prophète d'en haut pour nous apporter la boussole de nos destinées : il est venu.

Et, si vous ne savez pas que craindre et trembler devant un Dieu qui est tout amour; si vous savez l'aimer, espérez, parce qu'il est aussi toute espérance.

Espérez, et n'écoutez pas ceux qui, sans avoir lu et sans connaître les premiers principes de la science sociale, viennent vous en parler à tort et à travers, sans savoir ce qu'ils disent. Ce sont des juges dont il faut vous défier; ce sont des enfants sans expérience, qui jouent dans un jardin où ils foulent aux pieds les plantes, et cassent, pour s'amuser, des rameaux tout fleuris.

N'écoutez pas ceux qui tranchent en quelques minutes des questions qu'un génie du ciel a travaillées pendant de longues années, jusqu'à rider la figure et blanchir les cheveux.

Assurez-vous par vous-mêmes de ce que renferme la théorie phalanstérienne. Lisez, et, jusqu'à ce que vous ayez lu, tenez-vous en garde contre tout ce qu'on pourra vous dire, parce que les uns vous diront que le fouriérisme ou système phalanstérien n'est que la

continuation du saint-simonisme ; et cela n'est pas , puisque nous voulons l'association sans communauté , simplement l'association dans les intérêts et pour le bonheur de tous. D'autres vous diront que les fouriéristes ne sont que des gens qui portent un masque pour se cacher dans l'ombre et venir plus sourdement saper les bases de l'ordre public , quand ils seront assez forts et assez nombreux ; et il n'en est rien. Notre théorie repose tout entière sur l'agriculture , le travail , l'industrie , les arts ; nous demandons le progrès sans bouleversements rétrogrades ; nous n'avons pas besoin de promener nos essais sur les ruines sanglantes des royaumes : il nous faut seulement , sur une lieue carrée , une simple expérience , pour prouver et faire savoir à tous qu'il existe pour faire tous et dans l'intérêt de tous , une science qui peut faire converger toutes les forces éparses , sans en froisser aucune. Que sais-je ce qu'on vous dira , sans nous connaître , sans avoir touché à un seul de nos livres !... Que sais-je plutôt ce qu'on ne vous dira pas !... Que nous sommes des fous , des rêveurs et mille autres choses semblables qui ne prouvent pas que nous ayons tort , et encore moins que nos adversaires aient raison.

Quoi qu'il en soit , nous n'en voulons pas à ceux qui diffèrent d'opinion avec nous , parce que nous supposons que tout homme qui a une opinion , qui dit en avoir une , l'a avec loyauté , avec franchise , avec la croyance que c'est la meilleure de toutes. Voilà pourquoi nous défendons la nôtre ; et nous la défendrons jusqu'à ce qu'on nous ait prouvé qu'elle est mauvaise ,

ou, ce qui revient au même, qu'il en existe une meilleure.

Ah! loin de nous, bien loin de nous, dans la propagation de notre croyance phalanstérienne, la pensée de conseiller à qui que ce soit de se brouiller avec son siècle, et de vouloir s'affranchir avant que l'affranchissement n'ait été sanctionné.

En attendant l'heure de la belle aurore qui commence à poindre sur l'horizon, nous cherchons à soulever le rideau, du côté de l'avenir, pour laisser tomber sur la misère quelques rayons d'espérance; mais nous serons les derniers à dire à ceux qui souffrent aujourd'hui dans leurs besoins matériels et dans leurs facultés morales de vivre en dehors des lois, parce qu'il faut toujours qu'une société ait son point d'appui; et si on la soulevait de dessus ce point d'appui, sans lui en avoir préalablement donné un autre, elle croulerait éparse comme une maison qui cesserait de reposer sur le sol.



Auteurs des sciences incertaines qui prétendez travailler au bonheur du genre humain, croyez-vous que six cent millions de barbares et sauvages ne fassent pas partie du genre humain? Cependant ils souffrent; eh! qu'avez-vous fait pour eux?..... rien.....

FOURIER.

INCERTAINES.

SCIENCES INCERTAINES.

L'espèce humaine brouillée avec sa propre nature avait perdu jusqu'aux traces de sa destinée; elle s'enfonçait de plus en plus dans la subversion, et l'on vit apparaître toutes ces sectes, tantôt religieuses, tantôt politiques, tantôt philosophes, tantôt moralistes, plus ou moins bien intentionnées, nuancées à l'infini, travaillant dans des vues individuelles ou dans des vues générales, mais obéissant toujours à cette force incessante qui réagit sur l'hominalité quand elle ne marche plus vers le but de son existence.

La religion vint d'abord adresser à l'être suprême ses prières, lui offrir ses privations, ses douleurs, ses sacrifices inhumains; puis se dépouillant de ses im-

piétés, se parant des maximes de Jésus, elle chercha à pallier le mal et nourrit l'espérance d'un monde meilleur. « La charité universelle fut le cachet divin du Christianisme. En trouvant sur la terre une poignée de privilégiés, d'opresseurs, et une immense multitude d'opprimés, de souffrants, de misérables, Jésus ne s'adressa pas aux premiers, mais aux derniers; il comprit dans sa charité l'humanité entière: il donna aux maux présents la plus puissante consolation, en révélant le dogme consolateur de l'immortalité de l'ame. Les principes sublimes de sa morale, en offrant un secours, une consolation, une règle de tous les moments, basèrent une société meilleure (1), » plus juste et mieux préparée pour comprendre la véritable religion, celle qui, sympathisant avec les intentions de Dieu, avec notre destinée terrestre, saura donner sur cette terre la félicité qu'elle prolongera dans d'autres mondes; et qui, ne songeant plus à faire de l'homme un gérant inhabile, résigné dans la souffrance, lui apprendra à harmoniser son globe par le plaisir et le travail.

« Les philosophes, moralistes, publicistes et économistes (2), au lieu de s'attacher invariablement aux moyens d'amélioration du sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, se perdirent dans le dédale des doctrines et systèmes factices et stériles de l'antiquité. Tous furent d'accord de morigéner, contraindre et punir l'homme, façonner son caractère et son esprit,

(1) M^{me} Gatti de Gamond, *Fourier et son système*.

(2) Idem.

dompter et réprimer ses passions, l'adapter de force aux sociétés humaines. » Aussi la philosophie a toujours été un cercle vicieux dans lequel se sont agitées en mille et mille sens, mille et mille opinions contradictoires, le théisme avec l'athéisme, la religion avec l'impiété, le mensonge avec l'ombre de la vérité, le désintéressement avec l'égoïsme, des idées toutes spéculatives avec de bonnes intentions, mais toujours sans but arrêté, sans effets possibles; c'est un abîme où s'est perdu toute une longue série d'hypothèses toujours opposées, tour à tour dominantes, tour à tour renversées. Elle a été jusqu'à vouloir engourdir dans le cœur de l'homme le sentiment le plus noble, le plus généreux, le plus sacré, celui de sympathiser avec les souffrances et les maux de nos semblables; elle eut voulu, qu'égoïstes de nos plaisirs, nous fussions insensibles à la peine d'autrui, comme si Dieu eût pu permettre que le bonheur des uns pût se passer du bonheur des autres, et que le malheur des uns ne fût pas un germe de malheur pour les autres.

Et la morale, que pouvait-elle faire dans l'intérêt et pour le bien-être des masses? Complètement ignorante sur la nature humaine, toujours en désaccord avec les désirs de notre organisme, elle vante la misère, prive nos sens, enchaîne nos pensées, contraint nos goûts, refuse à nos besoins; elle veut que l'homme idolâtre l'ennui, caresse ses souffrances; elle jette anathème sur la beauté, le luxe, la richesse, et partout, et dans tout, l'homme aime ce qui est beau, ce qui est riche; partout la nature marie l'utile à l'agréable. Moralistes,

regardez, Dieu s'est peint dans l'harmonie de son univers, comme l'homme dévoyé se peint actuellement dans la subversion de son globe; enseignez à l'homme à jouir en se rendant utile à l'homme, et votre morale sera belle et religieuse.

Quant à la politique, l'histoire est là pour attester ce qu'elle a su faire.

« Thèbes et Babylone, Athènes et Carthage, sont transformées en monceaux de cendre; quel pronostic pour Paris et Londres, et pour ces empires modernes dont les fureurs mercantiles pèsent déjà à la raison comme à la nature..... (1).

« Quelques monuments ont survécu, mais pour la honte de la politique. Rome et Byzance, autrefois capitales du plus grand empire, sont devenues deux métropoles de ridicule: au Capitole, les temples des Césars sont envahis par les dieux de l'obscur Judée; au Bosphore, les basiliques de la chrétienté sont souillées par les dieux de l'ignorance. Ici, Jésus s'élève sur le piédestal de Jupiter; là, Mahomet se place à l'autel de Jésus. Rome et Byzance, la nature vous conserva pour vous dévouer au mépris des nations que vous aviez enchaînées; vous êtes devenues deux arènes de mascarades politiques, deux boîtes de Pandore, qui ont répandu à l'Orient le vandalisme et la peste, à l'Occident la superstition et ses fureurs. La nature insulte, par votre avilissement, au grand empire qu'elle a détruit: vous êtes deux momies conservées pour or-

(1) *Théorie des quatre mouvements.* (Fourier.)

ner son char de triomphe et pour donner aux capitales modernes un avant-goût du sort préparé aux monuments et aux travaux de la civilisation.

« Cependant les siècles s'écoulent et les peuples gémissent dans les tourments, en attendant que de nouvelles révolutions replongent dans le néant nos empires chancelants et destinés à s'entredétruire tant qu'ils se confieront aux sciences incertaines et trompeuses. »

La politique, tant qu'elle ne sera pas l'unité d'ensemble qui doit converger les intérêts de toutes les nations et satisfaire les besoins de chacun des membres de la grande famille dans un milieu social, coordonné avec notre nature et le but de notre existence, n'empêchera jamais cette fâcheuse fatalité qui froisse les intérêts des uns par les intérêts des autres, qui sème, propage, multiplie partout les germes des révolutions, qui entretient partout les guerres, guerres de continent à continent, guerres de peuple à peuple, guerres de province à province, guerre de famille à famille, guerre d'individu à individu, guerres de l'individu avec ses besoins, ses facultés et ses sentiments.

« Hommes puissants du jour, qui vous targuez d'être positifs et philanthropes, et de ne prêter l'oreille à aucune utopie, reconnaissez donc que la pire des utopies est la vôtre, quand vous prétendez parvenir à une organisation nationale tolérable, au règne des lois, au bien public et privé, avec tous les éléments du désordre, avec une population composée, aux quatre cinquièmes, de gens qui n'ont point de lendemain. Décidez-vous enfin à sortir de l'illusion dont il vous est si

honteux de n'être pas désabusés au bout de vingt siècles d'expérience (1).

« Et vous, hommes pieux, qui n'avez point douté de la providence et qui avez foi aux promesses de l'Evangile du Christ, rappelez-vous ce texte : « L'avènement du fils de l'homme (du bonheur auquel l'homme donnera l'être) sera comme l'éclair qui part de l'Orient et se fait voir jusqu'à l'Occident. »

Ecoutez ceci :

« Voyez-vous, dans la création, les poissons courir au milieu des forêts, et les oiseaux s'enfoncer dans les mers ?

« Voyez-vous le renne descendre vers l'équateur, la gazelle remonter vers le pôle ?

(1) Just Muiron (*Transactions de Virmomnius*).

« Voyez-vous les abeilles habiter dans les pierres?

« Non. Les poissons aiment les eaux, et les oiseaux les forêts. Le renne se plaît dans les neiges du Nord, la gazelle aux rayons du soleil africain;

« Et les abeilles vont butiner au fond des corolles parfumées de fleurs;

« Car, dans la création, Dieu a donné à chaque être :

« Une destinée,

« Une conformation corrélative à sa destinée,

« Un instinct proportionnel à sa destinée.

« Et si Dieu ne faisait pas ainsi toutes choses avec poids, nombre et mesure, s'il ne modelait pas les créations sur les proportions, il serait impuissant ou méchant. — Il ne serait pas Dieu.

Donc, voici la première Loi de la vie universelle, la grande norme de la création :

LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES

AUX DESTINÉES.

« Cet éternel théorème contient tout en puissance. Il explique l'univers. Il donne la raison de toutes choses. Il fait savoir à l'homme tout ce que sait Dieu.

« Il contient donc l'histoire de l'homme et des sociétés. Il contient le passé pour le réprover, l'avenir pour l'édifier.

« Et d'abord, pour interpréter cette loi suprême, demandez-vous quels sont ses signes et ses manifestations, quelle est sa sanction.

« Quand l'oiseau n'est pas dans les airs, il souffre et meurt ;

« Quand le poisson n'est pas dans les eaux, il souffre et meurt ;

« Quand la renne n'est pas dans les zones du Nord, elle souffre et meurt ;

« Quand la gazelle n'est pas sous le ciel des tropiques, elle souffre et meurt ;

« Quand l'abeille n'a pas de fleurs pour butiner dans leurs corolles, elle souffre et meurt.

« Tout être a une destinée.

« Tout être a une conformation corrélative à sa destinée.

« Tout être a des attractions proportionnelles à sa destinée.

« Tout être hors de sa destinée est martyr de ses attractions et souffre dans sa conformation.

« Tout être qui demeure hors de sa destinée, souffre, souffre et meurt avant le temps. — Et c'est là le premier signe, la première manifestation.

« Tout être qui marche dans sa destinée est dans des rapports vrais avec sa conformation, ses attractions, son titre de vie.

« Il jouit dans sa conformation, il jouit dans ses attractions, il jouit dans la plénitude de sa vie. — Et c'est là le second signe, la seconde manifestation.

« Les attractions sont proportionnelles aux destinées. — Ceci est la loi.

« Double souffrance à l'être hors de destinée pour le ramener à sa destinée. Double jouissance à l'être en pleine destinée pour l'attacher à sa destinée. — Ceci est la sanction de la loi.

« Chaque être vivant porte virtuellement en soi cette double sanction ;

« Et c'est la volonté de Dieu qu'il en soit ainsi, afin que les individus et les espèces qui, dans l'incommensurable océan des vies, sont en déviation de destinée, puissent toujours retrouver leur destinée perdue.

« Voilà la raison du bien, voilà la raison du mal.

« L'intelligence vous dit encore :

« La loi de destinée s'applique aux êtres, suivant les mesures et les proportions.

« Pour les êtres qui doivent vivre isolés, elle ne sort pas du cercle de l'individualité.

« Pour les êtres qui doivent vivre en société, elle règne sur l'individualité, elle règne sur l'espèce.

« Quand il y a une destinée pour l'espèce, il y a solidarité des individus dans l'espèce.

« Et quand l'espèce est hors de destinée, toute individualité est en fausse voie, souffre et meurt avant le temps.

« L'homme est l'être INTELLIGENT sur son globe. Il y a une destinée pour l'espèce ; l'espèce est appelée à gouverner la création de son globe. La gérance du globe est la destinée effective de l'espèce sur cette terre.

« Chaque homme a sa destinée individuelle dans la

destinée générale de l'espèce; chaque homme a reçu une conformation et des attractions mesurées à sa destinée, corrélatives à son titre de vie.

« Homme, marches-tu dans ta destinée?

« Ta race a-t-elle pris possession de son globe pour le régir unitairement?

« A-t-elle ordonné toutes ses puissances en faisceau convergent, pour agir providentiellement sur son domaine, pour le féconder et le parer?

« Quel est l'homme qui ne souffre pas dans sa conformation?

« Quel est l'homme qui ne souffre pas dans ses attractions?

« L'homme souffre; les peuples souffrent; l'espèce souffre. Le globe est dévasté au lieu d'être régi.... Les proportions sont fausses.

« La vie humaine, sur notre globe, est donc une des vies exceptionnelles dans l'océan des vies, une vie momentanément en subversion de destinée au sein des harmonies universelles.

« Or, s'il y a subversion, si les proportions sont fausses, à qui la faute? — Quel est le coupable? est-ce Dieu, ou la société?

« Dieu, qui a donné les conformations, les passions, les mesures, pour qu'elles se développent librement dans le mouvement de leur destinée, et les attractions révélatrices de la destinée;

« Ou l'orgueil des chefs de peuples, dont la raison révoltée contre les attractions a voulu prescrire des

devoirs, faire des lois, et imposer des devoirs et des lois à la nature humaine?

« Qui ont-ils condamné?

« Dieu, ou l'orgueil?

« Ils ont condamné Dieu pour absoudre l'orgueil.

« Le philosophe, au nom de la société, a prêché contre les passions; il a damné les attractions: telle a été la morale.

« Le législateur, au nom de la société, a porté des décrets contre les passions; il a damné les attractions: telle a été la loi.

« Le prêtre, au nom de Dieu, a lancé l'anathème contre les passions, qui sont des décrets de Dieu: telle a été la religion.

« Parce que les passions se résolvait en mal dans la fausse société; parce que dans le milieu subversif, les attractions produisaient des effets subversifs, ils ont condamné les passions, qui sont l'œuvre de Dieu, au lieu de condamner cette société qui est leur œuvre.

« Ils ont mieux aimé récuser les attractions de la nature humaine révoltée contre leurs lois, que de suspecter leurs lois.

« Homme, si tu veux connaître ta destinée, rallie-toi à tes attractions; car elles sont en corrélation avec ta destinée. Elles sont la révélation éternelle, permanente, et faite à tous, des volontés du vrai Dieu.

« Les passions de tes sens, de ton cœur et de ton esprit, sont la mesure totale de ta destinée terrestre.

« Quand Dieu veut qu'un être se mesure dans une destinée, il lui imprime attraction pour cette destinée.

« Vous avez les attractions. Si vous voulez avoir les lois, consultez les attractions, qui sont faites pour les lois.

« La société remplit les mesures :

« Si vous voulez que les mesures soient bien remplies, étudiez les mesures, et faites votre société d'après les mesures et pour les mesures.

« N'écoutez pas les faux prophètes ;

« Écoutez celui qui a fléchi devant l'attraction et qui a rapporté la formule sociale dérivée de l'attraction :

« Elle contient la vérité, le bonheur, la religion, la destinée.

« CAR LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES.

Gentille hirondelle, j'aime mieux ton nid façonné contre l'angle de ma fenêtre que cent gros volumes de morale et de philosophie. Le plaisir est ton guide ; tu suis ta destinée. Laborieuse, tu critiques la paresse ; faible, tu demandes l'hospitalité et dans l'âme du mé-

chant tu réveilles la bienveillance. A la mère, tu parles de famille; au pauvre exilé, tu portes des souvenirs de patrie; à tous, tu prouves que la force dérive des devoirs de la sociabilité.

Avant de construire le berceau de tes amours, savante physionomiste, qui t'a donné la hardiesse et la prudence d'entrer dans l'appartement pour sonder le fond d'une pensée, deviner les sympathies et savoir si tu peux là t'établir avec sécurité.

Ton existence prouve celle d'un Dieu, hirondelle gentille; sans Dieu, ta vie devient un problème. Lorsque la neige ne charge plus nos montagnes, qu'une température plus douce remue dans nos climats la sève dans toute la végétation, qui a tracé la ligne de ton retour, fidèle emblème de l'amitié; et qui t'annonce l'approche de l'hiver, lorsque, dans la dernière des belles journées de l'automne, tu te réunis à tes compagnes et que le lendemain vous partez toutes ensemble pour être plus fortes et moins attristées.

Tu pars pour ton lointain voyage, mais tu laisses dans le cœur l'attachement, et dans l'intelligence tu suscites la pensée; la pensée te suit dans ton vol rapide. Un an de ta vie résume l'histoire des siècles, petite hirondelle. Comme toi, l'humanité reçut tout ce qu'il fallait pour nourrir sa première enfance; heureuse dans son principe, sans inquiétude, ne manquant de rien, donnant essor à ses passions natives, toute empreinte de l'essence divine, elle sortit de son berceau par un jour de printemps. Mais le printemps de l'humanité dut avoir son terme et la fin de son prin-

temps devait être une transition rigoureuse comme l'hiver qui te chasse, toi l'image aussi de la douleur et de la misère de notre société d'aujourd'hui, sous un ciel qui n'est pas le tien où tu souffres et t'attristes.

Un jour, un jour débarrassée des funestes conséquences qui l'ont rendue malheureuse quand elle perdit le but de sa création, comme toi, l'humanité reverra sa première patrie, et, rendue aux lois de l'harmonie, elle aura ses plaisirs variés, son travail sans contrainte, ses liaisons véridiques, son bonheur composé dérivant du bien-être et du contentement de toutes les individualités.

Tu pars pour ton lointain voyage. Oh ! porte l'espérance à tout ce qui se désole et se tourmente, voyageuse dans l'avenir.

Sous le chaume dans la campagne, tu entendras pousser des plaintes et des gémissements ; passe bien près de là, on a besoin d'espoir.

En rasant les peuples, dans les grandes cités, tu entendras beaucoup de bruit, un bruit confus et discordant ; dis-leur qu'il faut se taire pour écouter une parole sacrée qui vient d'en haut.

Passe vers la prison et console un instant le pauvre captif qui se lamente sous les chaînes ; porte-lui un souvenir de son pays.

A nos frères de la sainte cause humanitaire, dis-leur d'avoir du courage et de travailler avec persévérance.

Passe, passe bien près de la jeune fille qui pleure et qui gémit.

Dans ton lointain voyage, tu ne verras sur l'espèce humaine que désassociation, malheur, misère et méchanceté. Prends bien garde, pauvre petite ; ton absence m'attriste et j'attends ton retour, ton retour qui plaît et qui réjouit, parce qu'il est l'espoir dans l'avenir.

Au retour de ton lointain voyage, hirondelle gentille, ah ! si tu vois quelque part sur une terre fleurie, sous un ciel sans orages, un beau domaine où des groupes travailleront avec plaisir ; si tu vois, au centre des riches cultures, s'élever une habitation grande et salubre, avec des ateliers, des cours et des jardins harmonieusement disposés ; si tu vois des enfants et des vieillards avec des garanties d'éducation, de soins et de respects ; si tu vois le calme sur le front, le sourire sur les lèvres ; que ce soit là notre commune patrie ; c'est le séjour du travail, du bonheur, de l'hospitalité. Fais sur la belle campagne un rapide circuit, arrête-toi sur la tour qui domine l'édifice sociétaire, et gazouille ton chant religieux, ton chant d'amour et de liberté.



Dans ton lointain voyage, tu ne verras sur l'océan
 que des associations, malheureux, misérables
 et méchants. Prends bien garde, pauvre petite,
 ton absence te fait attendre ton retour, ton
 tout qui plaît et qui rejoint, parce qu'il est l'espoir
 dans l'avenir.

Au retour de ton lointain voyage, divinelle gens
 elle, ah ! si tu vois quelque part sur une terre fleurie,
 sous un ciel sans orages, un beau domaine où
 des groupes travaillent avec plaisir ; si tu vois
 centre des riches cultures, s'élever une habitation
 grande et saine, avec des ateliers, des cours et des
 jardins harmonieusement disposés ; si tu vois des
 fonts et des ruisseaux avec des garanties d'éducation
 de soins et de respect ; si tu vois le calme sur la fontaine
 le silence sur les fêtes ; que ce soit la notre commune
 patrie ; c'est le séjour du travail, du bonheur, de l'ordre
 paisible. Fais sur la belle campagne un rapide circuit,
 arde-toi sur la tour, qui domine l'édifice social,
 et contemple ton chant religieux, ton chant d'union, et
 de liberté.

Quand tu es dans un pays étranger,
 un instant, contemple ton pays natal,
 et tu seras plus fier de ton pays que de ton
 A ton retour, contemple ton pays natal,
 et tu seras plus fier de ton pays que de ton
 et tu seras plus fier de ton pays que de ton

Quand tu es dans un pays étranger,
 un instant, contemple ton pays natal,
 et tu seras plus fier de ton pays que de ton
 et tu seras plus fier de ton pays que de ton

INSTINCT DE CONSERVATION.

Où ! si vous saviez ce que c'est d'aimer !
Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères
manquent de pain pour soutenir leur vie, de vêtements
pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter,
d'une poignée de paille pour dormir dessus.

INSTINCT

DE CONSERVATION.

Vous dites que vous aimez, et il y a un grand nombre
des malades sans secours, sur leur
pauvre couche, des malheureux qui pleurent sans que per-
sonne s'en soucie, des veuves et des orphelins qui souffrent
dans la misère, et qui ne l'obtiennent pas.
Vous dites que vous aimez vos frères, et que vous
leur donnez tout ce que vous avez, mais vous ne leur
donnez rien, et ils meurent de faim et de froid.
La première condition de l'humanité, c'est de se
conserver, et de se conserver relativement à l'espèce humaine. Mais,
pour notre conservation, ce ne sont pas de simples
desirs qui nous attirent, de simples peines qui nous
dépouillent des jouissances qui nous entraînent dans
les souffrances qui nous repoussent, ce peuvent être jus-
qu'à des besoins irrésistibles qui nous commandent,
jusqu'à des douleurs insupportables qui nous obligent.
C'est indépendamment de toute réflexion, de toute vo-
lonté, de tout raisonnement, c'est malgré nous que nous

Oh ! si vous saviez ce que c'est qu'aimer !

Vous dites que vous aimez , et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie , de vêtements pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter , d'une poignée de paille pour dormir dessus.

Vous dites que vous aimez, et il y a en grand nombre des malades qui languissent , privés de secours , sur leur pauvre couche; des malheureux qui pleurent sans que personne pleure avec eux, des petits enfants qui s'en vont tout transis de froid, de porte en porte, demander aux riches une miette de leur table, et qui ne l'obtiennent pas.

Vous dites que vous aimez vos frères : et que feriez-vous donc si vous les haïssiez ?

LAMENNAIS.

INSTINCT DE CONSERVATION.

Partout la nature sage et prévoyante a su proportionner les forces d'attraction et de répulsion à l'importance de ses vues. Pour se reproduire, pour atteindre sa destinée, il fallait d'abord, il fallait avant tout que l'homme existât : l'existence de l'homme, c'était la première condition de l'hominalité, c'est la première volonté de Dieu relativement à l'espèce humaine. Aussi, pour notre conservation, ce ne sont plus de simples désirs qui nous attirent, de simples peines qui nous détournent des jouissances qui nous entraînent, des souffrances qui nous repoussent; ce peuvent être jusqu'à des besoins irrésistibles qui nous commandent, jusqu'à des douleurs insupportables qui nous font obéir. C'est indépendamment de toute réflexion, de toute volonté, de tout raisonnement, c'est malgré nous que nous

respirons la vie , que nous digérons l'existence ; c'est malgré nous que nous sentons la faim, la soif, et si ces besoins ne sont pas contentés, ils augmentent, s'exagèrent, redoublent, redoublent encore, et il arrive un moment où ces impérieuses nécessités vont jusqu'à se nourrir avec la chair humaine , se désaltérer dans le sang humain, ou bien l'homme meurt dans les tortures les plus inouïes.

Malgré nous, nous aimons la vie, et ce n'est que par exception et par des anomalies de l'organisme cérébral que l'homme la déteste et se décide à la quitter ; ou bien c'est le milieu social qui déverse sur un être trop faible un fardeau trop lourd pour qu'il puisse le supporter.

Vivre, c'est le premier besoin de l'homme, c'est le premier point de l'existence de l'hominalité , et si elle est faussée sur ce point, elle perd la ligne normale, la perd dans toute sa longueur, comme une statue qui, étant mal assise sur sa base, penche et penche inévitablement dans toutes les parties qui la composent.

Si la vie d'existence est dénaturée, souffre, l'anomalie et la souffrance retentissent sur la vie de reproduction, et sur la vie sociale ou but de la création de l'homme ; et l'anomalie et la souffrance retentissent toujours en raison directe de l'anomalie et de la souffrance qui se font sentir sur la vie conservatrice.

« Tant que la subsistance des hommes n'est pas assurée, a dit Cabanis, ils ont peu de temps pour réfléchir ; leurs combinaisons se trouvent resserrées dans le cercle étroit de leur premier besoin. »

Dieu, en plaçant sur notre globe l'espèce humaine, a voulu que toutes ses individualités vissent se résumer dans une unité d'association qui, à chacun de ses membres, fournirait des moyens sûrs d'existence, des certitudes exactes de reproduction, des voies faciles, attrayantes, pour que tous pussent contribuer à l'harmonie terrestre.

L'association peut seule assurer à l'humanité ses moyens d'existence; et par existence, je n'entends pas une existence de privation, de peine, d'inquiétude; je veux parler d'une existence de bien-être, d'abondance, de tranquillité, d'une existence telle qu'a dû la vouloir Dieu qui partout à l'utile a marié le luxe, le plaisir et la beauté, et qui a voulu que le bonheur particulier découlât de la source inépuisable du bonheur général.

Aujourd'hui que l'homme a méconnu le principe de l'association, la désassociation l'a jeté dans un abîme de douleur où chacun sent tous les besoins qui se rattachent à sa vie conservatrice, où personne n'est sûr de les satisfaire, depuis le pauvre qui manque de pain jusqu'au millionnaire qu'un caprice de la fortune peut vautrer dans la misère.

Par la désassociation, la faiblesse remplace la force, parce que les intérêts ne convergent plus sur un point, qu'ils se séparent, s'isolent, se détruisent; la sécurité fait place à une inquiétude continuelle, parce que, fût-on riche une fois plus que le plus riche de tous les riches, on ne possède jamais assez dans un milieu social qui n'offre pas les garanties suffisantes, et dans lequel les intérêts qui nous entourent nous sont con-

traires, nous sont opposés, et tendent à saper le nôtre. Aucune loi n'assure l'existence à l'homme. L'orphelin, délaissé, sans ressource, de ville en ville, de village en village, porte son ennui, traîne sa nudité, mendie quelques secours et vend ses forces et son travail pour trop peu de salaire. Le vieillard sans progéniture, après avoir travaillé toute sa vie, peut mourir et meurt en manquant du strict nécessaire. La veuve malade, dans son pauvre réduit, attend sur le grabat qu'on vienne lui tendre une main charitable. Le riche peut tomber dans les revers, et une oscillation de la fortune peut lui ôter tout ce qu'il possède. Celui qui n'a rien souffre physiquement; celui qui a, craint de perdre et souffre moralement.

Et c'est au milieu de tant de désordres qu'on vante la perfectibilité de la civilisation, qu'on pousse le cri de victoire. Oh! qu'une société de ce genre ressemble donc bien à un malade qui chante dans son délire, pendant que la douleur lui arrache sa dernière larme, et que la mort lui tord le bras.

La désassociation enfante la misère, et chacun tâche de se défendre contre la misère; chacun amasse le plus qu'il lui est possible pour subvenir à ses besoins. L'égoïsme est une conséquence inévitable du manque de sécurité, et l'égoïsme, nous voyons aujourd'hui ce qu'il peut produire: il neutralise l'élan généreux du cœur, idolâtre les préjugés, fait taire la justice, surexcite la ruse, pèse les vertus au poids de l'or, dénature tous les sentiments humains, surcharge lourdement l'humble toit où le pauvre cache ses besoins, ses douleurs, et,

au lieu de la bienveillance sociale, il ne laisse plus sortir qu'une froide compassion de la retraite somptueuse où le riche, avec la crainte de la misère, engourdit son ennui.

L'égoïsme est une plaie gangréneuse qui enlaidit, ronge le cœur de l'humanité.

Par la désassociation, le travail industriel est entravé dans toutes les directions, parce que, outre qu'elle force les hommes à s'occuper pendant toute leur vie à subvenir péniblement aux premiers besoins de leur existence physique, elle ne leur ouvre aucune voie où ils puissent donner libre essor à leurs désirs.

Que d'individus qui pourraient contribuer au progrès de l'industrie, et dont l'intelligence reste dans l'inaction et se trouve détournée du sentier où l'appelle la nature!

Combien d'idées, combien de découvertes précieuses qui se perdent et restent dans l'oubli par le manque des fonds nécessaires pour les mettre au jour! et quand de nouvelles découvertes viennent à paraître, dans notre société subversive, toujours elles sont nuisibles à des milliers d'individus, parce qu'elles leur enlève à la fois le travail et le pain.

Par la désassociation, le travail agricole ne produit pas le quart de ce qu'il pourrait rapporter, s'il était dirigé par l'attrait, par le plaisir, et non par la contrainte et la répugnance. Chacun cultive son champ morcelé pour son intérêt à lui, sans voir s'il froisse l'intérêt général et s'il fait tort à ses voisins. La moitié du temps est employée à se clore, à se barricader, à

se défendre les uns contre les autres. Après s'être garé des eaux qu'on lui envoie, chacun les perd à volonté, ou les déverse où bon lui semble, sans calculer le mal qu'il peut faire, ou le bien qu'il empêche.

Là où il faudrait un pré se trouve un bois; où il faudrait un bois on défriche; bientôt les terres sont entraînées; à la place il ne reste plus qu'une roche lavée, aride et qui restera toujours aride. Les trois quarts de la terre sont incultes; les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'autre quart sont mal cultivés. Les montagnes se déboisent; les sources tarissent; la climature change, et, faute de connaissances agricoles, chacun ne fait pas rendre à son morcellement le dixième de ce qu'il pourrait produire. Et quand une chétive récolte a été achetée à force de sueurs, de fatigues, il faut que chacun aille vendre ses denrées; dans un village où il y a quatre cents ménages, quatre cents hommes vont vendre chacun, à plusieurs lieues de distance, quelques mesures de blé, une ou deux pièces de vin, et souvent chacun d'eux est obligé d'y aller cinq à six fois, à moins qu'il n'ait trop besoin d'argent, ce qui n'est pas rare, et qu'il ne donne la première fois sa marchandise à vil prix. Et dans chaque ménage, chaque femme est obligée, chaque jour, d'aller vendre sa livre de beurre, sa douzaine d'œufs; chaque laitière porte au marché ses deux ou trois mesures de lait; chaque jour, dans chaque ménage, chaque femme allume son feu, fait une mauvaise soupe; chaque ménage a son mauvais grenier, sa mauvaise cave, sa

cabane malsaine, son petit morceau de jardin clos des quatre côtés et abrité des rayons du soleil.

Que de temps perdu inutilement, puisque deux ou trois personnes, avec une charrette, pourraient mener toutes les marchandises à la ville, et pourraient les vendre tout aussi bien, même mieux ! que de denrées mal soignées ! que de vins mal enfutaillés ! que de bois perdus pour mal se chauffer ! que d'ennui dans les châteaux, quand l'agriculture bien combinée offre tant d'attraits, tant de plaisirs ! que de misères sous le chaume, quand la terre ne demande qu'à produire !

Vous tous qui vous êtes extasiés sur le bonheur des habitants de la campagne, vous n'avez vu qu'un séduisant mensonge dans votre imagination. Ils sont plus heureux que nous, allez-vous dire. Oh ! alors nous sommes bien malheureux. Un soleil qui se lève ou qui se couche ; le versant d'une colline ; la verdure des arbres ; le bruissement d'un ruisseau ; la fumée qui s'échappe çà et là des habitations ; des hommes qui travaillent ; des troupeaux qui paissent, une bergère à la fleur de l'âge, tout cela peut bien plaire à l'œil de celui qui contemple un instant cette scène de dessus le sommet d'un coteau. Mais descendez, regardez, interrogez, et tout changera pour vous. Chaque habitation est un contre-sens d'architecture et de salubrité ; chaque cabane, dont le toit est pourri, n'a qu'une chambre sale, humide, sans ouverture ; si on y restait longtemps, on y étierait, on périrait ; mais ceux qui y habitent sont presque toujours retenus au dehors

par un travail forcé; toute l'année, à l'ardeur du soleil, à la pluie, au froid, ils travaillent courbés vers la terre et la sueur au front; ils travaillent et s'amaigrissent pour entretenir les excès non moins destructeurs de ceux qu'ils appellent leur maître. Pour eux et les leurs, il ne reste qu'un pain noir, et souvent ils n'en ont pas.

Partout l'homme est dénaturé dans son existence, partout aussi il est exposé à mille sortes de maladies.

Les maladies commencent là où commence la subversion; elles deviennent d'autant plus longues, d'autant plus dangereuses que les causes qui les ont produites et les entretiennent détruisent davantage et depuis plus longtemps l'harmonie. Les plus longues sont celles dont nous apportons des germes en naissant et qui dépendent d'une subversion organique que nous ont transmise nos parents; ce sont aussi les plus tenaces, les plus rebelles; pour les guérir il faudrait appliquer le traitement sur les générations à venir, comme la cause a agi sur les générations passées.

Celles qui naissent de la subversion terrestre constituent toutes ces épidémies qui, de distance en distance, épouvantent l'espèce humaine et l'avertissent qu'elle est responsable de la désharmonie de son globe.

Partout où il y a subversion, il y a maladie; c'est comme un éclair livide qui, d'un seul foyer, émane en tous sens, des rayons dont les plus forts s'impriment le mieux sur l'ombre la plus épaisse.

Il y a des choléras pour la subversion générale de la terre, comme il y a des pestes pour la subversion

des continents, des typhus pour la subversion des peuples, des fièvres jaunes pour l'infection des mers, des fièvres pernicieuses pour l'infection des lacs, des fièvres intermittentes pour le croupissement des eaux.

Il y a des fièvres typhoïdes pour l'entassement dans les grandes villes, comme il y a des goîtres pour les vallées froides et sombres; des gales pour la malpropreté; des rhumatismes pour l'habitation basse et humide; la mort dans nos ateliers malsains.

Chaque genre de subversion a eu ses maladies; la débauche, la dépravation en ont localisé dans les villes; l'ennui, la paresse en ont introduit dans les palais; les privations, la misère en ont fixé dans les villages.

Le pauvre s'épuise dans un travail forcé par une mauvaise alimentation; le riche se tue dans ses habitudes trop sédentaires, par une nourriture surabondante; l'habitant de la ville s'étiole à l'ombre, se flétrit par le manque d'air, dans une atmosphère méphitique; le paysan se dessèche à l'ardeur du soleil et s'use par l'intempérie des saisons.

Il n'entrait pas dans mon intention de passer en revue toutes les causes des maladies; j'ai voulu seulement en signaler la cause première, la cause de toutes les autres causes, la subversion. J'en ai dit assez pour faire comprendre que la désassociation est la source de tous les maux qui nous affligent, et que l'association est le seul, unique moyen pour réhabiliter l'humanité dans son but, l'homme dans le bonheur, notre globe dans l'harmonie. . . .

Les lois de Dieu sont justes, éternelles comme l'éternité..... Venez à nous!

La théorie de C. Fourier n'est pas aussi impraticable qu'on le pense : l'association n'est-elle pas une faculté innée? n'est-ce pas sous le nom de sociabilité que les phrénologistes ont désigné ce besoin qui pousse les hommes à vivre en société, à se servir, à se réunir pour devenir plus forts; et la sociabilité une fois admise pour une famille, ne peut-on pas lui donner de l'extension, l'appliquer à une province, à un peuple, à des peuples, à des continents? Ne peut-elle pas associer les familles comme elle associe les membres d'une famille, associer les habitants d'une commune, d'une province, d'un royaume, d'un continent, d'un globe?

Pensez-vous que ce soit possible que le globe ne fournisse plus d'armées pour détruire, piller, tuer et dévaster; qu'à la place de ces armées subversives, on puisse voir des armées industrielles, pour percer des rocs, reboiser des montagnes, raviver des sources, creuser des canaux, désinfecter des mers, assainir le globe?

Croyez-vous que ce soit possible que, sur un continent, tous les peuples s'associent pour s'entr'aider, pour échanger leurs produits, leurs richesses, sans les altérer, sans les dénaturer?

Pensez-vous que ce soit possible d'associer les provinces d'un royaume de manière à les désintéresser dans les revers les uns des autres et les intéresser dans leurs prospérités réciproques?

Croyez-vous que ce soit possible d'associer tous les habitants d'une commune pour que l'intérêt de chacun serve l'intérêt de tous, pour que les travaux s'exécutent avec plaisir, avec attrait, pour que les enfants soient tous poussés vers leur destinée d'hommes ?

Croyez-vous que ce soit possible, sans communauté, de trouver un moyen de mieux cultiver la terre, de lui faire rendre beaucoup plus, de mieux nourrir l'homme, de mieux le vêtir, de mieux le loger ?

Croyez-vous que ce soit possible d'empêcher les épidémies, les pestes par l'harmonie du globe ; les typhus, les choléras par l'harmonie des continents, les fièvres pernicieuses, les goîtres, les scrophules par l'harmonie des provinces ; les fièvres typhoïdes par l'harmonie des villes ; le rhumatisme, la phthisie par l'harmonie de l'habitation ?

Croyez-vous que ce soit possible de modifier la nature de l'homme, ses travaux, ses exercices ?

Croyez-vous que ce soit possible de rendre au globe son harmonie, à l'humanité sa destinée, à l'homme son bonheur ?

Si vous le croyez, venez à nous, venez nous aider.

Si vous ne le croyez pas, il nous est permis de vous dire que vous avez trop peu d'espérance, et de soutenir votre courage.

Partout Dieu a inscrit une loi sur un plaisir.

C'est l'homme qui prêche la misère,

Et c'est Dieu qui étale le luxe, la richesse dans son univers, partout, jusque dans la corolle qui s'épanouit si fraîche, si jolie, vers l'aube du matin, pour montrer

l'éclat de ses couleurs et se flétrir quelques heures après.

C'est l'homme qui a fait le travail répugnant et monotone,

Et c'est Dieu qui ordonne à l'abeille de construire des alvéoles, de récolter du miel, et, pour construire et récolter, l'abeille va chercher dans le calice de toutes les fleurs.

Ce sont les hommes qui ont fait les excès,

Et c'est Dieu qui dit: Étanche ta soif avec l'eau vive que, pour toi, je fais jaillir de la roche; avec le vin réveille ton cœur et ton courage; travaille, et avec la chair des animaux répare tes pertes; je t'ai donné des sens, sois sensuel sans excès, parce que les excès te tuent et te dégradent.

Ce sont les hommes qui ont construit les prisons d'où sortent des gémissements et des plaintes étouffées sous le fers,

Et c'est Dieu qui donne aux oiseaux des ailes pour promener leur chant de liberté partout où ils trouvent le bonheur.

C'est Dieu qui, sur les plantes, quand elles vont se reproduire, fleurit un bouquet d'amour,

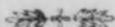
Et ce sont les hommes qui creusent des fosses pour leurs jeunes filles, qui se flétrissent quand elles devraient être fraîches et belles.

C'est Dieu qui a fait l'air pur de la campagne; la rose des jardins, la violette des champs, le muguet des bois, les mille fleurs odorantes de la pelouse, avec leurs mille parfums, qui plaisent par leurs variétés, qui

dilatent doucement la poitrine , épanouissent l'ame ,

Et ce sont les hommes qui ont fait dans leurs villes infectes, cet air qui étiole leurs enfants; dans leurs ateliers malsains , ces gaz délétères qui les minent ; et , dans les eaux croupissantes, ces miasmes que nous respirons le soir , dans les chaleurs de l'été , lorsque , voulant rafraîchir notre esprit et nos sens fatigués , nous allons chercher un soufle de mort.

RELIGION.



Ici tu me parais plus grand que dans ton temple ;
Ici tu sembles bien le roi de l'univers ;
Avec plus de respect, ici je te contemple ;
Ici je vois ton trône assis au haut des airs

Mon Dieu ! je revivrais souvent sur la montagne
Admirer ton pouvoir, te louer, te prier !
MORTELLE FAKET DÉVOIR

Prier, écoutez-moi, Dieu parle par ma bouche ;
Prier, c'est descendre au stérile terrain,
C'est braver au soleil en désolant la couche
D'un nez sec, la chaleur du jour et du jourdin ;

RELIGION.

Prier, c'est respirer la montagne immense,
C'est braver la chaleur au lieu de la fraîcheur,
C'est creuser au gouff, essayer une vaine
Espérance, et se voir en vain se débattre

Et se voir en vain se débattre en vain se débattre

C'est mourir l'esprit et le cœur le soleil ;
C'est mourir l'esprit et le cœur le soleil ;

Prier, c'est offrir les efforts de nos pères
C'est offrir le fruit de nos pères ;

Prier, c'est offrir le fruit de nos pères ;
Prier, c'est offrir le fruit de nos pères ;

C'est offrir le fruit de nos pères ;
C'est offrir le fruit de nos pères ;

C'est offrir le fruit de nos pères ;
C'est offrir le fruit de nos pères ;

C'est offrir le fruit de nos pères ;
C'est offrir le fruit de nos pères ;

C'est offrir le fruit de nos pères ;
C'est offrir le fruit de nos pères ;

C'est offrir le fruit de nos pères ;
C'est offrir le fruit de nos pères ;

C'est offrir le fruit de nos pères ;
C'est offrir le fruit de nos pères ;

C'est offrir le fruit de nos pères ;
C'est offrir le fruit de nos pères ;

C'est offrir le fruit de nos pères ;
C'est offrir le fruit de nos pères ;

Ici tu me parais plus grand que dans ton temple ;
Ici , tu sembles bien le roi de l'univers ;
Avec plus de respect , ici je te contemple ;
Ici je vois ton trône assis au haut des airs ,

.....
Mon Dieu ! je reviendrai souvent sur la montagne
Admirer ton pouvoir , te bénir , te prier !

FANNY DÉNOIX.

Prier , écoutez-moi , Dieu parle par ma bouche ;
Prier , c'est féconder un stérile terrain ,
C'est brunir au soleil en desséchant la couche
D'un marais empesté qu'on transforme en jardin ;
Prier , c'est reboiser la montagne infertile ,
C'est dresser la barrière au fleuve destructeur ,
C'est creuser un égout , assainir une ville ,
C'est ouvrir l'atelier au pauvre travailleur .

Prier , c'est découvrir de sublimes mystères ,
C'est mesurer l'espace et peser le soleil ;
Prier , c'est éviter les erreurs de nos pères ,
C'est aimer la justice et hâter son réveil ;
Prier , c'est regarder en face l'imposture ,
C'est démasquer le fourbe , étouffer les forfaits :
Prier , c'est écouter la voix de la nature ,
C'est découvrir ses lois , proclamer ses bienfaits .

J. JOURNET.

RELIGION.

Quand on vous parle d'une théorie nouvelle, vous êtes en droit de faire cette demande : *Quels sont vos principes religieux ?* voici les nôtres.

La religion est ce que nous avons dans notre intelligence de plus cher et de plus sacré ; c'est l'expansion de nos besoins et de notre reconnaissance ; c'est le courage dans l'adversité, l'espoir dans l'avenir, la foi dans nos vies futures, la consolation dans nos derniers moments ; c'est le contact de l'âme avec son Dieu ; c'est la pensée vertueuse de celui qui travaille, désire, espère pour ses frères en douleurs ; c'est la parole sainte qui répond dans la conscience, lorsqu'on lui demande s'il n'y a pas, en lettres ineffaçables, des devoirs écrits dans le cœur ; si nous n'avons pas une destinée à ac-

complir dans ce monde ; si nous devons jamais douter de la bonté de notre Dieu ; si nous devons le craindre ; s'il n'a pas fait lui-même la voûte bleue et étoilée de son temple ; si pour nous la terre n'en est pas l'autel ; si ce n'est pas à nous à orner , à enrichir cet autel ; si nos chants ne doivent pas être des chants d'allégresse , et si nous devons porter , nous , des habits de deuil , quand la fleur la plus simple s'épanouit avec la beauté , et que l'insecte le plus petit se traîne chargé de luxe .

Dans les premiers temps des créations , lorsqu'elle vivait jeune , insouciant , ne manquant de rien , comme l'enfant qui est sur le sein de sa mère , l'humanité devait sourire vers l'auteur de son existence ; elle pleura quand elle devint malheureuse , et pensant que Dieu colère était cause de sa chute , elle chercha à l'apaiser par des sacrifices ; elle dut reprendre courage lorsque le Christ ranima son espérance , en lui faisant entrevoir dans un monde meilleur des jours plus heureux ; et plus tard , si elle trouve le bien-être et la joie sur cette terre , l'humanité ne devra-t-elle pas se réjouir , ne devra-t-elle pas remercier ? L'enfant pleure quand il souffre ; il demande quand il n'a pas ce dont il a besoin ; mais sitôt qu'il a obtenu ce qu'il désire , un sourire de ses lèvres boit les larmes qui coulaient sur ses joues , et le sourire dit à la mère ce que le cœur éprouve . Oh ! gardez-vous de penser que nous ne voulons plus de religion ! L'espèce humaine est dans la douleur , nous ne voulons pas la priver des belles maximes de l'Évangile , tel que Jésus-Christ l'a enseigné aux hommes ; il y a des pauvres , nous ne voulons pas

leur ôter les bienfaits de la charité. Aujourd'hui l'humanité est souffrante, aujourd'hui c'est le jour de la prière, c'est aussi l'heure du travail; mais, si demain l'humanité trouve le bonheur; demain l'humanité devra se lever radieuse, contente, et remplir la voûte des cieux de ses mille concerts de joie et de reconnaissance.

On nous reproche de n'avoir point de religion, et nous partons de ce principe : Dieu est bon. L'homme, être de création divine, ne peut pas être méchant dans son essence; c'est le milieu social dans lequel il vit qui le change et fausse ses facultés physiques, morales et intellectuelles. Ce n'est pas l'œuvre de Dieu qu'il faut refaire; c'est l'ouvrage des hommes qu'il faut revoir et corriger.

On nous reproche de n'avoir point de religion; et pour nous, chaque individu, séparément, a un rôle à jouer dans le grand tout de la société humaine, et ce rôle, quand il est conforme aux vues de la nature, n'est qu'un échange réciproque de services, de vertus, qui veillent sur la conservation de l'espèce, sur le bien-être de chacun de ses membres, sur le bonheur de tous.

On nous reproche de n'avoir point de religion; et nous apportons un avenir meilleur aux pauvres qui souffrent la faim, qui grelottent de froid; nous demandons des soins pour l'enfance, le respect pour la vieillesse, des consolations pour la veuve et des garanties pour ces malheureuses mères, aujourd'hui pâles et amaigries, qui se privent et regardent avec tristesse si le dernier morceau de pain qu'elles ont pu s'arracher

a satisfait les besoins de leurs pauvres petits orphelins.

On nous reproche de n'avoir point de religion ; et nous prions pour que la terre devienne belle et riche ; pour que l'homme soit logé, nourri, vêtu, comme il doit l'être ; pour que le frère aime son frère, pour que le fils aime son père, pour que le père aime son fils, pour que la mère soit heureuse, pour que la sœur soit contente.

Nous prions pour que les peuples ne s'arment plus les uns contre les autres ; pour que chaque membre de la grande famille, en travaillant d'un travail libre, attractif, serve les intérêts de ses semblables en même temps que les siens, et trouve des moyens sûrs d'existence.

Nous prions pour que les enfants, sans rompre les liens de la famille, appartiennent à la société tout entière, qui aura droit d'en attendre utilité, reconnaissance et vertus sociales quand elle saura tous les aimer et les impulser là où la nature les appelle.

Nous prions pour que l'humanité, dans sa misère, ose encore espérer le règne de la vertu et du bonheur, pour que l'homme devienne libre, juste, qu'il puisse donner essor à ses passions, en les coordonnant dans le milieu social que Dieu a dû assigner à leur jeu ; pour que tous aient une religion dans ce monde ; pour que tous croient à la félicité de leurs vies futures. Et nous prions avec plaisir, parce que nous avons conscience que tout ceci peut s'accomplir avec calme sans compromettre aucune position, sans froisser aucun intérêt ;

nous ne voyons pas que ce soit irréligieux d'espérer le bonheur sur cette terre, et de ne pas limiter dans un autre monde la puissance et la bonté divines.

On nous reproche de n'avoir point de religion, et nos adversaires nous disent tous les jours que notre système est impossible parce qu'il est trop beau, que ce serait le paradis ici-bas, que la réalisation de la théorie de C. Fourier serait l'Évangile en pratique.

Pour nous, il existe un Dieu, grand régulateur des mondes, et tout ce qui compose l'immensité de l'univers est embrassé dans un vaste et unique plan; tout se lie, se tient, s'enchaîne; c'est une grande et admirable machine dont les ressorts s'utilisent, dont les rouages s'engrènent, dont les pièces concourent à former un seul tout; *c'est un cercle qui n'a ni commencement ni fin*; et ce cercle, qui n'a ni commencement ni fin, roule sur un pivot des lois éternelles, immuables, qui impriment, qui portent, qui moulent sur un principe passif, la puissance d'un principe actif.

Dieu, c'est le principe actif, c'est la force, c'est le moteur, c'est ce qui commande.

La matière, c'est le principe passif, c'est ce qui est mù, c'est ce qui obéit.

Si bien qu'en contemplant la beauté et les merveilles de la nature, nous contemplons la magnificence, la grandeur de l'être suprême; de même qu'en voyant un tableau, nous voyons le talent, les capacités dont il n'est que la peinture, que l'expression.

Tout est soumis à des forces de dépendance réci-

proque. Dans le ciel, les astres se soutiennent, roulent, s'équilibrent, s'éclairent, s'échauffent, se vivifient les uns par les autres ; sur la terre, c'est par le règne minéral que vit le règne végétal, c'est par le règne végétal que vit le règne animal ; la matière se modifie à l'infini sur un type de liaisons qui est toujours hiérarchique, et qui va, en progressant, depuis le plus bas minéral jusqu'à l'animal le plus perfectionné. Dans le minéral, assemblage brut, simples superpositions, agglomérations ou combinaisons moléculaires ; dans le végétal, organisation pour obéir à l'influence de l'air, de la lumière, de la chaleur, et constituer la vie végétative ; dans l'animal, organisation plus complexe, plus élaborée, plus finie pour sentir, se mouvoir, agir, penser, réfléchir, organisation qui, à force de s'élever et de s'embellir sur le type progressif, devient l'instrument d'une noble et grande intelligence, et fait de l'homme un être puissant qui comprend Dieu, reçoit ses volontés, peut exécuter ses ordres, et se trouve placé au suprême échelon de la hiérarchie animale pour maîtriser, gouverner, harmoniser son globe, comme Dieu maîtrise, gouverne, harmonise le monde tout entier.

Tout est fait pour l'harmonie, tout repose sur l'analogie ; il n'y a qu'une loi dans la nature, rien n'arrive par contre-coup, par secousse ; tout a sa jeunesse, sa force, sa vieillesse ; tout croît et décroît tour à tour. C'est le jour qui a le matin, le midi et le soir ; c'est l'année qui a un printemps, un été, un automne ; c'est la plante qui germe, pousse, étale ses rameaux,

ses feuilles, ses fleurs, fructifie et tombe; c'est l'homme qui naît, grandit, se fortifie, vieillit et meurt. Et si l'harmonie se trouble sur un globe, ce n'est que par exception, ce n'est qu'accidentellement, ce n'est que pour un temps, ce n'est que par faiblesse d'âge. L'harmonie est pour un globe ce que la santé est pour le corps; la maladie et la désharmonie sont et ne peuvent être que des phases anormales qui sont passagères, ou bien ce sont des circonstances aggravantes, toujours accidentelles, qui peuvent prématurément éteindre un globe, faire périr un homme; mais l'homme ne meurt, le globe ne s'éteint que pour rentrer dans des conditions de vie ou d'harmonie.

Tout est soumis à la vie, rien ne périt, rien ne meurt; la naissance rend ce que la mort enlève; la désorganisation est le prélude de la réorganisation; où finit l'existence recommence bientôt l'existence. C'est comme le sommeil qui répare la veille; c'est comme la nuit qui sépare les jours; c'est encore comme l'hiver qui repose la végétation.

Le genre humain a son enfance, il aura sa virilité, sa force, sa décadence; et sa fin ne sera que le passage d'une vie inférieure à une vie supérieure; il a été jeune en sciences, elles ont grandi; il a été faible en industrie, elle progresse; il est pauvre en bonheur, il deviendra riche.

Nier les lois de progrès, d'harmonie, d'analogie, ce serait accuser la nature d'imperfection; nier l'existence de nos vies futures, ce serait blasphémer, ce serait accorder plus de génie à la créature qui pourrait

concevoir de grandes théories, que de puissance au Créateur qui n'aurait pu les mettre en pratique.

O mon ame, porte-toi dans l'avenir, et dans l'avenir adore ton Dieu !

Dans l'avenir, ce ne seront plus, comme dans le passé, les cris d'un nourrisson qui trépigne sur sa nourrice, pendant qu'elle s'empresse d'écartier les vêtements qui recouvrent son sein; ce ne seront plus, comme aujourd'hui, les pleurs d'un enfant qui se lamente et boude, la face contre terre, pendant qu'une main maternelle lui offre déjà ce qu'il demande; ce sera le sourire gracieux du jeune adolescent qui répond aux caresses de sa mère, et qui trouve dans la joie les expressions et le sentiment de la reconnaissance.

O mon ame, porte-toi dans l'avenir, et dans l'avenir adore ton Dieu !

Dans l'avenir, ce ne seront plus pour l'individu les jois de la contrainte; le travail répugnant qui mine le corps, ou l'oisiveté qui dégrade l'intelligence; l'isolement qui attriste, et le manque de garanties qui fait horriblement souffrir. Ce ne seront plus, comme à présent, les souffrances de l'ame et les douleurs du cœur; ce sera le libre essor de l'attraction passionnée, telle que Dieu l'a voulue.

Dans l'avenir, ce ne seront plus, pour la famille, la douleur et la misère, une lueur d'espérance pour bien des jours de chagrin; ce ne seront plus des soucis pour le père et des larmes pour la mère : ce sera la communion sainte de toutes les familles malheureuses d'aujourd'hui, dans une seule famille heureuse.

Dans l'avenir, ce ne seront plus, pour la commune, les haies d'épines, les murailles qui tombent, les ronces qui déchirent, le morcellement qui nuit à la bonne culture; ce sera la belle ferme sociétaire avec son habitation salubre, avec ses grands vergers, ses jolies prairies, ses riches troupeaux, ses montagnes boisées et ses groupes de travailleurs.

O mon ame, porte-toi dans l'avenir, et dans l'avenir adore ton Dieu!

Dans l'avenir, ce ne seront plus pour le royaume ces divergences d'intérêts qui désassocient les provinces dans les calamités les unes des autres, et les intéressent dans leurs revers réciproques; ce sera le beau calcul de la bienveillance sociale qui déversera partout des garanties et du bonheur.

Dans l'avenir, ce ne seront plus pour les continents ces mers qui croupissent, ces lacs qui s'infectent, ces armées qui détruisent; ce ne sera plus pour le globe ce lien de fer qui en étroit la circonférence pour faire souffrir son corps et faire crier son ame : ce sera, sur la terre, le sceptre de l'harmonie.

Porte-toi dans l'avenir, ô mon ame, et dans l'avenir adore ton Dieu, parce que l'avenir est brillant de vertus et resplendissant de bonheur!

Humanité! humanité! en perdant le bonheur, tu perdis la boussole de tes destinées; vigilante sentinelle des lois de la nature, le malheur était là pour te rappeler à l'ordre; et la douleur et la souffrance te firent croire d'abord que ton Dieu était cruel et méchant par

plaisir, et dans ton inexpérience tu lui offrais des sacrifices, tu as ensanglanté ses autels.

Humanité ! humanité ! la parole du Christ, parole sainte et sacrée, avait réveillé l'amour et la charité, le courage et l'espérance sur cette terre, l'espérance et le bonheur dans un autre monde ; et tes genoux ont fléchi, ta main s'est posée sur ton cœur, tes regards se sont tournés vers le ciel ; c'était le temps de la prière.

Aujourd'hui, c'est le jour de la prière, du travail et de l'espérance.

Humanité ! humanité ! lève-toi ; voici luire un grand jour ; que tes mille concerts de joie et de bonheur montent vers la voûte des cieux et se mêlent aux mille et mille concerts d'amour, de reconnaissance et d'adoration qui remplissent tout l'univers.



ATTRACTION.

Notre maître divin, qui ne fait rien sans cause,
Ne donne nul besoin, n'aspire aucun désir.

ATTRACTION.

LEON MACHIER.

L'attraction est la volonté primordiale, dont Dieu se sert pour traduire et faire savoir ses lois; c'est aussi la force qui entraîne tout ce qui existe vers le but de son existence.

Dans le ciel, c'est quelque chose d'irrésistible pour les astres qui se soumettent et roulent avec ensemble dans le grand cercle de la vie sidérale.

Sur le globe, c'est la puissance qui assigne à l'humanité le rôle de présider à l'harmonie du vaste domaine dont elle est le gérant.

Chez l'homme, ce sont les passions des sens, avec leurs plaisirs, pour veiller à la conservation de l'individu. C'est aussi la passion de l'amour, avec ses joies et ses douleurs, pour veiller à la propagation de l'espèce. Ce sont

plaisir; et dans ton inexpérience tu lui enrais des
crises; tu ne cesserais pas d'être.

Hélas! hélas! la parole du Christ, parole
sainte et saine, a-t-elle réveillé l'angoisse et la zèle
le courage et l'espérance sur cette terre; l'espérance
et le bonheur dans un autre monde; et tes genoux ont
battu, ta main s'est posée sur ton cœur, tes regards
se sont tournés vers le ciel; c'était le temps de la
prière.

Aujourd'hui, c'est le jour de la prière, du travail
et de l'espérance.

Hélas! Notre maître divin, qui ne fait rien sans cause,
Ne donne nul besoin, n'inspire aucun désir
Que pour notre bonheur il ne daigne choisir.

LÉON MAGNIER.

ATTRACTION.

L'attraction est la volonté primordiale, dont Dieu se sert pour traduire et faire savoir ses lois; c'est aussi la force qui entraîne tout ce qui existe vers le but de son existence.

Dans le ciel, c'est quelque chose d'irrésistible pour les astres qui se soutiennent et roulent avec ensemble dans le grand cercle de la vie sidérale.

Sur le globe, c'est la puissance qui assigne à l'humanité le rôle de présider à l'harmonie du vaste domaine dont elle est le gérant.

Chez l'homme, ce sont les passions des sens, avec leurs plaisirs, pour veiller à la conservation de l'individu. C'est aussi la passion de l'amour, avec ses jouissances, pour veiller à la propagation de l'espèce. Ce sont

encore les passions de l'ame, avec leur bonheur, pour serrer un lien indissoluble de réciprocité sociale sur la grande famille.

L'attraction, dans l'homme, c'est l'ensemble, c'est le jeu de ses passions, c'est quelque chose de sacré, de divin, qui ne saurait ployer sous les caprices de l'imagination, mais qu'il faut régler et coordonner dans un milieu social qui ne peut être qu'un, et conforme aux lois de la nature qui, en même temps qu'elle a créé nos passions, a dû leur assigner ce milieu social pour un effet louable, pour un jeu analogue à ses vues qui, dans tout et partout, sont grandes et religieuses; et elle a dû vouloir que toujours la force de l'attraction fût proportionnelle à l'importance du résultat.

Il fallait que l'homme veillât sur sa propre existence; et l'attraction a placé, inséparable des cinq sens, cinq désirs permanents et irrésistibles, pour leur faire aimer tout ce qui est bon pour la santé, pour leur faire détester tout ce qui peut la compromettre. C'est malgré soi qu'on aime la vie; c'est toujours avec regret qu'on la quitte; tout ce qui est utile à l'existence plaît et nous entraîne; tout ce qui lui porte atteinte répugne et nous déplaît. Il faut à l'homme une nourriture saine, de bons vêtements, une habitation propre et salubre.

Il fallait que l'homme se propageât, et l'attraction réveille l'un pour l'autre, dans les deux sexes, une force aussi puissante que l'électricité qui confond les deux fluides de nom contraire.

L'homme avec les passions des sens et l'amour, n'est encore qu'un animal qui ne vit que pour lui, ne calculant que son intérêt, s'inquiétant fort peu du bonheur de sa compagne, pourvu qu'il assouvisse ses désirs, et traînant une vie d'égoïsme au milieu de ses semblables, pour lesquels il n'a que de l'indifférence. C'est l'animal qui vit, se reproduit et meurt; ce n'est rien de plus.

Il fallait que l'homme eût avec l'homme des rapports sociaux, pour qu'il pût atteindre sa destinée, présider à l'harmonie terrestre; et la nature a semé dans son ame des passions conformes à cette destinée.

Et l'homme n'a, pour ainsi dire, plus rien de commun avec le reste des animaux, quand il a été trempé dans le feu divin de l'attraction sociale, et que ses attractions le poussent à confondre dans une grande famille tous les membres épars de l'espèce humaine.

C'est alors qu'il se groupe avec ses parents par les liens de la consanguinité (*famillisme*);

Qu'il se groupe avec des amis par la convergence des sympathies (*amitié*);

Qu'il se groupe avec ses semblables pour donner libre essor à son courage et trouver la place que lui assigne son caractère (*ambition*).

L'amour alors se régularise; le travail devient attrayant; les forces convergent les unes vers les autres pour un même but. Une seule loi préside à l'harmonie; c'est la loi du bonheur, et le bonheur ne doit pas être pour quelques-uns, il doit être pour tous.

En résumé : neuf passions bien connues :	Cinq pour les sens ,	ouïe et vue, goût, odorat, tact.
	Quatre pour l'ame,	amitié, amour, ambition, famillisme.
Plus, trois passions mécanisantes, dont Fourier seul a parlé et qui servent à régulariser le mouvement des autres :		papillonne, cabaliste, composite.
Et pour résultat de toutes ces passions, de toutes ces forces vers un même but, l'harmonie et le bonheur sur la terre ,		L'UNITÉISME.

Jusque-là que voyez-vous de mal dans l'homme avec ces passions, si elles tendent à sa conservation, sans nuire à celle des autres; si son amour s'exerce sans porter préjudice; si son ambition tourne au profit de ses semblables; si les liens de consanguinité, d'amitié ne s'entrechoquent pas entre eux. Pouvez-vous dire que ces passions ne sont pas bonnes dans leur essence? A coup sûr vous ne le direz pas. Et si ces passions produisent le mal, comme elles le produisent aujourd'hui; si l'homme, en veillant à sa conservation, en donnant essor à son amour, nuit à ses semblables, direz-vous que ces passions sont mauvaises dans leur essence? Non. Vous aimerez mieux soupçonner que leur mouvement n'a pas été jusqu'à ce jour bien réglé, plutôt que d'accuser la nature d'imprévoyance et son auteur de méchanceté.

Mais espérons :

Le pauvre est à l'étroit dans son taudis...; ses haillons le gênent...; sa misère lui pèse; il a des besoins...; ces besoins ne sont que des avertissements

de Dieu pour guider l'homme vers un avenir meilleur.

Les riches ne s'endorment pas tous dans l'égoïsme... ; une voix intérieure leur parle souvent plus haut que l'indifférence... Cette voix, c'est le recueillement expansif qui gémit sur les douleurs de l'humanité.

Sous la voûte du ciel, des âmes religieuses montent jusque vers l'Éternel, et vers l'Éternel elles ont trouvé, pour leurs frères, une pensée qui rassure et console.

La compagne du roi de la terre pleure le crime qui flétrit l'enfant loin du sein de sa mère, et le germe d'amour que Dieu a déposé dans son cœur ne doit pas à tout jamais s'étioler sous des larmes ; il grandira pour le bonheur de la famille.

La liberté... ; tous ne la cherchent pas dans le sang ; les frères ont de la répugnance à s'armer contre leurs frères... Pour le bien-être général, tous désirent, beaucoup espèrent, beaucoup travaillent... L'espérance et le travail sont des lois divines.

Les esclaves ont des désirs qu'ils ne peuvent satisfaire ; ils ont des besoins qu'ils ne peuvent contenter... La contrainte ne fait pas taire les besoins, elle les augmente... ; la privation excite et développe les désirs.

Le commerce d'aujourd'hui, tous ne le vantent pas ; beaucoup voudraient le voir remplacé par des lois d'association, d'économie domestique agricole, qui quadruplèrent les produits ; les revenus changeraient le travail forcé en plaisir libre, et empêcheraient toute espèce de falsification dans les produits.

Nous avons vu des hommes qui croyaient pour toujours à l'éternité des prisons, des galères, des gen-

darmes, à la persistance du mal et de la misère...; leur pensée est un blasphème... D'autres ont rêvé la richesse graduée, la liberté, le bonheur pour tous... Ce rêve aura son réveil...; il est de bon augure, c'est une loi de Dieu.

Le bonheur...; tous le demandent, tous le cherchent; c'est une loi de Dieu... Tous les hommes tendent vers le bonheur... Tous ne marchent pas avec la même vitesse, et ceux qui sont arriérés sont des forces inverses qui entravent les forces directes; mais tout doit obéir à l'attraction progressive, et tôt ou tard les forces rétrogrades suivent le torrent qu'elles ne peuvent plus arrêter.

La misère...; tous la redoutent...; tous voudraient la fuir...; c'est une loi de Dieu.

Tu voudrais trouver une terre de félicité, une terre où chacun serait heureux...; tu la trouveras; les hommes ne sont pas méchants de leur nature; ce qui produit la méchanceté c'est le mauvais milieu social. Cette terre ne sera pas toujours une vallée de larmes... Il y a une terre promise...; un homme l'a cherchée pendant trente-cinq ans sans se reposer...; il l'a trouvée...; il l'a vue...; il a vu cette terre de fertilité, de richesse, d'abondance...; il a vu sur son sol un temple sur le frontispice duquel était écrit en lettres d'or: *Temple du Bonheur*. Au-dessus du temple s'élevait une tour...; on l'appelait Tour d'Ordre...; et sur la tour flottait un drapeau sur lequel on lisait: PHALANSTÈRE!

Les mauvaises institutions, les phases subversives

vont atteindre leur dégradation, elles ne peuvent plus que tomber, s'user; et, de plus en plus, l'homme va se rapprocher du cercle de ses attractions passionnelles.

Et quand auront soufflé les vents de la misère, souffleront à leur tour les vents de la richesse; et quand nous ne respirerons plus le souffle du mensonge, nous respirerons le souffle de la vérité; et quand nous n'aurons plus les pensées de l'enfer, nous aurons les pensées du ciel; et quand les nombreuses tiges de l'esclavage se seront, les unes par les autres, gênées, flétries, étouffées, desséchées, nous verrons grandir l'arbre de la liberté; et il grandira, parce que vous ne l'arroseriez plus avec notre sang, et qu'il recevra la rosée bienfaisante qui tombe d'en haut.

Quand vous verrez passer le cercueil d'un enfant, ne dites plus : Il est bien heureux ! Dites : Encore une victime de la subversion ! C'est peut-être un pauvre petit malheureux, sans nom, qu'une fatale nécessité a desséché loin du sein de sa mère.

Quand vous verrez passer le convoi d'une jeune fille de dix-huit ans, et que vous sentirez votre cœur resserré, ne vous contentez pas de dire : Il est bien triste de mourir à cet âge; dites : Encore une victime de la subversion. C'est une de nos sœurs qui s'est peut-être flétrie sous le vent impur d'un préjugé.

Quand vous verrez passer le corbillard du pauvre, ne dites plus : Il est quitte de bien des maux ! dites :

Malheur, malheur aujourd'hui à celui qui travaille

Encore une victime de la subversion ! C'est peut-être un père de famille usé par la douleur d'avoir vu dans la privation, dans le besoin, dans la souffrance, dans la misère, une femme et des enfants qu'il aimait.

Quand vous verrez passer l'enterrement d'un vieillard, ne vous pressez pas trop de dire : Il est mort de vieillesse ! dites : C'est peut-être encore une victime de la subversion ! C'est peut-être un bon vieillard entraîné au tombeau par le prétendu déshonneur d'une fille sur laquelle reposait tout son bonheur, toute sa vie, toute son espérance.

Quand vous verrez passer un convoi superbe et somptueux, ne vous pressez pas trop de dire : Celui-ci a parcouru une carrière honorable ; car souvent c'est un corps dont l'ame toute matérielle aussi restera longtemps sous la terre.

Quand vous verrez passer un cercueil que personne ne suivra, oh ! ne vous pressez pas trop de dire : Celui-là n'avait pas d'amis ! car c'est peut-être un pauvre jeune homme que la misère a détaché du sol natal pour le faire mourir seul, loin de sa famille, seul, loin de son pays, sur une terre étrangère ; mais son ame a regagné le ciel, sa première patrie.

Heureux, aujourd'hui, ceux qui sont pétris d'une pâte molle pour saisir l'empreinte des vieilles habitudes et des préjugés. Heureux ceux qui n'ont point de

volonté, et qui peuvent suivre pendant toute leur vie, la marche routinière qui leur a été tracée le jour de leur naissance.

Heureux, aujourd'hui, dans un siècle où tout se pèse au poids de l'or, celui qui possède la richesse, quels que soient les moyens par lesquels il l'ait acquise; on le dit honnête homme. Malheur à celui qui n'a que sa misère, son travail et sa loyauté.

Heureux, aujourd'hui, les égoïstes, les ames insensibles qui foulent aux pieds affections et devoirs; jamais ils ne sont embarrassés ni d'antécédents ni d'obstacles; ils n'ont devant les yeux que l'intérêt positif et la fantaisie du moment. Mais malheur, malheur aussi à toutes ces ames dégradées, parce qu'il faudra, dans l'avenir, qu'elles se retrempent longtemps avant de rentrer dans les lois de l'harmonie.

Heureux dans l'avenir, celui qui a le cœur sensible aujourd'hui, parce que l'on ne le comprimera plus à plaisir. Heureux celui dont l'ame est noble et grande, parce qu'elle ne sera plus torturée.

Heureux, dans l'avenir, celui qui veut aujourd'hui concilier, dans le fond de sa conscience, l'amour avec la vérité; le monde méchant ne lui fera plus obstacle, ne lui opposera plus sa mode et ses caprices, et ne l'écrasera plus sous le poids de sa méchanceté.

Heureux, dans l'avenir, celui qui n'aura pas eu pour croyance le mensonge et la superstition, parce que son intelligence, épanouie sur les œuvres de la création, s'épanchera radieuse vers son Dieu.

Malheur, malheur aujourd'hui à celui qui travaille

au bonheur de l'humanité, parce qu'il est victime de son dévouement.

Malheur, malheur aussi, dans l'avenir, à celui qui n'aura pas aimé son prochain, parce que, pendant longtemps, son prochain ne pourra pas l'aimer.

Qu'il sera grand et beau, ce jour, dans l'avenir !...
Grand notre humanité, puissante et glorieuse,
Accomplira sa loi rayonnante et joyeuse ;
Grand, sur le sol pur de nos vœux et de nos espoirs,
Naitront enchaînés les épis et les fleurs ;
Grand l'homme pourra, libre en sa noble carrière,
Régner en souverain sur les nations entières ;
Prendre, en glorifiant le divin Créateur,
Pour guide le plaisir et pour but le bonheur.
Et qu'il se souviendra du monde de misère
Où languit son enfance, où mourut son vieux père ;

PAPILLONNE.

Où le malheur de tous déterminait les pains,
Perpetuant la guerre et le sanglant sort de chaînes ;
Où l'on demandait l'oubli, loin d'avoir un quelconque espoir,
Fut abrégé, traité sans de dégoûts et de fiel ;
Comme la vie alors sera douce et remplie
Le cœur aimant et pur, et l'âme sereine ;
Comme en vérité du ciel toute la purité
Comme on respire l'air de la liberté ;
L'importance de ces choses par l'importance et la
sarcasme qui l'accueillait dans le principe. Vous avez pu
recommander à ce signe que la théorie de Ch. Fourier est
sablée. Avant de la comprendre, vous faut que vous
sombres, nous lui payons notre tribut d'ingratitude ;
plus tard nous faisons acte de justice, en reconnaissant
le vrai sens des mots des hommes de bien, et nous nous
chamment plaisant.

La papillonne, autrement appelée papillon, dont

un symbole de l'humanité, parce qu'il est victime de son
dévouement.

Malheur, malheur aued, dans l'avenir, à celui qui
n'aura pas aimé son prochain, parce qu'il, pendant
longtemps

Qu'il sera grand et beau, ce jour, dans l'avenir!...
 Quand notre humanité, puissante et glorieuse,
 Accomplira sa loi rayonnante et joyeuse ;
 Quand, sur le sol paré de riantes couleurs,
 Naitront entrelacés les épis et les fleurs ;
 Quand l'homme pourra, libre en sa noble carrière,
 Régner en souverain sur la nature entière ;
 Prendre, en glorifiant le divin Créateur,
 Pour guide le plaisir et pour but le bonheur,
 Et qu'il se souviendra du monde de misère
 Où languit son enfance, où mourut son vieux père ;
 De ce monde où jamais aucune fonction
 Ne fut harmonisée à la vocation,
 Où le malheur de tous éternisait les haines,
 Perpétuait la guerre et forgeait tant de chaînes ;
 De ce monde où Fourier, loin d'avoir un autel,
 Fut abreuvé trente ans de dégoûts et de fiel!...
 Comme la vie alors sera douce et remplie,
 Le cœur aimant et pur, et l'âme rajeunie !
 Comme on verra du ciel toute la pureté !
 Comme on respirera l'air de la liberté!...

BOISSY.

PAPILLONNE.

(TRAVAIL ATTRAYANT.)

Le mensonge et le ridicule sont infatigables sur la terre pour tyranniser les hommes de génie, ces émanations du ciel qui nous apportent ici-bas les bienfaits d'en haut, et cette vérité s'est toujours si ponctuellement reproduite, qu'il nous est permis de mesurer l'importance d'une découverte par l'indifférence et le sarcasme qui l'accueillent dans le principe. Vous avez pu reconnaître à ce signe que la théorie de Ch. Fourier est sublime. Avant de la comprendre, tous tant que nous sommes, nous lui payons notre tribut d'ingratitude; plus tard nous faisons acte de justice, en promulguant le vrai sens des mots sur lesquels nous avions méchamment plaisanté.

La papillonne, autrement appelée variante, dont

personne n'a jamais parlé avant Fourier, est un besoin irrésistible qui nous pousse à varier dans toutes nos occupations, comme dans tous nos plaisirs ; c'est ce besoin qui nous demande chaque jour et plusieurs fois par jour à alterner dans tout ce que nous faisons ; c'est ce besoin qui veut l'exercice intellectuel pendant le repos de l'exercice physique, et l'exercice des forces corporelles pendant le repos des organes intellectuels ; c'est ce besoin qui active, repose, réveille, alternativement les jouissances, les douceurs, les plaisirs de l'amitié, du famillisme, de la sociabilité, etc.

Les phrénologistes ne font pas mention de ce besoin de varier ; mais du moment où ils admettent la pluralité des organes encéphaliques, ou ce qui revient au même, la pluralité des penchants, ils ne peuvent refuser la papillonne, ou comme manifestation d'un organe encéphalique que l'on avait pas encore localisé, ou comme effet nécessaire de l'alternative d'exercice et de repos de nos passions. Peu nous importe ! ce n'est pas moins un besoin, et personne, avant Fourier, n'avait songé à satisfaire, à utiliser ce besoin qui nous est inné.

Dans l'état actuel de notre société, pour la grande majorité et pour les trois quarts d'une faible minorité, les facultés intellectuelles ne reçoivent aucun développement et restent silencieuses sous le poids de l'abrutissement ; toute sa vie se résume dans une vie purement végétative, pendant laquelle l'homme, pour subvenir avec grande peine aux frais de l'existence de lui et des siens, n'a qu'une seule et même occupa-

tion, un seul et même travail, un seul et même état.

C'est pendant tout un jour, pendant tout un mois, pendant toute l'année, pendant toute sa vie que le paysan se courbe vers la terre, arrose ses fatigues avec la sueur de son front et désire le repos physique.

C'est pendant toute sa vie que le bureaucrate s'ennuie, languit et demande à varier dans ses occupations.

C'est en restant continuellement dans des ateliers malsains que l'ouvrier dépérit, se flétrit, use et neutralise sa forte et robuste constitution.

C'est en respirant trop longtemps les émanations de plomb, que d'autres ouvriers contractent la colite des peintres.

C'est par la vie sédentaire et par le manque d'exercice musculaire que se développe la goutte.

C'est dans le séjour habituel de l'humidité que germe le rhumatisme.

C'est par la prolongation, à l'abri des rayons solaires, sous l'influence d'un régime débilitant, que naît la phthisie et qu'on respire la mort.

C'est en condamnant au repos les forces physiques et en surexcitant trop l'intelligence, que l'on favorise toutes les maladies nerveuses.

C'est la monotonie qui rend le travail répugnant; c'est le travail répugnant qui engendre la paresse, et la paresse est la mère de tous les vices.

Si Dieu eût voulu que l'homme ne s'occupât qu'à une seule chose, qu'il n'exercât qu'un seul état machinalement pendant tout le cours de sa vie, il eût été conséquent et neût donné à cet homme-machine qu'un seul

désir, qu'un seul penchant ; mais , puisque nous trouvons dans notre organisme , l'instrument complexe d'une pluralité de besoins , de forces , de puissance , il faut disposer , combiner , harmoniser le jeu de toutes ces manifestations , pour que le repos forcé des uns ne soit plus cause de contrainte , de privation et d'ignorance ; pour que l'exercice continuel des autres ne devienne plus cause d'ennui , de fatigue , de maladie et de mort ; pour que la subversion fasse place à l'harmonie , et que l'homme , obéissant aux volontés de Dieu , rentre dans les voies normales , participe de l'essence divine et retrouve le bonheur.

La papillonne une fois admise , on est tout naturellement amené à conclure que le travail , tel que nous l'observons , tel qu'il est organisé de nos jours , n'est pas en rapport avec notre nature et ne peut nous donner ni le bien-être physique ni le bien-être moral. Partout il se fait avec trop de langueur , sans variations , avec monotonie ; avec esclavage , sans attrait , toujours par contrainte , jamais par plaisir ; le plus souvent il laisse l'homme isolé , il le sépare des êtres qu'il affectionne , le rapproche de ceux avec lesquels il ne peut point sympathiser ; et on ne doit pas s'étonner , quand on voit travailler avec langueur , quand l'ouvrage traîne , quand le désœuvrement s'en mêle , quand l'homme cherche à éluder la répugnance , qu'il se jette de la contrainte dans l'oisiveté , qu'il cherche de la variation dans la débauche , il ne faut pas s'étonner si bien des gens , qui doutent que le travail se rattache à notre nature , idolâtrent si fort la paresse.

Le travail, on ne peut pas en douter, est un besoin pour l'homme; c'est le plus pressant de tous nos besoins; le travail, ce n'est que le jeu de notre organisation physique et intellectuelle. Refuser de travailler, de nous occuper, c'est résister à notre propre nature; c'est ne pas vivre, c'est mourir cent fois dans le jour. On peut bien répugner à une occupation qui nous a fatigué, fuir un travail qui ne nous plaît pas, en désirer un autre, chercher à varier: le travail est mal organisé de nos jours, mais il n'en est pas moins un besoin, et toujours, sans nous en douter, nous obéissons à ce pressant besoin, soit que nous exercions une faculté physique, soit que nous exercions une faculté intellectuelle, soit encore que nous exercions plusieurs d'elles en même temps.

Dans le système de Charles Fourier, le travail devient attrayant; il se fait par courtes séances, avec variation: l'intelligence peut s'exercer de mille et mille manières; les forces physiques sur mille et mille points, toujours avec plaisir, avec charme, avec utilité; l'homme cesse d'être esclave; ce ne sont plus ces chefs ignorants qui lui commandent; de ces guides, il suit par attraction la supériorité de talents. Les sympathies nous délassent, la justice de répartition nous encourage; l'amour-propre nous aiguillonne. Partout nous sommes avec des êtres qui nous aiment; partout nous trouvons la variation: au lever du soleil, lorsque le phalanstère répand ses groupes joyeux sur la campagne riche, belle, harmonieusement variée; pendant les fortes chaleurs, pendant les pluies, pendant les mauvais temps

dans de vastes et superbes ateliers, engrenage de l'agriculture avec l'industrie; le soir, dans le paisible comité familial, ou dans ces nombreuses réunions toujours formées de sympathie.

Vous est-il arrivé quelquefois, après avoir tenu tout le jour un livre à la main, avoir pris un copieux repas, de sentir votre estomac lourd et pesant, de sortir de la ville pour faciliter votre digestion, de vous rapprocher d'une ferme et d'y trouver, assis sur le banc d'une longue table, des paysans las des labeurs d'une fatigante journée, buvant leur mauvaise boisson et mangeant leur mauvaise soupe? Est-ce que cela ne vous a pas donné à réfléchir et conduit à ce raisonnement tout naturel: que c'est à ceux qui se livrent à des exercices pénibles, à des occupations débilitantes que conviendraient les substances animales réparatrices, le régime fortifiant, le vin généreux, et que le riche qui vit dans l'inaction, après ses occupations sédentaires, serait assis plus sainement à la table du pauvre qu'à la sienne? Nous ne voulons pas dire par-là qu'il faudrait, pour rentrer dans les lois normales de notre destinée, que ceux qui possèdent de quoi se donner de bons repas s'astreignent à prendre une mauvaise nourriture. Nous désirons pour tous le progrès vers le bien-être, rejetant loin de nous toute pensée rétrograde; mais il est dans notre conviction qu'il existe des moyens qui peuvent transformer les travaux agricoles et industriels en plaisirs attrayants, faire converger sur ce point les forces oisives, et, en occasionnant dans l'organisme des pertes plus considérables, changer en

sobriété ce qui n'est aujourd'hui qu'un excès destructeur qui absorbe et détraque la constitution la plus forte et la mieux partagée.

Et, quand nous avons vu des hommes, haletant de chaleur, noircis par les rayons d'un soleil brûlant, qui ont donné jusqu'à la dernière goutte de leur sueur et qui se désaltèrent avec de l'eau, s'il est vrai qu'ils sont nos frères, il nous est bien permis aussi d'espérer pour eux un avenir meilleur et de faire des vœux pour que cet avenir de bonheur et de justice leur arrive bientôt.

En association, tout ce qui concerne l'existence de l'homme s'harmonisera avec l'abondance, le luxe et la richesse. Tout les travaux s'exécuteront avec plaisir. L'oisiveté sera chose impossible, parce qu'il n'entre pas dans la nature de l'homme de vivre dans l'oisiveté, et que le travail est pour lui un besoin, quand le travail est un besoin qui entraîne. Personne ne restera sans rien faire; tous se rendront utiles dans leurs genres d'occupations, ou, ce qui revient au même, dans leurs genres de plaisirs. La terre sera belle et riche, parce que tous s'associeront, et que, par l'association, tous ne feront qu'un pour l'embellir, la fertiliser; que chacun ne se séparera plus de tous les autres pour la morceler, la stériliser, l'enlaidir.

De savantes sociétés agronomiques se formeront pour sonder les terrains, et à chaque partie assigner le rôle qu'elle doit jouer dans la production.

De nombreux travaux, variés à l'infini, s'ouvriront sur tous les points, s'exécuteront par courtes séances

toujours avec plaisir et toujours en contact de personnes attirées, réunies par des sympathies.

De riches forêts couvriront le sommet et le flanc des montagnes; de nouvelles sources fertiliseront des vallées incultes; sur le penchant des coteaux des vignes se marieront avec de beaux vergers au tapis verdoyant, à côté de la dorure des moissons.

On récoltera beaucoup moins de blé qu'aujourd'hui, parce qu'il faudra moins de pain, quand il y aura pour tous et en abondance des animaux de toute espèce, du gibier, du poisson, des légumes, des fruits de toutes les variétés.

Dans la plaine seront les jardins, des bosquets, de vastes étangs, puis de belles prairies pour engraisser de nombreux troupeaux.

Il y aura des hommes de confiance pour faire la vente, l'échange des productions de la commune, et pour acheter ce dont elle aura besoin. Les employés, pour mériter l'estime des sociétaires qui auront mis leur confiance en eux, seront intéressés à se conduire, dans leurs charges, avec justice, parce qu'en harmonie on sera rétribué toujours d'après les services que l'on aura rendus, jamais d'après le verbiage que l'on aura étalé.

Au lieu d'être empêché par le morcellement, par la divergence d'intérêts, si les garanties du bonheur et de la prospérité de la commune reposaient sur des bases solides de réciprocité et d'association;

Au lieu de jeter sur les occupations agricoles du dédain, du mépris, trop peu de retribution pour

trop de misère, si on rendait à l'agriculture son luxe et son mérite ;

Au lieu de livrer les produits de la commune entre les mains d'une multitude de commerçants, si on en confiait la vente, l'échange, l'achat, à la probité de quelques hommes de confiance et qui seraient instruits dans la partie ;

Au lieu de rendre les travaux champêtres répugnants, monotones, si on savait les alterner, les engrener avec les arts, l'industrie et les sciences ;

Bientôt l'homme aurait d'autres goûts, prendrait d'autres habitudes ; les mœurs deviendraient plus douces ; vous verriez disparaître tous ces vices que vous supposez adhérents à notre nature et qui ne tiennent qu'à de funestes influences. Nos passions convergeraient toutes vers la vertu ; et nous songerions bientôt à remplacer les armées destructives par des armées industrielles qui porteraient partout la paix, la joie et l'abondance.

L'homme enfin quitterait sa chétive cabane pour entrer dans son palais, dans le phalanstère.... Phalanstère...., à ce mot, je vous vois rire.. ; et cependant, il n'y a pas plus de distance entre un phalanstère et un de vos châteaux, qu'entre un château et une de vos chaumières ; en d'autres termes, il y a autant de distance entre une chaumière et un château, qu'entre ce même château et un phalanstère. Vous avez bien pu faire un château à côté d'une chaumière, pourquoi ne ferions-nous pas un phalanstère à côté d'un château ?

Vous avez vu le Louvre, le Palais-Royal, Saint-Cloud,

Neuilly, Versailles et beaucoup d'autres édifices, semblablement beaux et imposants, qui ont été construits pour l'intérêt, le luxe de quelques hommes, ou pour le caprice d'un seul, et vous désespérez de pouvoir élever quelque chose d'un peu mieux pour le bien-être et dans l'intérêt de 1800 personnes ! En vérité, je ne sais plus lesquels de nous doivent rire des autres.

Et parce que vous le voyez tous les jours, vous croyez bien qu'un individu isolé peut, dans son petit enclos, détruire les insectes, tuer les animaux nuisibles, flétrir les plantes qui lui sont préjudiciables, l'arroser, l'embellir, le distribuer, le changer à son gré, selon ses goûts, ses besoins, l'entourer, s'il le veut, d'une guirlande de roses ou d'une bordure d'œillets.

Et parce que vous ne l'avez pas vu encore, vous ne croyez pas à la possibilité de faire en association, en grand, ce que vous faites aujourd'hui en petit; vous ne croyez pas qu'on puisse modifier le règne animal, changer la nature des productions végétales, fertiliser notre globe, ceindre, si on le veut, la circonférence de la terre avec une couronne de fleurs. Oh ! mais vous n'avez donc point de confiance dans la bonté divine, point d'espérance dans l'avenir !

Un globe est en grand ce qu'un homme qui passe sur lui est en petit. Un globe a, dans le règne minéral, un point de sustentation, un grand squelette pour porter un système vital et un système intellectuel. Autour du point de sustentation, la vie s'échauffe sous les rayons du soleil; elle respire l'acide carbonique pour les végétaux, l'oxygène pour les animaux; elle

se rafraichit, elle se désaltère dans l'océan, vaste centre de circulation qui donne aux nuages ce que les fleuves lui restituent; et dans le règne animal, un globe a son système sensible, agissant, dont l'hominalité est l'esprit et l'intelligence.

Un globe est une partie qui a un rôle à jouer au milieu de la splendeur du grand tout de l'ordre universel; c'est aussi un grand corps où les molécules doivent s'appuyer les unes sur les autres, où les organes doivent fonctionner dans un ordre hiérarchique; où les engrenures ne doivent pas s'entraver; où les systèmes doivent s'équilibrer; où l'âme préside.

Les hommes désassociés sont des atomes qui se repoussent et nuisent à la solidité des rouages.

La pauvreté, c'est une éruption malade dont la confluence détermine un grand mouvement fébrile.

Une province malheureuse, c'est une partie souffrante qui fait souffrir les autres.

Un peuple en révolution, c'est un membre cassé qui ne peut plus servir le corps.

Les nations divisées d'intérêts sont des organes qui fonctionnent dans un ordre inverse.

Les guerres sont des plaies saignantes qu'il faut guérir.

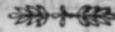
Les préjugés, c'est un poison lent qui coule sourdement dans les veines.

Un globe en subversion, c'est une femme chlorotique, pâle, languissante qui se fane, qui dépérit, et dont l'intelligence s'étiole.

Un globe en harmonie, c'est une jeune fille fraîche et jolie, avec une ame noble et contente.

Un globe, c'est un vaste domaine dont Dieu est le maître, dont l'homme est le gérant, dont le bien-être est le produit attractif.

La destinée de l'homme, c'est de régir sagement l'astre sur lequel il vit, de le coordonner à la beauté du tout de l'ordre universel, pour que l'humanité paye son tribut de religion et reçoive son salaire de bonheur.



AUX PHRÉNOLOGISTES.

Mais de tous ces grands noms à l'aurore sainte,
Il est au moins resté quelque étincelle empreinte ;
Le temps n'a rien pris, et leur enseignement

Parti nous a germé comme un grain de froment.

AUX

Comme eux, nous sommes, soldats humanitaires,
Fautiers ! tu n'es donné que ton corps à la terre.

PHRÉNOLOGISTES.

Tout cela, comme un phare éblouissant sur l'onde,

Le Guide, pour l'éclairer, nous élève et nous guide,
C'est là qu'il faut le chercher, c'est là qu'il faut le servir.
Dieu en nous donnant le pouvoir de lire dans notre organisation, nous a donné la puissance de remonter jusqu'à ses sources de bonheur et de pouvoir librement y puiser.

Tant que nous avons voulu habiter au lieu d'observer,
Tant que nous n'avons pas pu consulter les secrets de
notre organisme, nous n'avons pu nous connaître
qu'en société vicieuse ; et à mesure que le milieu
social s'est formé, en se mettant en désaccord avec
l'organisation humaine, de plus en plus les hommes
sont sortis des voies du naturel ; de plus en plus leurs
désirs, leurs besoins ont été gênés par la contrainte ;

Un globe en Irlande, c'est une jeune fille fraîche et joye, avec une voix noble et contenue.

Un globe, c'est un vaste domaine dont l'homme est le maître, dont l'homme est le gérant, dont le bien-être est le produit attractif.

La destinée de l'homme, c'est de régler sagement l'astre sur lequel il vit, de le coordonner à la beauté de tout de l'ordre universel, pour que l'humanité paye son tribut de religion et reçoive son salaire de bonheur.

Mais de tous ces grands noms à l'auréole sainte,
 Il est au moins resté quelque éternelle empreinte ;
 La tombe n'a rien pris, et leur enseignement
 Parmi nous a germé comme un grain de froment,
 Comme eux, noble tribun, soldat humanitaire,
 Fourier! tu n'as donné que ton corps à la terre.
 Mais tout ce qui chauffait l'homme qui n'est plus toi,
 Ta sainte humanité, ta grande ame, ta foi,
 Tout cela, comme un phare étincelant sur l'onde,
 Garde, pour l'avenir, une clarté profonde.

AUX PHRÉNOLOGISTES.

Le bonheur de l'homme est dans la nature de l'homme : c'est là qu'il faut le chercher ; c'est là qu'il faut le cultiver. Dieu en nous donnant le pouvoir de lire dans notre organisation , nous a donné la puissance de remonter jusque vers la source du bonheur et de pouvoir librement y puiser.

Tant que nous avons voulu inventer au lieu d'observer , tant que nous n'avons pas su consulter les secrets de notre organisme , nous n'avons pu nous constituer qu'en société vicieuse ; et à mesure que le milieu social s'est faussé , en se mettant en désaccord avec l'organisation humaine , de plus en plus les hommes sont sortis des voies du naturel ; de plus en plus leurs désirs , leurs besoins ont été gênés par la contrainte ;

de plus en plus les peuples ont été comprimés sous le poids de la misère et de l'esclavage ; de plus en plus aussi la misère les a appelés vers le bonheur, l'esclavage vers la liberté ; de plus en plus aussi ils ont senti le besoin de changer de position, et à mesure que ce besoin a augmenté, sans qu'on y eut égard, les révolutions se sont succédées ; et les révolutions, quand elles germent, annoncent toujours quelques grands changements qu'il faudrait introduire dans les sociétés, si on veut en soutenir les bases qui ploient sous la force.

Il faut du temps pour dissiper cette épaisse atmosphère qui nous écrase sous le poids des préjugés ; il faut du temps pour que les lumières se répandent et que l'homme, abjurant son passé d'erreur, de mensonge, de superstition dont il s'est fait une habitude, une seconde nature, puisse supporter les rayons de la vérité, en soutenir tout l'éclat, toute la splendeur et en comprendre toute la beauté, toute la richesse : mais ce n'est pas une raison pour nous décourager et perdre espoir ; c'est un motif de plus pour travailler avec persévérance, puisque la tâche est difficile.

Gall, en plongeant le scalpel de la vérité dans les profondeurs de l'organisation humaine, nous a fait connaître l'instrument de nos manifestations morales et intellectuelles ; il nous a fait pressentir qu'il y avait moyen de corriger une machine détraquée par des mains inhabiles, d'en équilibrer les différentes pièces entre elles et d'en harmoniser le jeu.

Comme tout ce qui est science, la phrénologie,

dans le principe, dut rencontrer des adversaires de mauvaise foi; plus tard elle a trouvé, pour la défendre, des hommes de cœur et d'intelligence; aujourd'hui les savants croient et les gens du monde n'osent plus douter. La phrénologie est vraie; si, pour le moment, elle est impuissante pour faire le bien, c'est qu'une vérité manque pour traduire et manifester ses résultats.

Grâce aux travaux d'hommes illustres, grâce aux savantes leçons que nous a données l'immortel Broussais, en dépit de toutes ces impuissantes cabales que la vérité écrase toujours tôt ou tard, la phrénologie s'est constituée science positive; mais, pour qu'elle ait puissance de contribuer à rendre le bonheur au genre humain, il faut que les partisans de Gall voient plus que l'organe matériel, et qu'ils songent sérieusement à placer l'homme dans un ordre harmonisé sur la nature. Pour sortir de l'oubli de notre destinée terrestre, ce n'est pas assez de connaître que les passions se dénaturent, se pervertissent et produisent le mal par une mauvaise stimulation, il faut remonter aux causes du mal, l'attaquer dans ses racines, refaire un milieu social où l'intelligence, les besoins et les sentiments puissent jouer sans se gêner, sans se heurter, sans se nuire.

Un autre que Gall a étudié, observé l'homme avec tant de persévérance et d'exactitude, qu'il a su démêler, au milieu du chaos social, ce qui vient de Dieu avec ce qui vient des hommes, ce qui vient du ciel avec ce qui vient de l'enfer, et donner une théorie dont la pratique arrêtera le genre humain dans sa marche

rétrograde et lui imprimera son véritable mouvement progressif ; cet autre, c'est celui qui est venu avec amour et désintéressement présenter une découverte qui doit placer chaque individu dans sa sphère d'attraction et de bien-être : c'est celui qui a demandé et qui n'a pu obtenir, pour prix de toutes ses longues veilles, de ses fatigants travaux, une seule expérience qui rendrait à notre globe son harmonie, à la terre sa fertilité, à tous le bonheur ; c'est celui qui veut remplacer les lois de haine, de subversion, de contrainte, par des lois d'amour, d'harmonie, de liberté ; c'est celui qui a tracé le plan du Phalanstère ; c'est celui qui a trouvé le moyen de faire rendre au moins à la terre quatre fois plus qu'elle ne rapporte aujourd'hui et de tarir la source de la misère qui pèse sur tous les peuples..... c'est Fourier..... Un souvenir de reconnaissance lui sera donné dans tous les cœurs.... « Ce qui n'est écrit que sur le marbre et l'airain est bientôt effacé ; ce qui est écrit dans le cœur demeure toujours. »

Les vérités se soutiennent, se prouvent, ressortent les unes par les autres ; la vérité est inaltérable, survit au mensonge, ne s'efface jamais ; la vérité, c'est là où sont écrites les lois de Dieu et de l'éternité. Le système de Gall et celui de Fourier s'adaptent parfaitement l'un à l'autre ; Gall est descendu dans les profondeurs de l'organisation humaine, Fourier a découvert le milieu social où il fallait placer le jeu de cette organisation, pour que l'homme pût atteindre le but de son existence terrestre, concourir au grand tout de l'ordre universel, harmoniser son globe, trouver le bonheur

et agir d'après les volontés de l'Être suprême. Certes deux hommes qui ne se sont jamais connus, qui ne se sont jamais vus, qui ont travaillé chacun de leur côté, ne pouvaient pas employer les mêmes expressions et tomber juste sur le même nombre de penchants ; mais, du moment où les deux systèmes sont en corrélation sur le fond des idées, se servent, s'utilisent, qu'on ne trouve dans l'un rien qui ne soit en contradiction réelle avec ce que l'on trouve dans l'autre, ont doit les regarder comme deux sciences, comme deux vérités qui se fortifient l'une par l'autre.

On a tourné en ridicule la théorie de Fourier, parce que, dans ses ouvrages, au lieu de se servir de termes gréco-latino-français, il a employé des expressions simples, intelligibles, qui sont à la portée de tout le monde ; il dictait une science nouvelle ; il lui fallait des termes nouveaux pour la rendre. Remarquez qu'il a écrit, non pas pour une secte, pour un petit nombre, mais pour l'espèce humaine tout entière, pour tous, et qu'il fallait se faire comprendre de tous ; et, si vous trouvez dans ses ouvrages des expressions qui vous choquent, n'y trouvez-vous pas aussi plus de mille pages qu'il faudrait écrire en lettres d'or ; d'ailleurs, il le dit lui-même, il n'empêche pas d'employer d'autres expressions ; changez celles de Fourier, si elles vous déplaisent, mais croyez-en ceux qui ont lu avec impartialité les ouvrages de ce bienfaiteur de l'humanité, on s'habitue facilement aux mots qui représentent le bonheur, et on aime à respecter tout ce qui rappelle celui qui nous l'a donné.

C'est à tort que l'on accuse la phrénologie de matérialisme et d'irréligion. Croire que l'ame a besoin d'un organe matériel pour manifester sa puissance et ses facultés, ce n'est pas plus ridicule que de soutenir qu'il fallait à Paganini un violon pour nous charmer par la beauté de son talent, et s'il est une science qui affirme et atteste l'existence d'un Dieu, c'est bien celle qui a déplissé les circonvolutions du cerveau pour y lire les volontés du Créateur, les écrire sur le crâne, pour vérifier ensuite jusqu'à quel point ses volontés premières peuvent, dans chacun de nous, changer, se fausser, se dénaturer par les circonstances et le milieu social qui nous entoure. Toutefois, phrénologistes, on peut vous faire le reproche d'avoir commis quelques erreurs de classification; en vous basant sur le type naturel, vous avez écrit sur le sommet de la tête : bonté, religion, fermeté, et non pas bonhomie, fanatisme, entêtement. Pourquoi écrivez-vous plus bas : ruse, combativité, destructivité, et non pas courage : adresse, organisation? N'est-ce pas invraisemblable de placer le crime à côté de la vertu, le meurtre à côté de la religion? les hommes n'ont pu recevoir de Dieu ce qui est en désaccord avec la justice et froisse les sentiments de la relation sociale, ces penchants ne sont pas de notre nature et ne tiennent qu'à des influences fâcheuses qu'il faut faire disparaître. Il n'est pas plus vrai d'admettre un penchant qui nous emporte vers le crime, et de supposer dans notre organisme une combativité pour faire battre les hommes entre eux. Bien loin de là, il est dans notre essence d'avoir du courage pour

lutter victorieusement contre un danger qui nous menace ou qui plane sur la vie d'un de nos semblables; comme il est dans notre essence aussi de combattre, de détruire, sur le globe que nous habitons, tout ce qui devient nuisible à l'hominalité; de pratiquer, en corps réuni, pour le bien-être général, ce qu'isolément nous savons faire dans l'intérêt personnel, lorsque nous détruisons la ciguë qui croît vers la plante potagère, la ronce qui étouffe l'arbuste, l'insecte qui étouffe nos fruits.

Ne confondez donc pas les passions avec ce qui n'est que des effets mauvais provenant d'un mauvais milieu social. Ne dites plus que le vol, le combat, la fraude, le meurtre, etc., sont des passions, car ce ne sont là que des résultats fâcheux attachés à la subversion. Ce ne sont que des conséquences funestes qu'on peut et qu'il faut faire disparaître, tout en respectant les passions normales qui traduisent les forces insurmontables de la nature et les intentions de la sagesse divine.

Phrénologistes, vous avez entre des mains de bons germes; confiez-les à cette terre féconde que Fourier nous a fait connaître; ne les laissez pas tomber sur le sol ingrat qui étiole les plantes, fane les fleurs et dénature les fruits.

Si vous voyez dans un champ aride des tiges de blé qui languissent et portent des têtes toutes flétries, vous ne dites pas que c'est le germe qui était mauvais. Dans un milieu social subversif, quand vous voyez l'homme malheureux et faussé, n'accusez donc plus la nature, qui a fait tout pour le bien; le germe est bon,

mais il se développe sur un terrain qui le dessèche ou lui communique des qualités malfaisantes.

Où trouve-t-on le seigle ergoté? Dans les endroits bas et humides, pendant les années pluvieuses, sur cette tige que le laboureur voyait grandir avec espoir. Sur un sol plus élevé, sous une autre influence, ce grain qui lui a donné un poison aurait produit un bel épi de plus pour sa récolte.

En conscience, peut-on croire que celui qui n'a point de pain, qui n'a point de moyens d'en avoir pour lui, pour sa femme, pour ses enfants, soit voleur par plaisir! Celui qui le croit a bien mauvaise opinion de la nature humaine, il connaît bien mal ses frères en douleur, il est bien près de blasphémer son Dieu. Je ne dis pas pour cela qu'il faut laisser faire le mal, je dis seulement qu'il y a des moyens de l'empêcher, et qu'il faut l'empêcher.

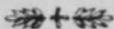
L'homme est naturellement bon; ce sont les sociétés subversives qui font les hommes méchants; et si vous me dites qu'il y a des individus qui naissent avec des défauts, je vous soutiendrai que leur méchanceté remonte plus haut que leur naissance, que la cause doit encore en être attribuée à une subversion qui leur a été transmise par voie d'hérédité, comme elle nous transmet des germes de maladies; et je vous place dans l'alternative ou de convenir de la vérité ou de blasphémer son Dieu; si vous ne voulez pas admettre que les germes de la vertu ont été semés bien profondément dans notre organisation par la volonté céleste; puisqu'au milieu d'une société aussi égoïste que l'est celle dans laquelle nous

vivons, on les voit encore se développer largement et se combiner avec nos sentiments les plus nobles, pour vous prouver que la semence qui tombe d'en haut est impérissable.

Ne nous accusez pas de ridicule, phrénologistes, car naguère vous luttiez vous-même contre le mensonge et l'ironie.

Ne dédaignez pas nos labeurs et nos fatigues, car nous travaillons sur le sol de l'harmonie.

Ne vous séparez pas de nous, car nous remuons la terre promise où doivent se développer, sans se flétrir jamais, ces germes de courage, d'espérance, de bonté, de justice, et de religion, de sociabilité et d'intelligence, dont vous avez écrit les noms sur le crâne, mais qu'une main divine et toute puissante a déposés dans le cerveau de l'homme.



Tandis que vous serez désunis, et que chacun ne songera qu'à soi, vous n'avez rien à espérer que souffrance, et malheur et oppression.

LAMENNAIS.

Nous sommes tous frères et membres d'un même corps, parce que nous n'avons qu'un même père, qui est Dieu. Il s'en suit qu'ayant la même origine, nous devons avoir les mêmes sentiments, être animés d'un même esprit, et contribuer tous ensemble au bien commun, ainsi que les pierres concourent au maintien d'une voûte par leur assemblage et leur union.

Le vicomte DE VILLENEUVE-BARGEMONT.

Partout il y a tendance à l'association; quelle part
 qui fait que les fourmis ont pu donner un modèle
 de société si stable, si belle, si parfaite, si bien
 combinée? C'est l'association.
 Quand on touche un point dans une ruche, c'est
 comme si on touchait tous les points; quand on allume
 une des abeilles, c'est comme si on allumait toutes
 les abeilles; le toucher et l'allumer se propagent comme
 la commotion électrique. Toutes, au même temps,
 elles sont agitées du même zèle, de la même ardeur.
ASSOCIATION.
 elles sortent et poursuivent leur ennemi commun; toutes
 elles savent combattre avec le même courage; toutes
 elles s'exposent; pas une ne fuit le danger, pas une
 ne recule devant la mort; et l'homme est obligé de
 fuir. Qu'est-ce qui rend les abeilles si fortes? C'est
 l'association.

Quand on regarde une fourmilière, on pourrait croire
 au premier abord, que c'est un amas, une simple
 agglomération de parties superposées au hasard,
 entassées sans ordre, sans calcul, sans combinaison;
 cependant, dans toute cette masse de débris de végé-
 taux, il n'y a pas une seule petite pièce qui n'ait son
 utilité; la superficie abrite parfaitement l'intérieur
 contre l'intempérie des saisons; dans l'intérieur, il y a
 des rues-galeries, des chemins, des sentiers pour une
 circulation facile; plus profondément on trouve la
 place où chaque œuf est déposé, où il doit éclore;
 des cases pour les provisions d'hiver et de petites
 localités où les fourmis se tiennent pendant les jours
 de pluie et pendant leur temps de repos. Qu'est-ce

qui fait que les fourmis ont pu donner un modèle de société si stable, si belle, si parfaite, si bien combinée? C'est l'association.

Quand on touche un point dans une ruche, c'est comme si on touchait tous les points; quand on attaque une des abeilles, c'est comme si on attaquait toutes les abeilles; le toucher et l'attaque se propagent comme la commotion électrique. Toutes, en même temps, elles sont agitées du même zèle, de la même ardeur, de la même pensée, du même désir; toutes ensemble elles sortent et poursuivent leur ennemi commun, toutes elles savent combattre avec le même courage, toutes elles s'exposent; pas une ne fuit le danger, pas une ne recule devant la mort; et l'homme est obligé de fuir. Qu'est-ce qui rend les abeilles si fortes? C'est l'association.

L'association est un penchant commun à beaucoup d'animaux; c'est un penchant inné chez l'homme; c'est la sociabilité des phrénologistes; c'est une passion conservatrice, soit qu'on l'envisage sous le rapport de l'individu, soit qu'on l'envisage sous le rapport de la société.

Mais tant que le souffle du mensonge passera sur la terre, tant que les pensées de l'enfer resteront dans le cœur, tant que les hommes voudront gouverner par leurs lois, sans consulter le code de la nature, l'association leur sera nuisible, dans ce sens qu'elle deviendra préjudiciable au plus grand nombre; les hommes ne s'en serviront que pour appuyer leur règne; ils se coaliseront quelques-uns pour asseoir leur bonheur instable sur l'oppression des autres.

Partout il y a tendance à l'association; nulle part l'homme ne reste isolé. Au village, les habitations sont conjointes; à la ville, la réunion devient plus immédiate, plus serrée; dans la capitale, elle nous paraît faire comme un seul tout; et dans cette capitale, lorsque le matin, lorsqu'à midi, lorsque le soir, nous voyons les hommes se croiser, s'entre-croiser, se remuer en tous sens, nous avons vu un reflet de l'association, et rien de plus..... Ils se sont regardés sans se connaître; ils se sont parlé sans se comprendre.... Au village, les masures sont barricadées, cloîtrées les unes par les autres; chaque taudis est un point isolé. A la ville, agglomération plus compacte, séparation plus grande, désassociation croissante. Dans la capitale, désunion complète; et dans toute cette masse d'individus que nous voyons s'agiter en mille et mille sens, chacun s'agite, se remue pour lui, rien que pour lui, isolément de tous les autres; chacun travaille séparément, ne pense que pour lui, ne voit que lui, heurte et coudoie ses voisins qui le heurtent, le coudoient plus fort à leur tour. Tous se gênent, s'entravent, s'arrêtent, se nuisent; ils sont tous séparés les uns des autres; chacun s'isole de l'intérêt de tous, et tous s'isolent de l'intérêt de chacun. Personne ne trouve garantie; aucun ne trouve sécurité, aucun ne trouve richesse sûre, parce que la désassociation et l'isolement ne peuvent donner que la désharmonie et la faiblesse, et que la désharmonie et la faiblesse ne peuvent donner que fatigue, peine, misère, privation et jamais le bonheur.

Et quand l'association vient soulever tout un peuple pour renverser un trône, pour bouleverser un empire, pour faire une révolution, toujours la révolution dénote qu'il y a dans la société de pressants besoins qui n'ont pas été satisfaits. Comme les maladies, les révolutions ont leurs prodromes; le prodrome, ce n'est pas encore la maladie, c'est son cri d'avertissement; si on écoute ce cri d'avertissement, si on est docile à ce qu'il réclame, la maladie se tait. Et si, nous, médecins, nous prêtons une oreille attentive pour entendre les premières plaintes de la douleur; vous aussi, politiques, écoutez pour entendre les premiers cris d'alarme d'un peuple en souffrance; votre tâche est encore plus consciencieuse que la nôtre, nous pouvons guérir un atome dans le corps social; c'est tout le corps social que vous pouvez sauver.

Nous avons des penchants différents, des désirs différents, des doses différentes d'intelligence; il n'y a pas deux hommes semblables sous le rapport du physique et sous le rapport du moral.

Dans une société harmonisée selon les vues de la nature, l'égalité sociétaire voudra que chacun ait les mêmes prérogatives, les mêmes garanties pour développer la somme d'intelligence dont il aura été doté; pour donner libre essor aux nuances de ses passions et pénétrer sûrement dans la sphère d'utilité, de bonheur où l'appellent ses désirs, ses penchants et ses goûts. La masse des individus formera alors une série graduée où chacun occupera l'échelon qui lui convient, une série où tous seront utiles à chacun, où chacun

sera utile à tous, où chacun respectera la liberté de tous, où tous respecteront la liberté de chacun.

Peut-on concevoir deux machines organisées différemment qui donneraient le même jeu? Voilà pourtant ce que l'on veut, d'après les idées de l'égalité telle qu'on la conçoit de nos jours; on veut que des penchants, des goûts, des désirs, des besoins différents, fassent, pensent, agissent de la même manière. Sous les lois harmoniques, les institutions devront se mettre en rapport, non-seulement avec l'organisation humaine en général, mais aussi avec l'organisation de chaque individu en particulier.

Aujourd'hui femmes, hommes, amis; parents, enfants, tous voudraient s'aimer, tous disent s'aimer, mais parce qu'ils n'ont pas su comprendre l'égalité dans son acception normale et sociétaire; ils se gênent, ils se heurtent et, à la place d'une amitié franche, d'un agréable abandon, d'une naturelle sociabilité, d'un travail attrayant et productif, il ne leur reste trop souvent que de la contrainte, de la misère, de l'ennui et des convenances forcées qui ne sont plus qu'un fatigant mensonge.

Une société, amie des lois pures et intégrales de l'association, à leur naissance, recevra tous les siens avec le même plaisir, les mêmes prérogatives; pendant leur vie, avec le même empressement, elle les placera tous dans leur destinée sociale et passionnelle; dans la vieillesse, à tous elle prodiguera les mêmes soins, et à l'heure de la mort, à tous elle donnera les mêmes consolations et fera les mêmes adieux.

Une société qui abandonne la mort à l'horreur de la mort, la vieillesse à l'infirmité de la vieillesse, la vie à la misère, la pauvreté à l'ignorance, la richesse à la dépravation, l'enfance à la faiblesse, est une société de subversion à laquelle on ne doit ni amour, ni reconnaissance, parce qu'il est injuste, subversif, le milieu social qui attend l'homme à l'entrée de la vie pour le dépouiller de ses droits naturels, qui jette sur son berceau les chaînes des préjugés de rang et de naissance, et ne lui laisse aucune garantie pour son développement physique, moral et intellectuel.

Que peuvent-ils pour les enfants, tous ces pauvres que le hasard de la naissance et, consécutivement, l'imprévoyance de la civilisation, l'injustice des hommes compriment dans l'ignorance, enclavent dans l'abrutissement, surchargent de misère?.. La misère, dites-vous, philosophes compensateurs des maux de ce monde, la misère force au travail, et le travail donne les chances d'un bon développement physique. Mais l'homme n'a pas été créé seulement pour la vie matérielle; il lui faut une vie intellectuelle, il lui faut une vie morale, une vie passionnelle; il n'a pas été créé seulement dans le but de travailler sans relâche, dans la monotonie, le dégoût, la contrainte, pour subvenir péniblement aux besoins d'une existence toute végétative; il y a une intelligence, et cette intelligence ne doit pas rester dans l'inaction seule avec ses désirs, avec des désirs qui ne seront jamais satisfaits; il y a des sentiments sociaux, et ces sentiments doivent contribuer à son bien-être et à celui de ses semblables, sans quoi ils produisent le mal.

Avouez-le, il y a dans notre société d'aujourd'hui un grand vice de désorganisation qui soutient l'hérédité de la misère, de l'ignorance; ou bien il faut blasphémer, accuser Dieu de méchanceté, et dire que la méchanceté divine pèsera successivement sur toutes les générations à venir, et que les germes de l'intelligence et du bonheur se flétriront toujours pour la grande majorité des hommes que le ciel a voués à l'abrutissement et au malheur.

Mieux vaut s'appuyer sur les vérités de l'analogie, et ne voir, dans les phases de malheur où se trouve aujourd'hui l'espèce humaine, que la conséquence de sa jeunesse et de son inexpérience; mieux faut ne pas désespérer, et travailler à refaire un ordre harmonique pour diriger les passions, les faire jouer pour la vertu et les empêcher de produire le mal; mieux faut laisser courir au vent tous ces vieux lambeaux décousus, qui s'usent plus vite qu'on ne peut les rapiécer et songer à rasseoir l'édifice social sur les bases inébranlables des garanties et du bonheur sociétaire.

L'association harmonienne sera celle qui rayonnera d'un phalanstère, comme les rayons d'un flambeau rayonnent dans l'obscurité et la font disparaître; et cette association phalanstérienne sera belle comme la matinée d'un beau jour; elle dissipera l'ignorance comme le midi dissipe les brouillards; elle chassera la misère et le malheur comme les vents chassent les nuages; elle fondra les fers qui enchaînent la liberté comme le chaud fond les glaces qui empêchent les douces et gracieuses ondulations d'un lac; elle éclairera, réchauffera,

ranimera tous les peuples comme les rayons émanés du soleil éclairent, réchauffent, raniment tous notre globe; elle sera pour le bonheur de tous, ce que sont pour la végétation, pour la vie de toutes les plantes l'air, la lumière et le calorique.

A vous, troupes harmoniennes, à remplacer dans leur marche ces légions incendiaires qui promènent avec elles le carnage et la dévastation; à vous à devenir des armées industrielles qui feront verdoyer les monts, qui iront raviver les sources, creuser les canaux, percer les routes, fertiliser les déserts, assainir les étangs, désinfecter les mers; à vous à travailler à la ruine des typhus, des choléras, des pestes; quand vos devancières n'ont fait que traîner sur le globe la torche de l'incendie et le cadavre de la mort.

A vous, jouvencelles, précieuses femmes de ménage, à approprier de vastes étables, d'immenses ateliers, à tenir en ordre tout un phalanstère, tout un superbe palais, quand, aujourd'hui, vous vous étiolez dans un taudis malpropre et malsain.

A vous, jeunes filles, qui êtes aujourd'hui en butte à mille pièges, qui marchez sur les épines, sur le bord d'un précipice où une chute vous renvoie de chute en chute, qui n'avez pour tout avenir que l'ironie ou le célibat; à vous, jeunes vestales, à servir d'escorte aux vieillards dont nous voulons faire des patriarches, des conseillers fidèles; à vous, en robe blanche, une fleur dans vos cheveux ondoiyants, avec une écharpe bleue sur les épaules, à recevoir aux limites du canton, les

princes et les rois ; à vous à porter le drapeau de la phalange, à vous à être le plus bel ornement de la société harmonienne.

INSTINCT

DE PROPAGATION.



INSTINCT DE PROPAGATION.

Ton âccès deir demandoe qu'elles chose
Qu'il soit moins passager que le sort d'une rose,

INSTINCT

En sentiment plus fort, aussi doux, aussi tendre,

DE PROPAGATION.

PAR M. DE LA FAYE.

— Je connais fort peu le système et l'ouvrage de
M. de La Faye, mais j'ai lu dans son ouvrage
quelques idées qui me paraissent dignes d'être
reproduites. C'est d'abord l'idée de la
propagation de la vie, qui est le but de
toute existence. C'est ensuite l'idée de
la conservation de la vie, qui est le but
de toute action. C'est enfin l'idée de
la perfection de la vie, qui est le but
de toute sagesse.

— Je connais fort peu le système et l'ouvrage de
M. de La Faye, mais j'ai lu dans son ouvrage
quelques idées qui me paraissent dignes d'être
reproduites. C'est d'abord l'idée de la
propagation de la vie, qui est le but de
toute existence. C'est ensuite l'idée de
la conservation de la vie, qui est le but
de toute action. C'est enfin l'idée de
la perfection de la vie, qui est le but
de toute sagesse.

Ton fidèle désir demande quelque chose
Qui soit moins passager que le sort d'une rose,
Que de folles amours ;
Un sentiment plus fort , aussi doux , aussi tendre ,
Qui comprenne ton ame et qui puisse l'entendre,
De loin , de près , toujours.

FANNY DENOIX.

— Cependant Fourier n'a-t-il pas écrit de nombreuses pages sur le mariage ; on nous pose des questions extravagantes et l'on se charge de faire des réponses aussi ridicules que mensongères, et ne sont pas la des raisons valables pour ceux qui aiment le juste et le vrai.

INSTINCT DE PROPAGATION.

— Fourier observait tout attentivement, demandait les causes du mal, et en cherchait le remède, puis le faisait connaître. En donnant à tous des garanties de bien-être, il veut faire du mariage une alliance libre, et non plus une spéculation commerciale. En assurant à tous le libre essor des vocations qui s'élèvent dans un travail productif, il n'expose plus à la

— Je commence à croire qu'on vous a supposé des intentions que vous n'avez jamais eues, qu'on vous fait dire et penser ce que vous n'avez jamais ni dit ni pensé. Ce qui précède me prouve que le système de Fourier n'est pas un système de communauté, mais bien une théorie d'association; cependant on vous a si souvent assimilé aux saint-simoniens, et répété tant de fois que vous vouliez la communauté des femmes, que je vous prie de lever entièrement mes doutes à cet égard.

— Je connais fort peu le système st-simonien; mais, à coup sûr, on a dénaturé les pensées de ces hommes consciencieux, comme aujourd'hui on dénature les nôtres. Nous ne demandons pas plus la communauté des

femmes, que nous n'avons demandé la communauté des biens. Toutes les fois qu'on entame avec nous une conversation phalanstérienne, on nous parle de suite du mariage; on nous pose des questions extravagantes et l'on se charge de faire des réponses aussi ridicules que mensongères, ce ne sont pas là des raisons valables pour ceux qui aiment le juste et le vrai.

— Cependant Fourier n'a-t-il pas écrit de nombreuses pages sur ce qui concerne l'amour?

— Fourier observait tout attentivement, pénétrait les causes du mal, et en cherchait le remède, puis le faisait connaître. En donnant à tous des garanties de bien-être, il veut faire du mariage une alliance légitime, et non plus une spéculation commerciale. En assurant à tous le libre essor des vocations qui s'utilisent dans un travail productif, il n'expose plus à la misère et diminue le cadre de la prostitution; il rencontre des antipathies, il veut les empêcher de se heurter.

Tous les besoins qui se rattachent à la vie conservatrice étant plus pressants que ceux qui se rattachent à la vie génératrice, parce qu'il faut être avant de se reproduire, les derniers seront toujours subordonnés aux premiers, et tant que le bien-être matériel ne sera pas assuré, garanti pour les individus, la subversion conservatrice nécessitera toujours la subversion génératrice.

Comment voulez-vous que les pères qui ont identifié leur existence avec celle de leurs enfants, qui ont vécu avec l'expérience, qui connaissent toutes les ru-

ses, toutes les fourberies, tous les mensonges, tous les pièges de notre société, n'interviennent pas aujourd'hui dans les relations amoureuses, pour agrandir et asseoir dans l'avenir, autant qu'ils le pourront, les intérêts matériels des leurs. Aussi dans les mariages, tels qu'ils existent, le plus souvent tout s'en mêle, excepté l'amour : c'est une spéculation ; c'est du commerce ; et comment voulez-vous que le commerce qui, dans l'ordre naturel, n'a rien à rechercher dans le sentiment inviolable de l'amour, puisse fournir des garanties d'ordre, de bonheur et de moralité.

Si l'on me demande par quel attrait on coordonnera, en harmonie, l'instinct propagateur, je dirai que tout ce qui concerne l'amour est pour nous comme une corde sensible et délicate que nous ne pouvons toucher qu'avec réserve et précaution ; que c'est pour nous comme un sanctuaire où ne peuvent pénétrer que les âmes qui ont approfondi notre science religieuse.

En attendant, ne nous faites pas penser ce que nous n'avons jamais pensé ; ne nous faites pas dire ce que nous n'avons jamais dit ; et pour complaire à votre ironie, ne vous portez pas si loin dans l'avenir ; contentez-vous du présent ; si la subversion peut vous faire rire, riez ; car il y a bien de quoi rire aujourd'hui..... riez....

Et si tout cela vous fatigue, vous répugne, travaillez avec nous à faire un milieu social dans lequel tous les besoins matériels seront assurés, seront garantis, dans lequel l'instinct propagateur ne sera plus influencé en

mal par des forces subversives; et supposez (ce que je nie formellement) que nous n'ayons pas les moyens de faire disparaître entièrement la débauche, la prostitution, l'adultère, croyez-vous que ce ne sera pas un immense progrès vers la justice, lorsque la société se chargera de l'entretien, de l'éducation de tous les enfants; qu'il n'y en aura plus d'illégitimes pour elle; qu'elle aura soin de tous, qu'elle les aimera tous; que leur existence ne pèsera plus sur celle de leurs parents; qu'ils pourront, dès l'âge de dix à douze ans, gagner plus qu'il ne leur faudra pour vivre. Oh! alors, et seulement alors, l'amour ne sera plus un commerce; les besoins matériels auront été prévus, satisfaits; ils n'auront plus rien à réclamer dans les alliances, et les alliances saintes dans la conscience, pures dans le cœur, seront légitimées devant Dieu. Alors aussi, il faudra, tout au moins, du cadre de la prostitution, rayer celles qui aiment les mœurs paisibles, celles qui voudraient être bonnes mères, celles qui voudraient être bonnes ménagères, celles qui voudraient ne pas être prostituées; et le nombre en est grand.

Et ne croyez pas que nous ne voulons plus de mariage; nous voulons seulement le modifier, en le basant non pas sur des lois subversives de nécessité, de besoins, de contrainte, mais sur les lois attrayantes de la liberté et de l'attachement.

Vous avez bien songé, vous, au divorce pour séparer ceux qui se sont unis en dehors de leurs sympathies naturelles; vous avez bien, vous, l'envie de pallier le mal quand il est fait, pourquoi voudriez-vous donc

que d'autres n'aient pas le désir de le prévenir, en empêchant les antipathies de se heurter.

Nous voulons toujours le mariage, mais nous voulons lui arracher le masque de laideur qu'il porte trop souvent, et laisser voir une physionomie belle et gracieuse pour tous.

Qu'on ne vienne donc pas toujours nous poser des objections ridicules sur l'amour, et croire qu'on va faire crouler notre système, en nous faisant dire et penser ce que nous n'avons jamais ni dit ni pensé. Fourier respecte les relations de famille et d'amour telles quelles existent, et lorsque, poursuivant ses investigations dans un avenir éloigné, il prévoit qu'elles peuvent subir un changement, il ajoute : « Que ces changements n'aurent lieu qu'après avoir été demandés par le gouvernement, le sacerdoce, les pères et les maris, lorsque ces quatre classes, d'un commun accord, voteront une innovation. » Et nous arriverons à l'harmonie reproductrice, parce que nous possédons dans la théorie de Fourier, les lois qui nous y conduisent, et que nous avons, dans notre organisme, des forces qui nous y entraînent.

Dites ! ne sont-ce pas des douleurs plus grandes que les douleurs physiques, les douleurs morales ? Si vous voyez mille, deux mille individus, et plus, se serrant autour d'un homme, pour venir chacun, à l'envi, lui enfoncer une épingle sur le corps, ne vous sentiriez-vous pas indignés à la vue de ce corps ensanglanté, déchiré, mourant ? Et lorsque vous voyez mille, deux mille individus, et plus, ligués contre une pauvre jeune

filles, seule, faible, pour venir à l'envi, attrister, abîmer, tuer son ame, vous souriez et souvent même vous vous rangez contre elle, quand vous devriez la défendre et la consoler; car après tout, oseriez-vous dire qu'elle ne serait pas bonne mère, si on ne la forçait pas à devenir criminelle.

Que peuvent-elles pour leurs enfants toutes ces filles qui deviennent mères hors l'état de mariage? Le monde méchant d'aujourd'hui se venge de l'atteinte portée à ses institutions souvent frêles à côté des lois de la nature. A force de souffrances, il engourdit le noble sentiment de l'amour maternel; il entoure de tant de honte, il accuse de tant de crimes, de tant de déshonneur, il surcharge de tant de misère, de tant de mépris, toutes ces mères, qu'il les force à étouffer dans leur sein le fruit d'un amour légitime devant Dieu, à livrer à la mort le premier souffle de la vie, à délaisser, à abandonner leurs enfants.

Je vous entends dire, moralistes politiques, et crier bien haut: Il y a des hospices pour les enfants trouvés..... Oui, il y a des maisons où l'on fait, — où l'on faisait à l'innocence l'aumône de la vie, l'aumône d'une vie qui sera de reproches, de misère..... Et gracieusement on sourit au séducteur, — et sur la pauvre fille dont tout le crime est d'avoir été trop aimante pour avoir pu fausser sa passion, on déverse toujours assez de désespoir pour la forcer à une détermination violente.

Puis voilà que pour une mesquine économie départementale, en attendant qu'un souffle de l'enfer détache

de votre pensée le projet de fermer l'asile des enfants trouvés, vous les promenez d'exil en exil pour les torturer cent fois, si, cent fois, avant de les avoir tués, vous aviez le temps de leur enlever leurs pères, leurs mères, leurs sœurs d'adoption, le pays auquel ils se sont attachés, les souvenirs d'enfance qu'ils ont dans le cœur. Oh ! mais vous n'avez donc jamais songé combien ils doivent souffrir, combien, en quittant la chaumière, ils y laissent de blasphèmes contre vous ; vous n'avez donc jamais lu le discours de M. de Lamartine, si vous persistez dans votre exécration arrêté.

Reconnaissance, mille fois reconnaissance pour celui qui avait devancé son siècle, qui relevait ceux que la civilisation jetait nus sur la terre ; qui réchauffait ceux qu'elle déposait sur la glace, qui donnait refuge à ceux qu'elle arrachait du toit maternel.

Il ne suffit pas de rendre la vie, la vie est à charge quand c'est une vie de douleur. Si la durée de l'existence d'un homme l'eût permis, après avoir ramassé, réchauffé, sauvé tant de malheureux si cruellement flétris, saint Vincent eût songé à les rendre heureux, en éloignant leur asile des préjugés, en continuant ce qu'il avait commencé et appuyé sur des bases aussi larges et aussi bienveillantes. Il eût été effacé de dessus leur temple le mot de miséricorde ; il eût fait tomber cette chaîne d'opprobre et de mépris qui les fatigue, les entrave, et à laquelle chacun peut impunément ajouter et vient ajouter un anneau qui la rend plus lourde et plus pesante.

Ainsi, quelques moralistes, à bon droit indignés,

se récrient beaucoup contre la prostitution : en effet, c'est une hideuse plaie. Nous avons là-dessus des statistiques merveilleusement rédigées. Rien n'y est oublié à propos des malheureuses créatures qui en sont l'objet. Études sur leur vie, détails de mœurs, dénombrement, chiffres, calculs, réflexions, observations, tout s'y trouve, excepté la cause de cette dégradation affligeante. Il ne faut cependant pas de grands efforts pour l'apercevoir ; mais dans l'état actuel des choses, nous sommes tous intéressés à fermer les yeux sur ce point, et nous feignons de n'y voir goutte, afin de n'avoir pas à rougir publiquement de nous-mêmes. En même temps, et, comme pour trouver grâce devant notre propre conscience, nous prononçons des discours à fendre le cœur des pécheurs les plus endurcis ; nous affichons une louable, une sainte horreur du vice ; enfin nous armons l'administration municipale de toutes les mesures répressives imaginables, afin que sans relâche elle combatte le fléau. Eh bien ! quand on se baisse pour regarder au fond de ces sévérités, on n'y voit que de l'hypocrisie. C'est tout-à-fait l'histoire de gens qui faisant le siège d'une forteresse, vont ravitailler la place en secret et renouveler la garnison. Des assiégeants seraient fâchés, ma foi, d'être vainqueurs. Après la victoire, que feraient-ils de leurs beaux semblants de vertu ? Il faudrait être vertueux tout de bon : et, pour une immense quantité de saints personnages, la tâche serait extrêmement difficile. Est-ce que la prostitution des femmes a une autre cause que la brutalité des hommes et les misères sociales ? remontez à l'origine

de ces souillures, toutes ont commencé par une lâche séduction et un abandon plus lâche encore. Tellement que, si misérable que soit la prostitution, la société qui la perpétue est encore plus misérable. En dépit de tout, la prostitution est parvenue à des proportions réellement formidables. Quand on songe qu'il faut compter les femmes qui s'y livrent ostensiblement, à Paris, par centaines de mille, il y a de quoi frémir. Elle est devenue, dans le présent état social, une sorte d'institution non avouée, mais tolérée. Seulement elle occupe un personnel administratif fort nombreux. Elle a des bureaux d'enregistrement, des surveillants, des contrôleurs, des médecins à domicile, des prisons, des hospices, et, je crois, Dieu me pardonne! qu'elle paie patente. Toute cette fange est remuée avec des réformes régulières. Ne pouvant la détruire, on l'administre; et dire qu'aujourd'hui on ne saurait faire mieux! Non vraiment, les moralistes auront beau s'indigner, la société est impuissante en ce point comme en tant d'autres.

La question des enfants trouvés est entièrement dans le même cas. C'est toujours de l'hypocrisie en raison de l'impuissance. Quest-ce, par exemple, que la suppression des tours, sinon une mesure d'autant plus atroce, qu'elle est au suprême degré inutile? empêchera-t-elle les hommes oisifs et corrompus d'environner de pièges la pauvre fille que son âge, l'isolement ou l'indigence mettent sans cesse à leur merci? les familles éclairées, riches, puissantes, ne se déroberont qu'à grand peine à ces pièges, encore sont-elles fort loin d'y

réussir toujours. Leur seul avantage est de pouvoir, grâce à la fortune qu'elles possèdent, marier leurs filles promptement, et se débarrasser ainsi d'une responsabilité qui retombe alors sur le mari. Comment veut-on que les familles, soumises trop souvent aux plus dures conséquences de la nécessité, exercent une surveillance efficace? les principes religieux! dira-t-on. Sans doute, mais toujours avec la même hypocrisie, on feint de ne pas savoir qu'ils s'oublent dans le trouble de l'imagination, dans le désordre des sens, auxiliaires tout puissants d'une attaque habilement préparée. Irez-vous donc, et l'oseriez-vous, ternir la pureté d'ame d'une jeune fille, sans tache, en lui expliquant dans quel but les tours furent établis, et pourquoi vous les trouvez dangereux! Quant aux femmes déjà perdues, qui ne connaît le fatal entraînement où précipite une première chute! entraînement qu'accélèrent encore nos préjugés cruels. La suppression des tours n'est bonne qu'à pousser à l'infanticide. Abandonnons donc, s'il se peut, un puritanisme imposteur, et qu'en attendant des vertus sincères nous gardions au moins un peu d'harmonie.

Les crimes d'infanticide, dont nos tribunaux ont trop souvent à s'occuper, sont ceux qui mettent le plus à nu la stupidité barbare de quelques-uns de nos préjugés. Quel concert de louanges, quels transports d'admiration n'excitent pas la constance et le dévouement des mères? Oh! la maternité est sublime, oui, mais à condition qu'elle n'apparaîtra qu'après certaines formalités convenues. Hors de là l'héroïsme, la sainteté même, n'obtien-

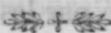
ment au lieu d'hommages que de basses insultes. Il y a eu faute, dira-t-on. Eh bien ! soit ; mais, de la part de qui ? de la victime ou du bourreau ? de l'agresseur ou du vaincu ? Un être faible et crédule vivait tranquille ; un être fort et rusé le vient trouver : ment, prie, supplie, l'attendrit et le trompe. C'est l'être faible qui est coupable ; le voilà flétri pour jamais ; l'autre n'a rien à craindre et passe à d'autres exploits. Qu'une malheureuse fille consacre courageusement sa vie entière au triste fruit d'un instant de délire, elle sera montrée au doigt par des hommes sans cœur ; même on la jugera indigne d'approcher de certaines femmes très-honorées qui remplissent leurs familles de bâtards légitimés par la présence d'un père selon la loi. Sa honte, aux yeux de tout le monde, sera d'autant plus grande que son dévouement sera plus admirable. C'en est fait, qu'elle n'espère plus rien ; elle n'a qu'elle pour consolation, pour appui. Son seul bien, son unique refuge est dans l'inépuisable tendresse renfermée dans son cœur de mère.

Maintenant, qu'à la vue de cette inique proscription, une autre fille trompée, abandonnée, s'épouvante, s'égare et devienne réellement criminelle cette fois pour s'y soustraire, est-ce bien elle, en conscience, qui sera le principal auteur du crime ? Si la loi frappait de mort le père d'un enfant tué par une fille séduite, y aurait-il autant d'infanticides ? Voyez-vous cette déplorable créature que l'on traîne aux pieds d'un jury solennellement assemblé par les juges. Pendant tout le cours du procès on ne dira pas un mot de l'homme

qui l'a plongée dans cet abîme d'infamie, au fond duquel se dresse un échafaud. Et cet homme est peut-être là dans l'auditoire, mêlé à la foule des curieux, et suivant d'un cœur sec les scènes de ce drame sanglant dans lequel il joue le rôle d'un génie infernal et mystérieux. Peut-être, mollement assis sur les coussins d'un divan, il parcourt, tranquille et satisfait, les colonnes de la *Gazette des Tribunaux*. Et qui sait? peut-être ira-t-il voir abattre, sur la fatale planche, l'infortunée qui, sans lui, eût été une mère de famille estimée et heureuse.

Quel remède appliquer à ces iniquités profondes? On le sait, pour nous ce n'est point la communauté. Si grand que soit notre respect pour les hommes sérieux et dévoués qui adoptent ce système, nous ne pouvons y voir, en en supposant la réalisation, qu'une compression énergique, mais forcément passagère, de mille et mille ressorts humains contre lesquels aucune puissance de ce monde n'est capable de lutter victorieusement.

A nos yeux, la seule voie de salut ouverte aux sociétés modernes, c'est l'association, non partielle impudente, voleuse telle qu'elle s'est montrée d'abord; mais complète, intégrale, réunissant tous les intérêts, et fondée sur les principes fondamentaux de quelques tentatives qui ont eu lieu dans ces derniers temps, et dont nous souhaitons que l'exemple se propage.



ENFANCE.

Lève-toi, lève-toi, nous te bien plait
Ouvrir

ENFANCE.

— Comment les enfants seront-ils élevés dans la
communauté harmonieuse?

— Pour qu'il n'y ait à charge aucun ne parent plus sur
l'existence d'un parent ou père de famille, soient sou-
mis aux frais de la société, qui les élèvera, sous leur
surveillance, dans quelque pensionnat, ou dans
les écoles de la communauté et de leur éducation.

— Mais c'est une charge qui va peser sur tous les
sociétaires, et ceux qui n'ont point d'enfants vou-
dront-ils l'accepter?

— Oui, parce que ce n'est là qu'un échange de devoirs
et d'affections. À l'heure où l'on ne peut plus travailler ; on
peut alors se consacrer à l'éducation des enfants. Plus tard ces
enfants seront devenus grands et vous serez vieux ; à

qui se plonge dans cet abîme d'infini, au lieu de
quel-que chose de réaliste. Et cet homme est
être le type l'audacieux, isolé à la foule des curieux, et
suit d'un cœur sec les scènes de ce drame sanglant
dans lequel il joue le rôle d'un génie infernal et mysté-
rieux. Peut-être, méditant aussi sur les causes d'un
divin, à part, tranquille et assis, les décrets
de la Gazette des Tribunaux. Et qui sait peut-être
est-il voir ailleurs, sur la finale planche, l'informe
qui, sans lui, est été une mère de famille saine et
bon sens.

« Quel remède à ce mal ?
On le sait. **Lève-toi, lève-toi, notre beau phalanstère,**
Ouvre à tous les enfants ton école unitaire. Si
grand que soit notre respect pour les opinions diverses
et diverses qui existent en système, nous ne pouvons
y voir, et en opposant la réalisation, ce qui est
pression d'impulsion, mais forcément possible, de
mille et mille ressorts humains contre les forces de la
puissance de ce monde nous espérons de lutter victo-
rieusement.

À nos yeux, le seule voie de salut ouverte aux so-
ciétés modernes, c'est l'association, une partie im-
portante, volente telle qu'elle s'est montrée d'abord,
mais complète, intégrale, réunissant tous les intérêts,
et fondée sur les principes fondamentaux de quelque
tentatives qui ont eu lieu dans ces dernières années, et
dont nous sommes que l'exemple se présente.

leur tout ils auront soin de vous et assurément votre
vieillesse des années de bien-être. N'est-ce pas là un
échange tout naturel de constante sollicitude, n'est-ce
pas le bien le plus indissoluble qui doit ici pas passer
les précieuses sœurs de l'Évangile?

Dans toutes les périodes de sa vie, l'homme se trouve
aujourd'hui dans le bois de la sève de ses enfants
partir; mais plus que tout autre être, l'enfant bal-
loté par la subversive, devient l'image d'une

ENFANCE.

naissance de sa véritable nature, devient l'image d'une
jeune plante que l'on arrache du sol natal pour la faire
croître sous un ciel étranger où elle dépérit, languit et
meurt.
Et cependant nous-mêmes nous n'avons manqué ni de pensées
morales, ni d'idées religieuses, ni de paroles con-

— Comment les enfants seront-ils élevés dans la
communauté harmonieuse?

— Pourquoi dix à douze enfants ne pesant plus sur
l'existence d'un pauvre père de famille, seront nour-
ris aux frais de la société, qui les dirigera tous dans
leur vocation, afin qu'elle puisse plus tard recueillir
les fruits de sa sollicitude et de leur instruction.

— Mais c'est une charge qui va peser sur tous les
sociétaires, et ceux qui n'auront point d'enfants vou-
dront-ils l'accepter?

— Oui, parce que ce n'est là qu'un échange de devoirs
et d'affection. Aujourd'hui vous êtes fort et vous tra-
vaillez; on prélève quelque chose sur votre salaire pour
l'entretien et l'éducation des enfants. Plus tard ces en-
fants seront devenus grands et vous aurez vieilli; à

leur tour ils auront soin de vous, et assureront à votre vieillesse des garanties de bien-être. N'est-ce pas là un échange tout naturel de consolante solidarité, n'est-ce pas le lien le plus indissoluble qui doit ici-bas réaliser les préceptes sublimes de l'Évangile?

Dans toutes les périodes de sa vie, l'homme se trouve aujourd'hui placé hors de la sphère de ses excitants naturels; mais, plus que tout autre âge, l'enfance ballottée par la subversion, éloignée de la source bien-faisante de sa véritable nature, devient l'image d'une jeune plante que l'on arrache du sol natal pour la fatiguer sous un ciel étranger où elle dépérit, languit et meurt.

Et cependant nous n'avons manqué ni de pensées morales, ni d'idées généreuses, ni de paroles généreuses, ni de paroles de vérité; mais tant que nous ne serons pas sortis du cercle vicieux dans lequel nous roulons, tout ce que l'on pourra dire échouera et se perdra comme la voix qui s'éteint dans le désert.

On voulait retenir les enfants sur le sein des mères fortes, robustes, bien constituées; la subversion les en a arrachées pour complaire à la crainte d'altérer la santé, comme si la nature pouvait punir celles qui obéissent à ses lois.

Les médecins ont signalé dans quelles circonstances les mères ne peuvent nourrir sans communiquer des germes de maladies souvent mortelles; et faute de pouvoir payer une nourrice, innocemment beaucoup d'entre elles offrent à leurs enfants le breuvage de la mort.

On a dit qu'il fallait aux enfants nouveaux-nés un local bien propre, bien aéré, convenablement chauffé; et par milliers ils sont exposés, eux et leurs mères, à la malpropreté, à l'humidité, et ne trouvent pour s'abriter que des morceaux de haillons.

On a dit qu'il fallait développer le physique; et l'enfant du riche grandit dans l'oisiveté, loin des occupations agronomiques, qui pourraient augmenter ses forces musculaires et élargir son cœur, en déroulant sous ses yeux les merveilles de la nature.

On a dit que l'enfance se laissait pétrir comme la cire molle, qu'elle était flexible comme l'arbrisseau, qu'il fallait de bonne heure impulser le moral; et l'enfant du pauvre n'a pour garantie de son éducation que la misère, pour tuteur de son développement intellectuel que l'ignorance; il s'en va mendier de porte en porte.

On a dit que les enfants élevés à l'abri de l'insolation, dans l'obscurité, dans un air humide, devenaient scrofuleux, poitrinaires, qu'ils s'étiolaient comme les plantes s'étiolent à l'ombre; et des milliers d'enfants sont logés dans des rues étroites, sales et infectes, dans des taudis où le soleil ne donne jamais, dans des loges de portiers où il n'y a, pour ainsi dire, ni air ni lumière.

Législateurs! législateurs qui veillez sur l'intérêt social, grâce pour ces enfants malheureux qui se dessèchent et se flétrissent sur le sein de leur mère! grâce pour ces enfants qu'on appelle trouvés, qui ne connaissent la vie que par une longue agonie de douleurs physiques et de souffrances morales! grâce pour

l'enfant du riche que l'on asphixie, que l'on étouffe sous le duvet ! grâce pour l'enfant du pauvre qu'on laisse mourir de faim ! grâce pour ces enfants qui sont empoisonnés par le lait de leur mère ! grâce, grâce pour tous ces enfants que dévore la phthisie pulmonaire.

Pour un instant, transportons-nous dans l'avenir et voyons ce qui se passera, quand, par la pratique de l'admirable et consolante théorie de C. Fourier, nous serons en harmonie.

Les enfants seront tous élevés et entretenus aux frais de la société, afin que douze à quinze enfants ne soient pas abandonnés à la misère d'un indigent, tandis qu'un seul sera laissé à la richesse, souvent au caprice d'un millionnaire. En les groupant dans un local bien aéré, convenablement chauffé et tenu proprement, on leur procurera les moyens de se distraire, de s'amuser entre eux, de faire du bruit autant que bon leur semblera, sans incommoder personne ; et les cris d'un seul nourrisson ne troubleront plus le sommeil des habitants d'une maison tout entière. Ils seront laissés aux soins de leur mère, ou confiés à de bonnes nourrices ; il n'y aura autour d'eux que des femmes qui veilleront sur leur enfance, non plus par force, par contrainte, mais par plaisir et attraction.

Les enfants seront égaux devant la société qui leur donnera à tous la même protection, qui fondera sur tous les mêmes espérances, et attendra de tous utilité et concours pour le bonheur général.

L'éducation sera pour tous, et se transmettra par

gradation d'âge et de talent ; chacun ne pourra prendre que la place où l'appelleront sa nature et la spécialité de ses goûts ; autre part, il ne pourra pas pénétrer, parce que la société n'y trouverait pas son intérêt, et que lui n'y trouverait ni plaisir, ni mérite, ni bonheur.

A leur naissance, tous les enfants, ceux du pauvre, ceux du riche, seront autant les uns que les autres ; ils seront comme ces soldats de Napoléon qui arrivaient à l'armée avec le même grade, celui de conscrits, et qui plus tard devenaient sergents, officiers, colonels, commandants, généraux, maréchaux, rois.

Quand on aura bien compris la nature humaine, il y aura pour tous égalité d'éducation, il y aura pour tous un même foyer d'excitants pour développer l'intelligence, nourrir les penchants, harmoniser les goûts ; et quoique réchauffés au même foyer, les hommes ne se rassemblent pas ; ils seront comme les plantes qui, sous un même soleil, donnent à l'infini des nuances de grandeur, de forme, d'odeur, de couleur.

Et que les mères soient tranquilles, qu'elles ne craignent rien. Nous ne voulons attaquer ni les liens de famille, ni l'amour filial, ni l'amour maternel ; nous savons que les volontés de Dieu sont écrites dans l'organisation de chaque individu, qu'elles y sont écrites en caractères ineffaçables ; nous voulons laisser l'enfant sur le sein de sa mère ; mais nous demandons pour lui des lois sages, naturelles, protectrices ; nous voulons l'arracher de dessus les décombres de la dégradation ; nous voulons l'éloigner des ténèbres de l'ignorance ;

car, avant tout, il faut raviver, nourrir le feu céleste et sacré de la grandeur d'amé; avant tout, il faut des hommes qui sachent comprendre ce qu'ils doivent à leurs semblables; avant tout, il faut dessécher le germe de tous ces préjugés qui durcissent les cœurs, et les rendent aussi inflexibles que la courbure d'un vieux chêne.

Nous voulons que tous les enfants en naissant soient légitimes devant la société, apportent le même nom devant la société, aient droit aux mêmes prérogatives; nous voulons sans rompre les liens de famille, empêcher que l'existence de ceux qui reçoivent le jour ne soit un fardeau pour ceux qui le leur ont donné; nous voulons que l'instruction soit pour tous, et chez tous développer les facultés physiques, intellectuelles, morales et scientifiques, pour rallier les différentes classes de la grande famille, car c'est moins la misère et la pauvreté que l'ignorance et l'abrutissement qui établissent les préjugés de rang et de naissance, et font répugner à l'alliance des différentes conditions.

Le familisme est un des penchants qui se trouve le plus froissé dans la société qui nous entoure; et quand nous voyons des femmes qui violent les lois et les devoirs sacrés qui leur sont imposés par l'attrait du plaisir, c'est toujours une triste nécessité ou une loi subversive qui vient paralyser, éteindre, étouffer dans leur cœur le noble sentiment familial; c'est toujours avec répugnance qu'elles obéissent; c'est toujours en vertu d'une fâcheuse conséquence du milieu social dans lequel elles vivent.

Ne venez pas nous dire que la création divine a pu produire des femmes qui sont mauvaises mères par goût, par caprice, par plaisir ; prononcer un blasphème aussi impie, c'est être irréligieux dans toute la force du terme. Dieu a créé le bien, le mal nous vient des limbes anti-sociaux. Tous les penchants sont bons dans leur essence, dans leur principe ; l'hérédité nous explique ceux qui sont faussés dès la naissance, et la désharmonie nous rend compte de tous ceux qui se faussent pendant le cours de la vie.

Je ne veux pas entamer le chapitre de la subversion génératrice ; c'est le travail d'un livre ; c'est dans notre pauvre société d'aujourd'hui une douleur de tous les jours, une souffrance de toutes les heures. Mais je veux rappeler à ceux qui n'ont jamais eu d'enfants et qui les aiment, qu'il y en a, dans la société, par milliers qui n'ont point de père, point de mère, qui sont délaissés, qui sont abandonnés. A ceux qui avaient un fils ou une fille qu'ils idolâtraient et qui l'ont perdu, je veux rappeler qu'il y a beaucoup d'orphelins qui ont besoin d'eux. A ceux qui se trouvent heureux d'en avoir, je veux leur dire que, d'un jour à l'autre, ils peuvent les laisser seuls, sans soutien, sans appui, sur une terre de désassociation, d'isolement, de désharmonie. A ceux qui nous objectent que notre phalanstère arrivera trop tard, qu'ils n'en jouiront jamais, je veux leur dire qu'ils ont des enfants, et que c'est à refaire l'éducation, le bien-être, les garanties, que c'est à améliorer le sort, à assurer le bonheur de ces enfants que nous travaillons.

Dans la misère que de causes de soucis, d'inquiétudes, de peines, de fatigues, de douleurs, lorsque le pauvre voit les siens sans appui, sans ressources, sans travail, sans espérance, toujours, pour toujours avec la privation de leurs besoins physiques et intellectuels. Riches, êtes-vous plus heureux? Vous tremblez sur le sort de vos filles, et vos fils vous échappent dans le sein des grandes villes. Sur dix, il y en a neuf qui donnent dans ce que vous appelez le travers; ils se reposent sur votre fortune, sur les biens que vous leur avez amassés; ils se perdent dans la politique, ou se ruinent au jeu, ou se tuent dans la débauche. Êtes-vous heureux, lorsque vous les voyez dépravés, inutiles, s'accrocher à l'existence de leurs semblables, comme ces plantes parasites qui germent sur nos arbres fruitiers qu'elles épuisent et dont elles sucent la sève?

En association, n'aurions-nous que la certitude de ne plus délaissier à la pauvreté ceux qu'elle allaite, nourrit, élève avec sa misère, puisqu'ils appartiendront à une société riche? N'aurions-nous que la certitude de ne plus confier à la richesse ceux qu'aujourd'hui elle énerve dans sa paresse, puisqu'ils appartiendront à une société laborieuse par plaisir? N'aurions-nous que la certitude de ne plus surcharger les ménages de tant d'enfants, puisque l'existence de la fille ne pèsera plus sur l'existence du père? N'aurions-nous que la certitude d'ouvrir une voie d'essor libre, large, facile, pour les conduire tous vers leur destinée, là où les appelle l'incessante attraction de leurs besoins physiques et intellectuels? On ne peut pas en disconvenir,

ce serait déjà beaucoup, ce serait une grande et immense amélioration ; ce ne serait pas dissoudre la famille, mais la consolider ; car je ne crois pas qu'au milieu de tant de misères, de tant de luttes, de tant de dangers, de tant d'isolement, de tant d'incohérence familiale, il advienne dans la pensée de quelqu'un de dire que tout est bien actuellement, et qu'il ne reste plus rien à faire pour les soins que nous devons à l'enfance, pour l'éducation que nous devons à la jeunesse.

Mais il y a plus dans la théorie de C. Fourier, et l'on peut s'en convaincre par la lecture de ses ouvrages ! sans mensonge, sans haine, sans contrainte, sans empiètement sur d'autres facultés, il y a pour tous des garanties inviolables pour les besoins et le bonheur de la famille.



Et je compris qu'il devait y avoir un règne de satan
avant le règne de Dieu. Et je pleurai et j'espérai.

Et la vision que je vis était vraie, car le règne de satan
s'est accompli, et le règne de Dieu s'accomplira aussi.

LAMENNAIS.

LE GLOBE.

(UN SONGE.)

J'avais été transporté dans les régions supérieures, et, pour un instant, il m'avait été donné d'assister à la naissance et à la mort des mondes, comme vous, vous voyez naître et mourir des individus; d'embrasser tout ce qui se passait au-dessous de moi, comme vous, de dessus le clocher, vous voyez le village, comme de dessus la montagne vous voyez la plaine, comme les yeux d'un enfant voient commencer et finir ces miroirs sphériques qu'il dégage d'une eau savonneuse.

Cette étoile que vous avez vue se détacher et filer aussi vite que l'éclair, c'était un astre qui s'éteignait et dont la vie immortelle comme votre ame allait habiter un autre globe.

Cette comète que vous avez vue apparaître avec sa clarté sinistre, c'était le corbillard qui ramassait et entraînait les restes pâlis des existences sidérales.

Cette voie lactée, que pendant la nuit vous avez vue s'éteindre sur la voûte du ciel comme une gaze blanche, c'était le cimetière des mondes, ou, pour mieux dire, c'était le repos des mondes; les globes qui s'étaient usés dans la vieillesse et ceux qu'à tout âge la subversion pouvait y faire tomber, n'y tombaient que pour se retremper et y puiser de nouvelles conditions de vie et d'harmonie.

Un globe venait de s'éteindre, un globe s'allumait. Trois gerbes de lumière, mourant sur le premier, vinrent rajeunir leur éclat sur le second, et sur lui avaient eu trois grandes influences.

La première ébranla le règne minéral : il y eut des plaines et des montagnes, des rivières et des fleuves, des mers et des continents.

La seconde réchauffa le règne végétal : il y eut des plantes de toutes les variétés ; des arbrisseaux de toute espèce ; des arbres avec leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits.

La troisième vivifia le règne animal : il y eut des poissons dans les eaux ; des oiseaux dans les airs ; des groupes d'animaux sur toute la surface de la terre.

Et je vis une déesse belle et richement parée : sur son front brillait la couronne du ciel ; son sourire était tout de bienveillance, son air était majestueux ; sa voix douce et attrayante disait à l'homme :

Par le plaisir, par la jouissance, par le bonheur, tu

veilleras à ta conservation, tu propageras ton espèce, tu atteindras ta destinée. Ta destinée est d'harmoniser, de gouverner l'astre sur lequel tu vis, comme Dieu gouverne et harmonise son univers tout entier. Il te donne la liberté pour que tu puisses par elle inscrire tes titres de gloire et de mérite. Ses lois sont ineffaçables dans ton cœur ; si tu t'en écarter, tu seras rappelé vers elle par le déplaisir, la souffrance, le malheur, et si tu deviens sourd aux cris des guides qu'il te donne, il se réserve la puissance d'éteindre ton astre, et tes ames iront sur d'autres mondes recommencer une vie inférieure ou continuer une vie supérieure, suivant qu'elles auront dégradé ou qu'elles auront progressé. Je te laisse roi sur ton globe.

Elle avait disparu.

L'astre roulant était sorti de la voie lactée et parcourait la vie sidérale ; l'espèce humaine se propagea rapidement, heureuse d'abord, sans s'inquiéter de rien, sans se souvenir que tout ce que Dieu avait déposé autour d'elle n'était que des semences auxquelles il fallait faire rendre, par le travail et l'intelligence, d'abondantes récoltes, pour nourrir de nombreuses populations qui devaient rester sociétairement unies, pour ne pas s'affaiblir par la divergence des intérêts. Bientôt les productions devinrent insuffisantes pour contenter les besoins de tous. Chacun criait de son côté : Moi ! moi ! toujours moi ! Et il n'y avait plus que désassociation, violence, faiblesse et misère. Il y avait des tyrans, il y avait des esclaves pour rassasier leurs plaisirs ; les tyrans, avec des chaînes lourdes et

pesantes, tenaient les esclaves courbés vers la terre; à peine s'ils pouvaient un instant se dresser pour prendre haleine. Par intervalle, les esclaves se ruaient contre les tyrans pour en secouer le joug; toujours il en revenait de nouveaux. Et dans ces limbes d'incohérence sociale pendant lesquels l'hominalité ressemblait à l'enfant qui s'essaye et s'apprend à la vie, tombe et retombe plusieurs fois avant de savoir marcher,

J'ai vu le roi de la terre dans son réduit malsain, ou sa cabane pourrie;..... des pauvres couverts de haillons, souffrant la faim, grelottant de froid, enclavés sous l'ignorance, privés dans tous leurs besoins;.... leur vie était une vie toute animale, toute végétative; j'ai vu leur misère et j'ai senti mon cœur qui se resserrait.

J'ai vu le roi de la terre dans son palais, somptueux mensonge de bonheur et de tranquillité;.... des riches qui traînaient dans la monotonie une pénible existence, pour engourdir leur ennui; la fortune, à leurs lèvres, présentait une coupe froide, pleine de la sueur de malheureux, et cette coupe, je l'ai repoussée.

Comme ces tendres boutons que l'orage sépare de la branche pour les flétrir sur le sol, j'ai vu des enfants se dessécher loin du sein de leur mère. J'ai vu dans leur printemps de jeunes filles se faner aussi vite que ces tiges délicates qui courbent sous un vent glacial, et laissent, à regret, tomber leurs fleurs demi-écloses.

J'ai vu, comme un esclave qui tremble sous son maître, le genre humain fléchir devant les préjugés.

J'ai vu des peuples qui s'abouchaient pour macérer dans leur sang les nœuds sacrés de la sainte alliance ; sur l'autel de la patrie, des frères qui égorgeaient leurs frères au nom de l'honneur, de la justice ou de la liberté.

J'ai vu une fourmilière d'individus... ; on les appelait des commerçants.... Le produit du travail, de l'agriculture, de l'industrie, ils l'achetaient, le falsifiaient, le dénaturaient et le revendaient bien cher.... Eux, ils ne produisaient rien, ils consommaient, on les nourrissait..., et le commerce, il était vanté.

J'ai vu des hommes..., non, ce n'étaient pas des hommes..., ils n'avaient dans les veines que du sang glacé, dans le cœur que de la glace.... On venait leur dire : Il faut remplacer la misère par la richesse, la douleur par le bien-être, la souffrance générale par le bonheur général..., impossible.... Ce serait trop beau, disaient-ils..., rêves, rêves.... et leurs cœurs restaient glacés.

J'ai vu des hommes qui cherchaient le bonheur.... ; le bonheur.... ; le bonheur...., tous le demandent, tous le désirent ; beaucoup croient le tenir, puis le voient s'échapper semblable à ces clartés solaires qui, dans les jours nuageux, courent rapidement sur la campagne, apparaissent, disparaissent, s'entourent de l'ombre des nuages et s'envolent pour faire place à l'obscurité.

Descendu un instant sur ce pauvre monde, j'ai souffert par les souffrances de ceux qui m'entouraient ; j'ai souffert par les souffrances de ceux que j'aimais ; j'ai

souffert par mes propres souffrances. Je demandais un remède pour adoucir les maux de l'espèce humaine ; je cherchais un endroit où l'on pourrait goûter le bonheur.... Les guides ne m'ont pas manqué ; mais tous ils avaient besoin d'un guide ; ils me parlaient d'un pays qu'ils ne connaissaient pas, qu'ils n'avaient jamais vu ; ils voulaient m'y conduire ; ils ne savaient pas seulement s'orienter, tous me conduisaient au hasard. Aussi que m'ont-ils fait voir ? de fausses routes, des terres incultes, des champs arides, d'effroyables précipices ; toujours il a fallu revenir sur nos pas. Je voulais voir la richesse, la fertilité, l'abondance ; je n'ai vu que misère, sécheresse, pauvreté ; je voulais rencontrer des hommes pour les aimer, pour être aimé, et trop souvent j'ai senti dans mon cœur le vide affreux qui attriste l'âme. J'aurais voulu trouver de l'harmonie, de l'amour, de la liberté, je n'ai vu que la subversion, la haine, l'esclavage.

Sur la surface du globe, il y avait des villes infectes, des prisons, des bagnes, des mers croupissantes d'où sortaient des nuages noirs qui asphyxiaient tout, et sur leur passage ne laissaient que des cadavres. Le globe était brûlé sur un de ses pôles ; sur l'autre il était congelé ; au centre, il y avait des taches de sang ; il avait pâli ; il était l'image de cette maladie qui trouble l'équilibre de vos forces vitales, refroidit vos pieds, brûle votre tête et vous ballotte sur un tombeau.

Et quand la comète vint à passer, la terre trembla ; je crus que c'était la fin de ce monde ; il lui restait

encore un souffle de vie, et ce souffle de vie devait le faire rentrer dans le grand concert des harmonies célestes.

Sur les ruines terrestres, vers un vieillard qui portait sur le front les rayons d'espérance de la couronne du ciel, j'aperçus tout-à-coup quelques hommes : ceux-là, ils avaient de la religion, de l'espoir dans le cœur ; ils sentaient les maux, les souffrances de leurs frères en douleur ; ils s'étaient compris et voulurent travailler au salut de l'humanité. Ils étaient en petit nombre, mais ils s'étaient fraternellement serré la main, en se séparant pour aller recruter ceux qui avaient encore l'âme sensible, les arracher de parmi ceux qui avaient le cœur glacé, et quand ils revinrent, chacun avait son groupe : ils furent nombreux ; ils s'associèrent pour être plus forts, et sur une lieue carrée, ils se mirent à l'ouvrage.

On convint que la commune serait fermière du domaine sociétaire ; qu'on prélèverait sur les produits pour payer, à qui de droit, les impôts, les revenus habituels de propriétés, la rente des capitaux ; on nomma des gérants ; on établit une société d'agriculteurs ; on traça le plan d'une salubre habitation ; les exercices furent variés ; les occupations furent changées en plaisirs ; le travail et le talent furent rétribués en raison de leur service et de leur utilité. Chaque individu fut nourri, logé, vêtu sagement, sauf à retenir, sur son salaire, la valeur de tout ce que l'on avançait pour lui dans le courant de l'année ; on prélevait aussi sur la masse sociétaire tout ce qu'il fallait

pour élever les enfants, soigner les malades, les infirmes, et entourer la vieillesse de tous les égards qu'elle mérite.

La campagne était belle ; la localité s'assainit ; les habitudes changèrent ; les mœurs devinrent douces ; on s'entr'aidait, on s'aimait ; la vertu fut récompensée, le vice flétri. Tous les sociétaires étaient libres, tous ils étaient heureux, et parce qu'ils étaient heureux, on les imita de proche en proche, et toujours par imitation, le bonheur se propagea rapidement sur toute la terre, comme se propage l'ébranlement qu'au moyen d'un caillou vous déterminez sur une pièce d'eau, dont la surface tout entière se couvre de zones concentriques. Partout le globe devint beau, riche et fertile ; je ne voyais plus de prisons, de bagnes, de villes malsaines ; je ne voyais plus de taches de sang ; je voyais des eaux limpides, des mers calmes, un ciel pur ; la vie fut également répartie sur toute la terre ; je vis disparaître les sables et les déserts ; je vis fondre les glaces ; l'homme n'était plus un esclave, il était roi sur son globe ; et le globe portait, immobile au front, l'aurore boréale.



pour élever les veuves, soigner les malades, les infirmes, et entourer la vieillesse de tous les soins qu'elle mérite.

La campagne vous belle; la localité s'assombrit; les habitations changèrent; les vertus devinrent de mode, on s'en vanta, on s'aimait; la vertu haïssable, le vice libre. Tous les sentiments eurent leur tour de vogue, et pour qu'ils fussent

Le Père céleste n'a point formé les membres de ses enfants pour qu'ils fussent brisés par des fers, ni leur ame pour qu'elle fût meurtrie par la servitude.

Il les a unis en familles, et toutes les familles sont sœurs; il les a unis en nations, et toutes les nations sont sœurs; et quiconque sépare les familles des familles, les nations des nations, **il** divise ce que Dieu a uni; il fait l'œuvre de satan.

LAMENNAIS.

UN MOT DE VÉRITÉ.

On nous a répété si souvent que la théorie phalans-térienne était impossible en pratique, qu'il est de notre devoir de rentrer un instant dans le doute absolu pour examiner sérieusement si nous ne sommes pas, comme le disent nos adversaires, des fous et des rêveurs; car il est à présumer que nos juges, avant de nous condamner, ont eu la loyauté de sacrifier quelques heures à la lecture des ouvrages de notre école, qu'ils ne parlent pas à tort et à travers, mais bien dans le fond de leur conscience, et qu'ils ne nous désapprouvent et ne rient de nos efforts et de nos espérances qu'avec connaissance de cause.

Toutefois, n'abattons pas les cartes avant d'avoir bien regardé notre jeu, et ne donnons pas la partie avant de savoir positivement si nous devons la perdre.

La société, telle qu'elle existe aujourd'hui, est-elle bien organisée? offre-t-elle aux enfants des garanties suffisantes d'éducation? prend-elle soin des vieillards, des veuves et des orphelins? assure-t-elle seulement aux malheureux le droit d'échanger contre un peu de pain ce travail d'aujourd'hui, ce travail monotone, sans variation, sans repos, qui tue le corps comme il dégrade l'esprit? La société, telle qu'elle existe, n'est-elle pas couverte de plaies saignantes qui l'épuisent, d'ulcères gangréneux qui la rongent et la font horriblement souffrir? Ses individualités, divisées dans la douleur, enchaînées dans la contrainte, ne sont-elles pas étrangères les unes aux autres; n'ont-elles pas des intérêts opposés qui s'entrechoquent et neutralisent la force? Chaque individu n'est-il pas comme un point isolé, affaibli, qui doit crouler sous les vagues de la tempête qui renverse le faite avec les débris de ce qu'elle a déjà renversé?

Elle n'est pas bonne la société telle qu'elle existe :

Parce qu'il est esclave de l'inhumanité et de l'imprévoyance l'enfant qui, sortant du sein de sa mère, ne trouve ni langes pour le couvrir, ni berceau pour le recevoir;

Parce qu'elle est esclave de l'ignorance, toute cette masse d'individus dont on laisse l'intelligence dans l'abrutissement;

Parce qu'ils sont esclaves de la désassociation, l'orphelin qui souffre, la veuve qui mendie et le vieillard qui s'éteint dans le besoin après avoir travaillé pendant toute sa vie.

Elle n'est pas bonne la société telle qu'elle existe :

Parce qu'on est esclave de la misère quand on est mal logé, quand on a froid et qu'on n'est pas vêtu, quand on a faim et qu'on n'a rien à manger, quand on a une femme et des enfants qu'on voudrait voir heureux, et qu'ils sont malheureux ;

Parce qu'ils sont esclaves de l'ennui et du dégoût, le pauvre qui travaille, et dont le travail n'est ni libre, ni attrayant ; et le riche qui use sa santé dans l'inaction, le plaisir, dans l'abus et l'uniformité.

Parce qu'ils sont esclaves et victimes des préjugés, les amants qui se suicident ; la jeune fille qui se flétrit, dépérit et meurt, parce qu'elle concentre son amour ; ou que le déshonneur poursuit parce qu'elle se donne « pour de l'amour, et non pour de l'argent. »

Elle n'est pas bonne la société telle qu'elle existe :

Parce que tous seront esclaves les uns des autres tant que la liberté individuelle ne sera pas garantie ; que chacun sera obligé de mouler sa manière de voir, de penser, d'agir sur celle des autres, et qu'on ne pourra pas pleinement développer son intelligence, satisfaire ses besoins matériels et contenter les désirs de son cœur ;

Parce qu'il est esclave de l'injustice, le pauvre qui, en mourant, n'a pas un petit coin de terre, où des amis, une épouse, des parents, des enfants pourront, sans contrainte, laisser couler quelques larmes.

Elle n'est pas bonne la société telle qu'elle existe :

Parce qu'elle base la richesse et le bien-être instables de quelques-uns sur le malheur et la misère des

masses ; parce qu'elle ne peut pas mettre deux individus en face l'un de l'autre sans faire naître une lutte, sans froisser un intérêt.

Et si elle n'est pas bonne la société telle qu'elle existe, ou plutôt si le milieu social qui nous entoure est mauvais, que faut-il faire ?

Faut-il perdre courage, se tordre les bras, se jeter la face contre terre ? ou bien faut-il, dans le fond de l'âme se recueillir religieusement, reprendre espoir et rassembler les matériaux de la reconstitution sociale ? faut-il nous résigner dans la peine et la souffrance, ou bien faut-il nous mettre à l'œuvre pour reconquérir le bonheur et la joie ? faut-il avec indifférence voir souffrir nos frères, voir pleurer nos sœurs, ou bien faut-il les rassurer en leur donnant un peu de cette espérance que nous aimons tant pour nous, un peu de ces consolations religieuses qui nous soutiennent dans l'adversité.

Et, s'il faut changer le milieu social qui nous comprime dans la douleur, faut-il le changer brusquement, révolutionner tout notre monde, nous jeter dans des catastrophes sans fin ? ou bien faut-il, sans froisser aucun intérêt, sans blesser aucune opinion, expérimenter sur une lieue carrée ; construire, d'après les règles de l'hygiène et de l'architecture, une habitation salubre et digne de l'homme ; organiser le travail, le reposer par la variété des occupations ; rallier l'intérêt de chacun à l'intérêt de tous, pour éviter les entrechocquements ; combiner les forces pour obtenir une augmentation au moins quadruple dans les produits

agricoles? Faut-il garantir l'éducation pour les enfants, les soins pour les infirmes et les vieillards, la tranquillité et le bien-être pour tous les sociétaires? faut-il donner une commune-modèle pour type de réorganisation à toutes les autres communes?

A coup sûr, il n'y a dans notre pensée rien qui puisse mériter une désapprobation, puisque nous avons pris pour cause, la cause de l'humanité tout entière, et il est facile de prouver que dans nos espérances de bonheur et d'avenir, il n'y a rien qui tienne de la folie pas plus que de l'impossibilité.

Vous m'accorderez bien, je pense, vous qui avez de la loyauté, qu'une théorie qui se propose le bonheur de tous les membres de la grande famille humaine par un concours de réciprocité, de services mutuels et de garanties, n'est pas seulement du matérialisme comme on a bien voulu le dire; et si vous avez bien compris qu'il y a là quelque chose qui réveille la fraternité, qui parle à l'âme et l'agrandit, vous conviendrez qu'il n'est pas impossible de réunir cent à deux cents personnes bien pénétrées des préceptes de l'Évangile tel que Jésus-Christ l'a enseigné au monde, qui, ralliant leur intérêt à l'intérêt de tous, viendront jeter l'ancre de salut à leurs frères qui se désespèrent sur les mers en courroux de la civilisation.

Entre le désespoir et l'espérance, entre le passé et l'avenir, entre la douleur et le bien-être, entre le règne de Satan et celui de Dieu sur la terre, il peut exister des transitions, et nous allons en indiquer quelques-unes.

ageront? Mais il fallait l'histoire pour les en-
 tendre, les sons pour les entendre et les visages pour
 les voir, et le haut-dieu pour tous les sociétaires
 dans le temple, une commune-école pour tous les
 citoyens, et toutes les lettres commises à tous
 les citoyens. A coup sûr, il n'y a rien de plus
 sage que de donner à tous les citoyens, par
 une loi commune, la cause de l'humanité tout entière, et
 il est facile de prouver que dans nos sociétés, de
 bonhomie et d'avarice, il n'y a rien qui vaille de la
 loi que plus que de l'impossibilité de la loi.
 Vous ne pouvez pas, je pense, vous en
 de la loi, qu'une école qui se propose de don-
 ner de tous les membres de la grande famille huma-
 nité par un concours de respect, de services
 mutuels et de fraternité, n'est pas seulement de ma-
 nifestation comme on a bien voulu le dire, et si vous
 avez bien compris qu'il y a la quelque chose qui ré-
 velle la fraternité, qui parle à l'âme et l'élève,
 vous conviendrez qu'il n'est pas impossible de tenir
 tout à deux-fois par une même main, les pré-
 ceptes de l'Évangile et ceux de Jésus-Christ, la science
 au monde, qui, valant tout intérêt à l'intérêt de tous,
 vaudrait tout intérêt de tous à tous les jours, qui se
 désignent par les mêmes en command de la religion.
 Mais l'histoire et l'espérance, entre le passé et
 l'avenir, est le lien de la fraternité, entre le présent
 le passé et celui de l'avenir, il peut exister
 des transitions, et nous allons en indiquer quelques-
 unes.

LE DOMAINE DU PAUVRE.

LE

DOMAINE DU PAUVRE.

L'hôpital est le domaine du pauvre; c'est une maison fondée et entretenue soliditairement avec les devoirs et les biens des époux. Les malades doivent y entrer sans répugnance, s'y appuyer à l'aise, tranquilles et rassurés, comme s'ils étaient chez eux; les soins et la bienveillance s'est associent aux bienfaits des fondateurs; on doit à beaucoup de respect dans l'édifice public; mais il faut qu'une administration sage, charitable, ferme toute espèce d'entrée au fanatisme qui viendrait étourdiment enlever sur l'héritage du pauvre, et empêcher aux sexes congrégations d'altérer la volonté formelle des philanthropes qui, en mourant, ont voulu léguer une partie de leur fortune au soulagement des malheureux. Pour atteindre le but

LE

DOMAINE DU PAUVRE.

LE DOMAINE DU PAUVRE.

L'hôpital est le domaine du pauvre ; c'est une maison fondée et entretenue sociétairement avec les deniers et les biens des donateurs. Les malades doivent y entrer sans répugnance, s'y trouver à l'aise, tranquilles et rassurés, comme s'ils étaient chez eux ; les sœurs dont la bienveillance s'est associée aux bienfaits des fondateurs, ont droit à beaucoup de respect dans l'estime publique ; mais il faut qu'une administration sage, clairvoyante, ferme toute espèce d'entrée au fanatisme qui viendrait sourdement empiéter sur l'héritage du pauvre, et empêcher aux sectes congréganistes d'intervenir la volonté formelle des philanthropes qui, en mourant, ont voulu léguer une partie de leur fortune au soulagement des malheureux. Pour atteindre le but

qu'ils se sont proposé et pour respecter leur intention, il faut que l'hôpital reste le domaine du pauvre; il faut que le pauvre travaille sur son domaine, il faut que son domaine sagement régi, outre les secours de la médecine, lui procure des ressources hygiéniques pour le garantir, au moins pendant l'hiver, des influences destructives qui minent et sapent trop vite ses forces et sa santé. La médecine et l'hygiène sont inséparables l'une de l'autre; si on veut diminuer le nombre des maladies et les restreindre dans leur malignité, il faut les attaquer dans leurs causes, dans leur principe. Jusqu'à présent on a trop séparé le malade pauvre du pauvre bien portant; on n'a pas su combiner l'utilité des bureaux de bienfaisance avec l'utilité des ressources des maisons hospitalières; on fait jouer séparément deux forces dont le mécanisme serait beau, dont les résultats seraient admirables, si on savait en régulariser les mouvements. C'est un des mille et mille problèmes dont il faut chercher la solution dans la théorie humanitaire de Ch. Fourier.

Presque tous les hôpitaux de province possèdent des propriétés qu'on amodie à titre de fermage. L'hôpital pourrait bien, sur ses propriétés, et, autant que possible dans son voisinage, garder une réserve qui consisterait en pré, vigne, terre, jardin, verger et une maison de campagne propre, salubre, où resterait habituellement un domestique avec sa femme. Voilà qui ne serait pas impraticable, du moins dans beaucoup de localités.

Tous les médecins qui ont suivi et étudié l'intérieur

d'un hôpital savent parfaitement que dans une salle où il y a quarante malades, il y a toujours deux ou trois paysans nouvellement arrivés dans la ville pour y apprendre un état (tisserand, vannier, potier, etc.), et qui sont indisposés par manque de grand air; il y a toujours deux ou trois jeunes filles auxquelles on a donné l'état de couturière, repasseuse, blanchisseuse, et dont la poitrine commence à se prendre; il y a, en outre, quatre à cinq convalescents qui languissent, qui se rétablissent difficilement, et qu'il faudrait envoyer à la campagne pour hâter et assurer leur guérison; en d'autres termes, il y a toujours une dizaine de personnes qui ne sont véritablement pas malades, qui souffrent néanmoins, pour lesquelles la médecine est impuissante, et qu'il faudrait soumettre aux règles de l'hygiène. Qu'en fait-on à l'hôpital? Elles s'y ennuiant pendant quelques jours; puis on les renvoie encore plus souffreteuses, ou bien elles tombent tout-à-fait malades et meurent. Les sœurs, dans un hôpital, languissent aussi; elles s'étiolent dans un atmosphère impur et méphitique.

Supposez pour un instant que l'hôpital ait une réserve. Pendant toute la belle saison, les sœurs, les unes après les autres, vont deux à la fois passer quinze à vingt jours à la campagne. Elles sont chargées de la surveillance du domaine; on leur envoie les dix personnes valétudinaires en question, et qui restent avec elles jusqu'à ce qu'elles soient guéries et remplacées par d'autres. Le riche aussi voudra confier à cette maison d'hygiène et de santé son enfant

qui s'est flétri à l'ombre et qui a dépéri dans l'inaction. Là on se livre à des exercices volontaires qui raniment les forces matérielles, sans jamais les fatiguer, le gros de la besogne est fait par les domestiques ; il ne reste plus qu'à soigner le bétail et les troupeaux de moutons, à sarcler les blés, à émonder la vigne, à s'utiliser dans le verger, dans le jardin, à tenir en ordre la petite propriété qu'on veut embellir, dont on veut quadrupler les produits, en ayant soin toujours d'éviter l'ennui et de susciter de nouveaux plaisirs par le charme et la variation du travail. Le matin, on porte à l'hôpital le laitage, les œufs, le beurre dont il a besoin ; on lui envoie du jardinage et des fruits ; on l'approvisionne de gelées, de sirops de coings, groseilles, framboises, de confitures de ménage, etc. ; on récolte du blé, du vin, des pommes de terre, et surtout beaucoup de chanvre. (L'hôpital peut aussi, dans chacune de ses autres fermes, se réserver tant de poignées de chanvre, tant de livres de laine.)

Jusque-là rien de ridicule, rien d'exagéré ; les sœurs ont pu se distraire ; les malades ont guéri ; le pauvre a récolté sur son domaine, il a fait ses foins, ses moissons, ses vendanges. Chaque année, la réserve s'améliore, parce qu'on songe sérieusement à faire les réparations que les fermiers jusqu'alors ont dû négliger, dans leurs propres intérêts, pour exploiter à plus grands bénéfices et surtout pour ne pas augmenter à la fin du bail le prix d'une ferme qu'ils veulent réamodier.

Il est impossible aujourd'hui de supposer que les

amodiateurs puissent faire sur les propriétés de l'hôpital les réparations dont elles sont susceptibles ; et lorsque l'administration sera bien convaincue de cette vérité, elle jugera s'il ne serait pas plus avantageux de faire valoir par le pauvre le domaine du pauvre ; s'il ne serait pas facile, tout en augmentant les revenus de l'hôpital, d'organiser pour le pauvre et sur les champs du pauvre un travail attrayant et productif pour diminuer sa douleur et ses misères. En un mot, il faudra mûrement examiner *si, étant donné un hôpital avec cinq à six propriétés qui en dépendent, il ne serait pas possible et même dans les intérêts de la maison hospitalière* —

D'avoir la première en réserve pour utiliser et guérir les malades du genre de ceux dont nous avons parlé, et les personnes qui ont besoin de suivre à la campagne les règles de l'hygiène ;

De tenir la seconde en grangeage pour organiser socialement les forces et le travail des familles indigentes ;

De mettre la troisième à fermage et d'en faire une espèce de ferme-modèle pour y faire manœuvrer par groupes et séries les enfants-trouvés de 7 à 12 ans qui pourraient, selon leurs goûts et leurs spécialités, sous la surveillance d'une savante administration, s'instruire dans l'agriculture, les arts et l'industrie ;

Et d'amodier les deux autres à deux agriculteurs solvables et à long bail, pour ne pas les gêner dans les projets agricoles qu'ils auraient en vue.

Sauf à reprendre plus tard ces importantes questions,

je n'examinerai ici que la première, la propriété en réserve.

L'hiver arrive, on ferme la maison de campagne, les sœurs reviennent à la ville, il ne reste dans la réserve que le domestique avec sa femme pour soigner le bétail et la basse-cour.

Le givre commence à blanchir les montagnes, l'enfant du pauvre grelotte sous ses haillons, la malheureuse mère de famille commence à pleurer, le père n'a plus d'ouvrage, la longue nuit de novembre est pour lui une année d'inquiétude et de douleurs. — A vous, à présent, dames de charité! Vous aurez du plaisir et de la joie! Vous allez tranquilliser le père et la mère, et les enfants vont vous bénir.

A l'hôpital, dans une vaste salle à plusieurs compartiments, vous avez établi des calorifères; il y a des tables, des chaises, deux ou trois métiers de tisserand. Vous avez en réserve du blé, du vin, des pommes de terre; vous pourrez quelquefois acheter de la viande. La ville a voté des fonds; les sœurs vont vous secourir admirablement; leur bienveillance saura répondre à la vôtre; elles surveilleront l'ouvrage, l'hôpital va vous aider de ses produits. Pauvres, travaillez, voilà du chanvre, de la laine : les sœurs inscriront sur le registre combien chacun de vous aura travaillé d'heures dans la journée; on calculera la force de chaque âge, l'utilité de chaque travail; et, au jour de la répartition, vous serez appelés tous à estimer votre produit, votre salaire; travaillez.

On tille le chanvre, on le brosse, on file, on carde

on tricote, on fait de la toile, de la tiretaine, des bas, des corsets, des chemises, des gilets, des pantalons, des habits. Après le repas du soir, un bon vieillard fait lecture de quelques pages de la Morale en action, des Œuvres de l'abbé Blanchard; une des sœurs raconte l'histoire de l'hôpital; les malheureux connaissent les noms de leurs bienfaiteurs : à neuf ou dix heures on ferme les ateliers; chacun se retire chez lui et se hâte de revenir de bonne heure le lendemain matin.

De cette manière les pauvres sont nourris pendant toute la mauvaise saison, qu'ils passent heureusement dans un local bien chaud et bien salubre, entourés de toutes les causes hygiéniques qui seules peuvent empêcher l'encombrement dans l'hôpital; les pauvres ne sont plus exposés à tant de fâcheuses influences qui détériorent la santé. Vous avez songé à les préserver des maladies, vous avez consulté le code de l'hygiène; et l'hygiène se chargera de garantir pères, mères et enfants que vous eussiez vus, pendant un mois, pendant une saison, pendant une année tout entière, languir misérablement à la charge de la maison hospitalière.

Au retour du printemps, lorsque le travail rappelle les ouvriers au dehors, avant de se séparer, on fait le partage des produits, ou plutôt on rétribue à chacun, selon ses œuvres et son mérite, ce qui lui revient des productions sociétaires. Tous sont sûrs d'emporter au moins de quoi se vêtir proprement et sainement jusqu'à l'époque où recommenceront les travaux d'hiver.

Les produits ont été considérables, les dépenses simplifiées, et quand le pauvre passera devant l'hôpital, il ne le regardera plus comme un lieu de douleur et de crainte, il se rappellera les occupations, les plaisirs de l'hiver; pour ses bienfaiteurs une larme mouillera ses yeux, et son cœur rempli d'espoir élèvera vers son Dieu une pensée d'amour et de reconnaissance.

LA MÉDECINE RURALE SOCIÉTAIRE.

LA

MÉDECINE RURALE

SOCIÉTAIRE.

Il est vrai que, dans le village, les médecins sont rares, dans le campagnon, les malades pauvres, — et les malades pauvres, à part quelques rares exceptions par exemple, Ansel, les médecins qui, dans l'ordre civilisé, sont enfoncés comme aux Indes dans la civilisation et dans la nécessité de se défendre contre cette civilisation pour conserver leur intérêt avec le devoir, ont fait de fait le village et de se guérir dans la ville. — Dans la ville, dix à quinze médecins, et plus, pour une population de sept à huit mille âmes; — dans le campagnon, pour quinze à vingt communes, c'est-à-dire pour une population plus forte, mais dispersée, on peut en compter, et souvent il n'y en a pas. — On voit les

Les produits de l'agriculture, les produits de la
pêche, et ceux de l'industrie, sont destinés à servir
à la nourriture et au vêtement de l'homme. Ils sont
donc destinés à être consommés par l'homme. C'est
pourquoi il est nécessaire de les conserver dans un
état de pureté et de fraîcheur. C'est pourquoi il est
nécessaire de les protéger contre les influences
nuisibles de l'air, de l'eau et du soleil.

MÉDECINE RURALE

SOCIÉTAIRE.

LA MÉDECINE RURALE SOCIÉTAIRE.

Il est triste et pénible, il est affligeant de savoir comment sont soignés, dans la campagne, les malades pauvres : — et ils sont tous pauvres, à part quelques rares exceptions par commune. Aussi, les médecins qui, dans l'ordre civilisé, sont eux-mêmes soumis aux influences de la civilisation et dans la nécessité de se défendre contre cette civilisation pour concilier leur intérêt avec le devoir, ont bien soin de fuir le village et de se grouper dans la ville. — Dans la ville, dix à quinze médecins, et plus, pour une population de sept à huit mille ames ; — dans la campagne, pour quinze à vingt communes, c'est-à-dire pour une population plus forte, mais disséminée, un seul médecin, et souvent il n'y en a pas ; — ce sont les

médecins de la ville qui font le service de la campagne; — et quand il faut les faire venir, le malheureux cultivateur sait qu'il n'a rien chez lui, qu'il lui faudra 5 à 10 fr. par visite, qu'il sera obligé d'en payer plusieurs. Il diffère d'appeler du secours; il y songe à deux fois, et ne se décide qu'à la dernière extrémité, souvent lorsqu'il n'y a plus de ressources pour le pauvre patient. Plus tard, il faudra aussi payer le pharmacien; on retranche provisoirement sur l'ordonnance médicale la moitié de ce qu'elle prescrit. — Et à tout cela, viennent s'adjoindre la malpropreté, les soucis, le chagrin, l'inquiétude, une constitution usée et les conseils des bonnes femmes du village.

Tous les jours, un médecin, — je vous en parle sciemment, puisque je suis du métier, — peut voir des malades qui n'ont qu'un mauvais lit pour deux, qui n'ont absolument rien pour se soigner, sans feu, sans argent, avec une nombreuse famille; — des mères toutes délabrées qui délabrent la santé de leurs nourrissons; — des hommes qui languissent depuis des mois, des années entières, parce qu'ils n'ont pas les moyens de faire appeler un médecin; — des pères malades physiquement, malades moralement qui craignent de laisser et qui laissent en mourant des enfants au berceau et leurs femmes dans la misère la plus affreuse. — Et quand nous sommes appelés pour donner nos soins à quelques-uns de ces malheureux paysans, si nous allons à une ou deux lieues de la ville, et que nous demandions, pour quatre à cinq visites, quatre à cinq pièces de 5 fr., nous courons

souvent le risque de ruiner le père et la mère, de soustraire aux enfants leurs moyens d'existence; et il ne reste plus rien pour la dot de la jeune fille.

Oh! comme au lit de mort de ces pauvres malheureux, on fait de tristes réflexions sur ces belles pensées hygiéniques, quand on n'a qu'un verre d'eau à leur offrir : *Mangez ceci; ne mangez pas cela; ne buvez pas de vin nouveau, buvez du vin vieux; faites usage, vous, des viandes blanches; vous, des viandes noires; habillez-vous chaudement pendant l'hiver; ne vous exposez pas aux changements de température, au froid, à l'humidité, aux fortes chaleurs.* Oh! quelle dérision pour tous ces malheureux! qu'il est pénible de les voir amaigris, décharnés, mourir, parce que leurs fatigues, pour se réparer, n'ont eu que privations et souffrances! Oh! qu'il est triste, en les quittant, d'aller voir d'autres malades qui meurent parce qu'ils ont trop bu et trop mangé.

Je ne veux pas vous dire tout ce que l'on voit dans ces maisons que chantent vos poètes, mais qu'il est si douloureux de visiter quand la maladie vient y habiter avec la misère. Je ne veux pas vous dire combien le cœur saigne quand on pense que ces vieillards, que ces femmes, que ces enfants, qui se débattent sur un grabat pourri, et dont le cœur a pu rester naturel, n'ont vécu que pour arracher à la terre l'alimentation de tous ces gens inutiles qui les méprisent et ne leur laissent que les détritns de ces belles récoltes qu'ils ont arrosées tant de fois de leurs larmes et de leurs sueurs. Je ne veux pas vous dire tout ce

que le désespoir et le malheur forcent souvent à dire et à désirer sous le chaume; mais si vous soutenez que tout est bien aujourd'hui, moi, je vous soutiens que le mal est à son comble, qu'il est grand temps d'accomplir, dans le sein de notre société, quelques actes religieux pour servir de base à la reconstitution sociale.

Et, si vous ne croyez pas qu'on puisse de prime abord organiser une lieue carrée pour servir de type organique à tout ce qui l'entoure, aidez-nous au moins à déchirer lambeau par lambeau le crêpe noir qui voile l'harmonie du globe; aidez-nous à faire quelque chose de bien dans l'intérêt de la classe pauvre, laborieuse, et qui souffre horriblement.

Quelle que soit la place que vous occupiez dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez faire le bien, parce qu'il y a partout un abus, un préjugé, une injustice à détruire, un progrès à favoriser.

Mandataires de la confiance et des sentiments de vos concitoyens, faites-vous partie de cette réunion qui veille aux intérêts du peuple, dites et faites connaître quels seraient les avantages immenses que l'on pourrait obtenir, en temps de paix, en déployant les forces armées sur les routes pour les confectionner; sur la crête des montagnes, pour les reboiser; sur les étangs, pour les assainir.

A-t-on confié un département à votre sagesse, imitez l'exemple de cet administrateur bon et consciencieux qui a posé, dans le département de Saône-et-Loire, les bases de la première ferme agricole-industrielle pour y grouper les enfants-trouvés, les

instruire, leur donner un état et en faire des sujets probes et honnêtes.

Etes-vous à la tête d'une ville, étudiez le plan proposé et mis à exécution par le maire de Strasbourg, dans l'intérêt des pauvres, pour leur procurer des garanties d'existence en intéressant leur travail dans les produits de l'agriculture.

Partout et quelle que soit votre position, vous avez une noble tâche à envisager, un devoir religieux à accomplir, parce que, dans l'ordre civilisé, partout il y a un mal à atteindre, un bien à refaire. Et, si vous ne vous sentez pas la force de vous mettre à l'œuvre de la reconstitution humanitaire, tout au moins la conscience vous impose le devoir de vous taire, de ne pas décourager par le sarcasme, le mensonge et l'ironie, ceux qui, ayant foi à un avenir meilleur, travaillent, sans froisser aucun intérêt, à faire quelque chose de mieux que ce qui existe aujourd'hui.

L'association est inépuisable en bienfait; elle transmet ses plans à tous ceux qui les lui demandent. Seriez-vous relégué au fond d'une campagne, dans un village, vous pouvez faire le bien, si vous voulez vous donner la peine de le faire. Écoutez :

Allez chez le curé de votre paroisse et dites-lui : Mon cher pasteur, vous avez, dans le courant de l'année, beaucoup de malades pauvres dans votre commune, et qui meurent faute de secours, parce qu'ils sont dans la misère et dans l'impossibilité de faire appeler le médecin. Vous les aimez; vous êtes leur père; ils attendent beaucoup de votre charité angé-

lique. — Il vous dira : — Je sais , comme vous , qu'il y a beaucoup de malheureux dans ma paroisse et que beaucoup de malades meurent faute de soins ; plus d'une fois , par an , je suis affligé de leur triste sort ; je fais , de mon côté , ce que je puis pour les soulager ; je vous le dis , confidentiellement , je paye même quelques visites de médecin quand ce dernier les refuse aux malheureux ; si mes moyens me le permettaient , je ferais davantage... — Là vous prendrez la parole et vous direz : — Parmi vos paroissiens , vous en avez cinq à six qui sont propriétaires aisés ; tout le reste est pauvre et misérable , n'ayant que le strict nécessaire. Vous avez beaucoup d'influence dans le village , mon cher pasteur.

— Et que voulez-vous que je fasse ?

Présentez-lui cinquante francs et dites :

— Il vous sera facile de trouver , dans la commune , deux autres propriétaires riches qui donneront chacun 50 fr. Proposez à quatre autres propriétaires , moins riches , de donner chacun 25 fr. Entre sept , nous compléterons , chaque année , la somme de 250 fr.

— Que ferons-nous de cette somme ?

— Vous êtes bien avec vos confrères des environs ; ils sauront vous comprendre et feront comme vous. Parlez-en d'abord à sept de vos plus près voisins.

— Je suppose qu'ils puissent réaliser chacun 250 f., où voulez-vous en venir ?

— Nous aurions pour huit communes une somme de 2,000 fr., et le pauvre n'aurait rien donné ; nous n'avons fait appel qu'à quelques riches.

— Que voulez-vous faire de cette somme ; la partagerons-nous donc entre les pauvres ?

— Non, parce que chaque pauvre n'aurait pas seulement un franc, et il lui en faut 5, 10, 15, pour une seule visite de médecin.

— Ah ! vous voulez l'employer au soulagement des malades pauvres ; j'admire votre pensée.

— Entendons-nous bien, mon bon pasteur, il faut que chacun y trouve son intérêt. Il faut associer l'intérêt du pauvre avec celui du riche. — Les riches propriétaires dont j'ai parlé, sont distants de la ville de deux à trois lieues ; ils courent la chance d'avoir pendant l'année, un ou deux malades chez eux ; certainement ils ne les laisseront pas sans secours, parce qu'ils ont les moyens de les soigner. Le médecin viendra 5, 10, 15, 20 fois et plus, il est probable ; — 5, 10, 15, 20, multipliés par 10 fr. — font 50, 100, 150, 200 fr., le calcul est simple. — Et le médecin, qui viendra pour le riche plus souvent qu'il sera nécessaire, ne voudra pas se déranger pour le pauvre ou ne sera pas demandé par le pauvre ; — vous en comprenez la raison.

Le pauvre a pour avenir de tomber malade, de languir, de mourir. Le riche a pour perspective de ne pas tomber malade dans le courant de l'année ; mais l'année suivante se passera-t-elle de même ; et la troisième année et la quatrième année. — Qu'il calcule bien ; il en est toujours pour 25 à 50 fr. par année, les unes dans les autres, — et cela sans rien faire dans l'intérêt du pauvre.

Organisons donc la médecine sociétaire, — véridique pour le riche, — charitable pour le pauvre.

Nous avons réalisé entre huit communes 2,000 fr. ; nous avons une agglomération de huit paroisses ; nous avons la rétribution du médecin ; nous lui proposerons de s'établir au centre de la circonférence médicale. Il sera à proximité de ses malades ; il apprendra à connaître les tempéraments, les habitudes, les usages, les mœurs de ceux qui seront confiés à ses soins ; il étudiera les variations et les influences atmosphériques de sa localité. Les malades s'en trouveront bien. Le riche payera pour le pauvre ; le pauvre sera tout aussi bien soigné que le riche. Le riche fera appeler le médecin quand il en aura besoin ; le pasteur de chaque commune aura la direction de la médecine pauvre ; le médecin visitera le pauvre sur l'invitation du curé et sans rétribution aucune. Pour 25 à 50 fr. par an, le riche fera soigner les gens de sa maison, et de plus il aura accompli une œuvre philanthropique et religieuse.

On pourrait former aussi un jury médiateur, composé des prêtres et des souscripteurs ; ce jury entendrait les conseils, les rapports du médecin, et les observations des habitants.

Ce n'est là qu'une idée générale ; c'est un projet à travailler, à corriger. — On peut, par exemple, pour baisser les souscriptions, dans les communes pauvres, engager le conseil municipal à souscrire pour 50 à 100 fr. — On peut au lieu de 50 fr., s'il y a beaucoup de petits propriétaires, — admettre des souscriptions

de 5, 10, 15 fr. — On peut, dans les communes où il y a beaucoup d'enfants de la charité, — s'entendre avec le département pour lui faire voter 50 à 100 fr., et confier au médecin le soin et la garde des enfants trouvés. On pourrait même réaliser la médecine rurale-sociétaire en n'admettant même des souscriptions de 1 fr. Les riches souscriraient pour 25, 30, 50 fr.; d'autres pour 5, 10; d'autres, enfin, pour 1 fr. On élargirait de cette manière la liste philanthropique des souscripteurs.

Voilà, mon cher pasteur, ce que j'avais à vous soumettre.

Et s'il vous dit qu'il n'est pas sûr de pouvoir faire comprendre cette pensée sociétaire, et de trouver sept propriétaires de bonne volonté, dans sa commune, — dites-lui de convenir que notre société est bien subversive, puisqu'on met en doute de trouver, par commune, 5 à 6 personnes charitables; — et que la religion, telle qu'on l'enseigne aujourd'hui, est bien impuissante à réaliser le bien et la charité évangélique, si on n'est pas sûr de trouver, par commune, 5 à 6 personnes qui sachent la pratiquer même dans le ralliement de l'intérêt personnel avec l'amour du prochain.

Mais, croyez-moi, bien d'autres abus disparaîtront, bien d'autres maux seront guéris, quand on placera, avec sa pureté primitive, cette belle et sainte religion dans le fond du cœur et non plus sur le bord des lèvres, et qu'on saura, mieux qu'aujourd'hui, interpréter ces paroles du Christ : CE NE SONT PAS CEUX

QUI AURONT DIT LE PLUS SOUVENT : MON DIEU !
 MON DIEU ! QUI ENTRERONT LES PREMIERS DANS LE
 ROYAUME DES CIEUX.....

D'autres ont déjà développé, comme mode transi-
 toire, les immenses avantages du *Ménage socié-
 taire* (1), de la *Boulangerie véridique* (2), des *Fruitières* (3), etc.; d'autres vous diront ceux de la *Société agricole industrielle*, et prouveront la théorie des *Calculs agronomiques* de M. Lemoyne (4); les moyens de fournir abondamment de poissons de mer, et sans interruption, les grands marchés de France (5); d'autres (6), comment par *l'industrie et l'art militaire combinés*, il serait facile d'imposer paisiblement, et presque sans frais pour l'Etat, notre domination en Afrique; et comme autrefois pour l'Italie, faire de cette colonie le grenier de la France; comment on pourrait, sans l'intervention des gouvernements, em-

(1) Harel.

(2) Andron et Armynot du Châtelet.

(3) Wladimir Gagneur.

(4) Eluadam.

(5) T.....r, capitaine d'artillerie.

(6) M.....e, capitaine du génie.

pécher la contrefaçon étrangère et donner à notre librairie et imprimerie un essor jusqu'alors inconnu ; d'autres (1), analysant les causes et les effets du *pauvérisme* et de la *mendicité* (2), vous donneront le remède qui, en quelques années, peut détruire ces terribles fléaux..... Pour ma part je n'ajouterai qu'un mot sur NOTRE BUT et CE QUI NOUS RESTE A FAIRE.

Au milieu de la désassociation qui exhale sur l'entière superficie du globe le soufite impur de l'égoïsme, de la misère, de la douleur et des souffrances du corps et de l'ame, il est une pensée qui soutient l'espoir de celui qui, faisant abstraction de lui-même, s'identifie avec les maux de ses semblables, cherche à les atténuer par les moyens les plus prompts, les plus positifs, et qui sont transitoires entre le mal extrême qui nous comprime aujourd'hui et l'extrême bonheur qui nous réjouira plus tard. Cette pensée est une pensée religieuse qui travaille ici-bas à l'accomplissement des œuvres de Dieu, pour rendre l'espérance et le bonheur à chacun des membres de la grande famille humaine ; cette pensée se base sur le sublime précepte de l'Évangile : *Aime ton prochain comme toi-même* ; elle puise sa force et sa puissance dans la révélation des destinées sociales et veut réaliser le paradis sur la terre..... *le Phalanstère.*

Le Phalanstère..... Voilà où nous allons ; pour y

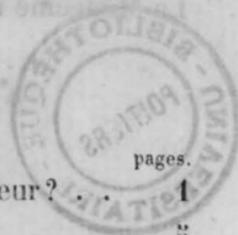
(1) Jean Czinski.

(2) Boyron, docteur médecin.

arriver, il faut quitter le monde méchant d'aujourd'hui, il faut lui arracher ses victimes et le laisser bien loin derrière nous, seul avec ses cris de guerre et mourant dans sa rage impuissante contre les lois du progrès et les volontés du ciel; il faut marcher vers la terre promise, et chemin faisant établir des fermes agricoles-industrielles pour y grouper ces enfants que notre société marâtre refuse de légitimer, construire des salles d'asile pour offrir un lieu de repos aux veuves, aux orphelins et aux vieillards; il faut, nous qui avons du courage et de la volonté, qui aimons le travail et répugnons à la paresse, il faut remuer la terre, la fertiliser, l'embellir, l'enrichir progressivement par une heureuse combinaison des trois puissances productives, CAPITAL, TRAVAIL et TALENT; il faut prouver qu'on peut faire rendre au sol beaucoup plus qu'il ne rend aujourd'hui, il faut progresser socialement vers la commune harmonienne, en combinant tous les intérêts sans en froisser aucun, en ralliant toutes les forces qui sont divergentes ou antagonistes aujourd'hui; il faut que tous ceux qui ont un cœur généreux, et qui souffrent par les souffrances de leurs semblables, unissent leurs efforts dans une même intention, l'amélioration du sort des classes pauvres et laborieuses, l'organisation du travail attrayant, en un mot la mise en pratique de tout ce qui doit établir le règne de Dieu sur notre globe.

183 Institut de coopération
 181 Religion
 182 Alliance
 103 P. Alloué (travail agricole)
 170 Aux Pnématiques
 101 Association
 203 Institut de prophétie
 217 Éthique
 228 Le Globe (un songe)
 229 Le Mal de Yéris
 217 Le Homme du Travail
 227 Le Monde comme nous le voyons

TABLE.



	pages.
Pourquoi ce titre : Espérance et Bonheur ?	1
Introduction	5
Bonheur	11
Espérance	21
Dieu	27
Le Génie du mal	35
L'Étoile du Berger	45
Une Vision	55
Dialogue	63
Système de Fourier	75
La Lieue carrée	85
Aux Hommes de bonne foi	97
Sciences incertaines	107

df

Instinct de conservation	125
Religion	141
Attraction	153
Papillonne (travail attrayant)	165
Aux Phrénologistes	179
Association	191
Instinct de propagation	203
Enfance	217
Le Globe (un songe)	229
Un Mot de Vérité	239
Le Domaine du Pauvre	247
La Médecine rurale sociétaire	257



ERRATA.

Page 3, ligne 2, au lieu de *abreuvage*, lisez : *breuvage*.

Page 19, ligne 1^{re}, au lieu de *effectives*, lisez : *affectives*.



TH. LÉPAGNEZ, IMPRIM.
A LA CROIX-ROUSSE.



